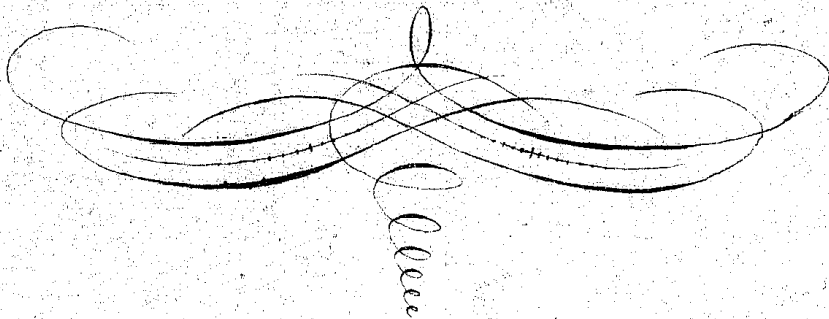


Ecole publique de Villeneuve-la-
Dondagre (Somme)

ETUDE

AGRICOLE



„Aide-toi, le Ciel t'aidera.“

Travail exposé par Alphonse
Lespagnol, instituteur public.

« Aide-toi, Le Ciel t'aidera »

AVANT-PROPOS.

Lorsqu'il y a cinq mois, je reçus de Monsieur le Président du comité agricole de Lens, une circulaire indiquant le sujet du concours que j'ai l'honneur de soumettre à l'appréciation du jury, pressé que j'étais par un travail de main, je n'y jetai qu'un coup d'œil, et ne vis réellement que les trois questions qui nous avaient posées. Plus tard, la lettre vint et je ne la retrouvai qu'alors que la première partie de ce travail était terminée et mise au net. Alors seulement je m'aperçus que le concours devait être secret et que le nom de l'auteur devait être caché; j'eus peur de m'être trahi en voyant que plusieurs fois j'avais parlé dans mon étude d'un travail déjà fait, il y a cinq ans et comme il était trop tard pour recommencer le tout, je fus découragé et je résolus d'abandonner l'entreprise.

Cependant la réflexion vint et je me dis que puisqu'on demandait l'histoire agricole de la commune, il fallait nécessairement que cette commune fût désignée et qu'alors je n'avais pas plus fait connaître mon nom en parlant de mon travail d'il y a cinq ans, que mes concurrents, en nommant la commune dont ils font l'histoire.

Je repris courage et j'achevai la composition des deux dernières parties du sujet donné.

Dans la première partie, je me suis attaché à bien faire connaître notre commune et ses habitants, son sol, ses pratiques culturales, les mœurs agricoles de la population et sa manière de vivre, jusqu'à ses préjugés; je n'hésite pas plus à critiquer ce qui me paraît defectueux qu'à louer ce qui me paraît bon, utile et en progrès. — Cinq cents tableaux synoptiques

donnant une idée nette de la commune à tous les points de vue. Certains de ces tableaux sont de véritables statistiques qui m'ont coûté beaucoup de travail et des recherches. Je n'en serais certainement pas venu à bout dans le temps qui nous a été donné si je n'en avais pas eu les éléments réunis pour un travail que je me proposais de faire en vue de l'exposition universelle. D'autres tableaux ont été dressés pour faire voir les progrès accomplis depuis la Révolution; enfin ceux d'une autre catégorie ont été intercalés dans le texte pour le résumer et en former la synthèse. J'ai aussi dressé quatre cartes, un plan du bourg et un plan de jardins intercalés dans les chapitres qu'ils intéressent. Pour l'ensemble, je joins à mon travail une grande carte, vieille déjà de dix ans, et qui n'a jamais paru qu'à l'exposition scolaire d'Anvers. Je demande pardon au jury de la lui présenter comme elle est; elle n'est plus guère fraîche car elle a déjà fait de nombreuses apparitions dans ma classe & assisté à beaucoup de mes leçons. Si j'en avais eu le temps, je l'aurais recopiée mais il me faudrait pour cela un mois, ou mes autres occupations que je ne puis négliger, et l'époque du concours est arrivée.

La deuxième partie du travail ne m'a guère embarrassé; je n'ai eu qu'à dire ce que je fais dans ma classe, estimant qu'il fallait moins ici une pompeuse théorie pédagogique, impossible à mettre en pratique, qu'un exposé net, clair & succinct de procédés et de méthodes ayant déjà passé par au creuset de l'application.

Quant à la troisième partie, elle est plus nouvelle pour moi; je l'ai traitée de mon mieux & j'ai exposé en toute sincérité le résultat de mes réflexions et mes convictions. Je puis faire fausse route mais quel que soit le résultat de mon travail, je l'ai entrepris et mené à la fin non pas tant dans l'espoir de recevoir une distinction ou un prix

qui peut ne pas rester en arrière de notre époque de travail et de progrès, estimant que c'est de la somme des efforts de chacun que ressortira la grandeur & la prospérité de notre belle France.

« Aide-toi, le Ciel t'aidera, » dit La Fontaine, je me suis aidé de tout mon pouvoir.

Lepagant.

Première partie

Histoire agricole de la commune
de Villeneuve-la-Donnazze
(Yonne.)

Deuxième partie

Enseignement agricole. — Méthode
en procédés.

Troisième partie

Moyens à employer pour faire ai-
mer les travaux des champs aux
enfants en les attachant au sol.

Leopold

Pre*n*cière partie.

Histoize agricole de

la commune de

Silleneuse-la-Donda^{gr}



Description physique.

Situation et étendue. Villeneuve-La-Pondrage, située sur un plateau, à 14 kilomètres au sud-ouest de Sens, compte dans son territoire 1454 hectares occupés au moment de la confection du cadastre (1842) et actuellement comme il est indiqué au tableau suivant.

Nature des propriétés.	Surface					
	En 1842			En 1887.		
	hect.	a.	c.	hect.	a.	c.
Terres labourables.	889	41	50	1001	49	40
Prés	52	23	90	180	"	"
Bois & semis de bois	469	46		300	"	"
Jardins	3	61	30	5	"	"
Vergers	"	76	10	1	"	"
Plantations	2	72	70	"	"	"
Vignes	0	27	80	1	"	"
Friches	0	27	80	"	"	"
Bâtiments	1	54	10	6		
Chemins, place publique, église etc.	30	48	"	40	"	"
Coteaux vides	1454	49	40	1454	49	40

En comparant les différents chiffres de ce tableau, on peut se rendre compte des diverses modifications qu'ont subies les différentes catégories de matières imposables ou non qui occupent le sol, mais nous reviendrons avec détails sur ces variations

au fur et à mesure que nous reviendrons avec détails sur les diffé-
rentes branches de la richesse agricole de la commune.

Configuration du sol. — Le territoire est plat, très plat; à peine s'il existe quelques dépres-
sions de ci, de là; encore la plupart d'entre elles semblent-elles
tenir plus au travail humain qu'à une véritable disposition de
la nature; elles proviennent surtout d'anciens étangs dont
le pays était recouvert il y a quelque cent ans. — Nous som-
mes sur un plateau dominant la vallée de l'Yonne à une
altitude de 110 mètres environ. Le plateau est ouvert à tous
les vents & on peut dire que ceux-ci y font rage bien sou-
vent. Le courant dominant est celui du Nord-Est, vent froid
& sec qui fait grand mal aux récoltes & dessèche souvent
le sol brusquement & plus que de raison. Le sol est en grande
partie argileux, mais on y rencontre aussi quelques cailloux
de silex & par endroits des galets arrondis qui indiquent
l'action des eaux. Par conséquent nous avons un sol d'allu-
vion, argilo-siliceux avec excès d'argile. La couche super-
ficielle du terrain repose sur un banc de craie marneuse
provenant aussi de l'influence de la mer.

Surtout l'argile domine mais nous pouvons aussi
montrer des parties tourbeuses surtout dans l'emplacement
des anciens étangs. Cette tourbe est à l'état acide & nuit
à la végétation des plantes utiles, surtout des graminées.
Il faut en corriger l'acidité par l'action des amendements.

Hydrographie. — Si peu importan-
tes que soient les dépressions du sol, il nous faut cepen-
dant les décrire car elles se rattachent au système hydro-
graphique de la commune qu'il importe de connaître.

Le point culminant du territoire se trouve au hameau
de la Haute-Borne, au sud-est. Là est le véritable point
de partage des eaux dont une partie se rend dans l'Yonne

tandis que l'autre partie bien plus considérable se rejoindra le Long
Du Sud. Est au Nord. Ouest, règne une petite vallée
très peu profonde entre-coupée d'anciennes chaussées d'étangs & qui
donne écoulement aux eaux pluviales. En hiver, l'eau y coule
en abondance mais en été le ruisseau est à sec presque partout
& il faut aller jusqu'à 1100 mètres à l'ouest du bourg, vers le
hameau de la Chaulleterie pour trouver une source donnant
naissance à un ruisseau permanent, qui, après avoir coulé envi-
ron 1200 mètres, entre sur le territoire de La Bellière & se
rejoindra le Lunain, avec lequel il confond ses eaux.

Celle est la vallée principale du pays; sa direction
générale, nous l'avons dit, est du Sud-Est au Nord-Ouest.
Elle coupe le territoire en deux parties presque égales. À
droite & à gauche de cette principale artère se trouvent de
petites dépressions secondaires, allant les premières du Nord
au Sud, les secondes du Sud au Nord & qui viennent com-
pléter le système hydrographique du pays.

Mais quand je parle de vallées & de dépressions de
terrain il ne faut pas se faire d'illusion; ce sont des choses
minuscules pour ainsi dire attendu qu'entre le point culminant
& l'endroit le plus bas du pays, il ne saurait y avoir
plus de 20 mit. de différence.

Clima. — Dans un endroit aussi
plat, il ne saurait y avoir d'abri pour le vent; et, si ce
n'était les bois qui couvrent encore une partie du terrain,
Eole & ses enfants pourraient s'y ébattre en toute liberté;
ajoutons à cela que le peu de pente du sol, joint à l'impermé-
abilité provenant de sa composition argileuse, y entretient
jusqu'au printemps une humidité considérable,
et nous pourrions reconnaître facilement que dans une telle
situation, le soleil n'échauffe pas aisément la terre, ce qui
rend le pays froid & humide. Le thermomètre, ici, marque
toujours quelques degrés de moins qu'à Sens. En été, la

différence n'est pas bien sensible mais au printemps et à l'automne elle s'accroît. En hiver, la situation s'aggrave encore. La neige, ici, couvre encore la terre qu'il y a déjà plusieurs jours que la vallée de l'Yonne en est débarrassée; Les lilas, les roses et tous les gais messagers des beaux jours nous arrivent avec une bonne semaine de retard. Il est vrai qu'en automne les gelées nous viennent avec une grande avance, mais la compensation n'est pas à notre avantage. Rigoureusement, l'été vient plus tard ici et l'hiver arrive plus tôt que dans la vallée de l'Yonne et les années agricoles y sont plus courtes.

Cependant, il ne faut pas non plus être ingrat. Si notre sol a tous les inconvénients des sols argileux & froids, il en a aussi tous les avantages. Je n'ai pas à les développer ici; la description en a été faite à sa place lors du premier travail que j'ai soumis à la société d'agriculture il y a 5 ans et qui a été récompensé par le premier prix. Je ne puis donc y revenir & je renvoie le lecteur à ce travail dont une copie est restée aux archives de la société.

Météorologie.

— Notre situation sur un plateau relativement élevé a aussi d'autres avantages. Les orages ne sont ici ni fréquents ni violents; ils sont déviés par les hauteurs qui nous environnent; et, soit qu'ils viennent de l'Ouest, soit qu'ils arrivent du nord ou du sud-est, ils suivent les contreforts des vallées de l'Yonne ou du Loing & nous sommes préservés de ces éclats de foudre & de ces grêles écrasantes qui dévastent trop souvent les communes situées dans les vallées. Depuis 10 ans que j'habite Villeneuve, je n'ai vu grêler qu'une seule fois & encore très légèrement. Depuis 5 ans je n'ai pas eu l'occasion de signaler plus de trois orages à la commission de météorologie. Nous entendons bien le tonnerre parfois

mais un fromeur lointain qui, pour nous, est inoffensif. Les pluies sont aussi fréquentes ici, & aussi abondantes que dans les autres communes du département, mais l'écoulement se fait plus lentement. Nous n'avons ni plus de neige ni plus de frimas que les autres, seulement quand nous les avons, ils nous durent quelques jours de plus, mais avec un peu de philosophie & quelques bûches dans le foyer nous ne sommes pas bien à plaindre.

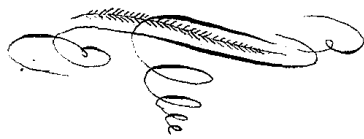
Minéralogie. — Le chapitre des richesses minéralogiques de la commune est épuisé quand on a nommé l'argile, le silex, la tourbe & la marne du sous-sol. Craquez si vous voulez dans le terrain voici ce que vous trouverez :

Deuxième tableau.

Nature des sols.	Composition	Épaisseur	Observations
Sol arable.	Argile noirâtre ou rougeâtre mêlée de cailloux ou de tourbe	0 m. 30	
Sous-sol (1 ^{re} Couche)	Argile rouge, jaunâtre ou blanchâtre	0 m. 20 à 0 m. 50	Un peu d'oxyde de fer colore l'argile.
Sous-sol (2 ^e Couche)	Petits cailloux en grande quantité mêlés de l'argile rougeâtre (ou appelée cette couche <i>tuf</i> dans le langage du pays.)	0 m. 50 à 1 m.	"
Sous-sol (3 ^e couche)	Argile rougeâtre pure, mêlée parfois de sable, parfois de marne, presque sans cailloux. Quand il y en a, ils sont identiques aux cailloux blancs des marnes.	1 m. à 1 m. 50	Sable & craie en petite quantité.
Sous-sol 4 ^e Couche.	Marne argileuse, Eclaire parfois très tendre (craie) d'autres fois très dure (Pierre) - appelée <i>castine</i> par les gens du pays.	Épaisseur inconnue	"

Puisque nous sommes sur la question des excavations pratiquées dans le sol, je dirai qu'elles demandent extrêmement de précautions, vu la nature glissante du terrain. Qu'on fasse un trou pour tirer de la marne, pour faire un puits ou forer un puits, il est indispensable parfois, prendre toujours de blinder les parois de l'excavation; sans cela, à la moindre pluie des déplacements de masses considérables sont à craindre et des ouvriers imprudents ont perdu la vie par suite de semblables accidents.

Maintenant que j'ai fait connaître la commune de Villeneuve-la-Ponnaye au point de vue physique, climatologique et minéralogique il me reste à faire connaître sous le rapport de la population après quoi j'aborderai franchement l'histoire agricole du pays du moins ce qu'il m'est possible d'avancer avec certitude.



Population.

La population de la commune est désignée de ci, de là, par petits groupes. Le bourg n'est pas bien peuplé et les gens qui habitent sont plutôt des artisans (bûcherons, scieurs-de-long, fendeurs, maçons, etc.) que des cultivateurs proprement dits. Néanmoins, sauf deux ou trois petits rentiers, trois cabaretiers-épiciers, un cordonnier et les fonctionnaires: prêtre, garde-champêtre, instituteur avec leurs familles, tout le reste vit ses ressources directement ou indirectement des produits de la terre. Ici, nous n'avons pas d'industrie à proprement parler ou plutôt tout le monde est occupé à la première des industries, la culture & l'exploitation du sol & de ses produits. Nous vivons donc

continuellement en contact avec la terre et avec la préoccupation de tirer le plus lucrativement possible parti de ses produits, ce qui fait que toutes les vues, toutes les aspirations sont tournées vers cette seule nourriture. Si nous n'en tirons pas tout ce qu'elle peut nous donner, c'est faute de savoir, faute de science et aussi, hélas! grâce à ce que la routine & l'ignorance engendrent la suffisance et la vanité. Ces défauts nous font repousser avec dédain d'excellents conseils dont la mise en pratique augmenterait notre aisance.

Le tableau suivant fera connaître la répartition de la population dans le territoire en même temps que la position des différents hameaux. (Voir aussi la carte générale).

Troisième tableau

Désignation des Centres	Nombre de			distance des chef. lieux.	Orientations par rapport au bourg	Observations
	maisons	familles	individus			
Le Bourg	68	60	202	"	"	
Dame Gene	4	4	9	200 mètres	Est	Annexe abbaye
Hongrie	2	2	9	500 -	Sud	Terres & château
Mollev	2	2	13	1000 -	Est	Terre
Stang. Neuf	1	1	6	1500 -	Nord-Est	
La Pasterie.	3	4	11	2000 -	Est	
La Haute Courne	4	4	12	3000 -	Sud-Est	
Chemin de fer	3	3	14	2000 à 3000 -	Sud - S-E & S-O.	(très nombreux en gare de voies le long de la voie des chemins de fer.)
Château - Neuv	3	3	11	1500 -	Nord-Ouest	
Corn	8	9	140	1500 -	Ouest	
Chausselevre	4	4	11	2000 -	Nord-Ouest	
Cotaux	99	102	346	"	"	"

Sous ce qui est de la répartition de la population, selon les diverses professions nous aurons le tableau suivant d'après le dernier recensement.

Quatrième tableau.

Désignation des professions.	Nombre des						Totaux.
	Patrons		Employés		Membre de la famille		
	hom.	fein.	hom.	fein.	hom.	fein.	
Propriétaires cultivant leurs terres.	28	"	7	"	18	40	93
Fermiers	9	"	11	4	6	20	54
Bouchevons, etc.	17	4	"	"	44	57	77
Totaux des personnes vivant exclusivement des produits agricoles.	54	4	22	4	36	104	224
Autres professions se rattachant plus ou moins directement à l'agriculture ou à l'exploitation des forêts.	34	4	13	4	22	45	122
Totaux.	88	8	35	8	58	149	346

Dans la deuxième partie de ce tableau sont comprises des professions qui, pour n'être pas essentiellement agricoles se rattachent de très près à l'exploitation du sol; par exemple les charretons, les marichaux, les scieurs de long, les conducteurs de bois, les marchands de bois, les sabotiers etc. C'est donc avec raison que j'avais au commencement de ce chapitre que la presque totalité vivait de la terre. Du reste, comptet dans une population de 346 habitants 54 chefs d'exploitations agricoles et 224 personnes qui sont totalement & exclusivement attachés au sol, c'est tout dire.

D'après l'état Civil le mouvement de la population est le suivant: En compte, année moyenne 7 naissances, 6 décès & trois mariages.

Le nombre des concerts varie de 2 à 8; la moyenne

est de 4.

Depuis 1836, date du premier recensement dont il soit resté des traces dans les archives communales jusqu'à nos jours, le cinquième tableau indique les différentes variations dans le chiffre de la population, le nombre des ménages, celui des maisons, la quantité des personnes vivant de l'agriculture.

Cinquième tableau.

Dates des recensements.	Nombre de						Observations.
	hommes	fen.	Totaux	maisons	ménages.	Individus vivant exclusivement de l'agriculture.	
1836	142	151	293	"	"	"	Aucun renseignement sur les colonnes en blanc.
1841	149	153	302	"	"	"	
1846	146	168	314	79	81	"	
1854	149	162	311	"	"	127	Les enfants ne sont pas compris dans ces 127 agriculteurs.
1856	159	162	321	92	92	204	
1861	170	164	334	106	96	195	aucun renseignement
1866	196	178	374	112	105	"	
1872	193	188	381	108	107	260	
1876	187	191	378	94	102	240	
1881	186	185	371	100	108	223	
1886	179	167	346	99	102	224	

En examinant les chiffres de ce tableau nous voyons que c'est en 1872 que la population a atteint son maximum de densité. Cette année-là on construisait le chemin de fer et ces grands travaux avaient attiré quelques étrangers. Toutefois de 1872 à 1881, la population ne diminue pas sensiblement, 10 habitants seulement - ; mais de 1881 à 1886 il y a une grande diminution puisque nous constatons un écart de 25 âmes; si cette progression continuait, il ne faudrait pas longtemps à notre commune pour revenir au chiffre de 1836 et perdre tout ce qu'elle a gagné en 36 ans.

Ce gain de 88 habitants qui a augmenté d'un quart notre population en 36 ans est dû aux défrichements de bois et au morcellement de la propriété; avant 1836 il y avait beaucoup plus de foirts (voir le chapitre qui leur est consacré) et la partie arable du sol appartenait à de grands propriétaires qui en avaient la presque totalité.

Dans ces conditions, il n'y avait rien à faire pour de petites gens dans un pays où rien ne les attirait & où il était impossible d'acquies un petit bien; notre sol était donc distribué. Ensuite, la terre se divisant peu à peu, chacun en acquit un lopin & s'établit sur sa nouvelle propriété. De là, fondation de familles & prospérité de la commune.

Surque j'en suis sur la question du morcellement de la propriété, j'ouvre ici une parenthèse pour dire ma façon de penser sur ce sujet.

Je suis partisan non pas tant du morcellement de la propriété que de sa division et de son attribution à un plus grand nombre d'individus. Et voici mes raisons.

1^o Le paysan cultive un lopin de terre, sa propriété, bien mieux et lui fait rendre beaucoup plus que le fermier qui le tient d'un propriétaire.

2^o La terre rendant plus sur une surface donnée, la richesse du pays augmente dans une forte proportion.

3^o Le propriétaire d'un sol qu'il arrose de ses sueurs, s'y attache & ne pense jamais à le quitter pour le séjour de la ville.

4^o Quand le sol appartient à un petit nombre de privilégiés; les autres n'ont rien, croupissent dans la misère, se découragent & n'économisent pas. N'ayant pas l'espoir d'améliorer un jour leur position ils vivent au jour le jour. — Diminution de la moralité.

5^o Dans les pays à propriété divisée, tout le monde a un petit bien & cherche à l'accroître par le travail & l'économie. La moralité y gagne, le cabaret est vide.

6^o Dans ce pays, tout le monde est à l'aise, content de son sort, attaché à l'ordre & s'oppose de tout son pouvoir aux bouleversements sociaux.

7^o Au contraire dans les pays de grande propriété la moitié de la population est dans une affreuse misère; mécontente de tout & de tout, elle est toujours prête à se porter à des excès.

8^o Elle déserte le milieu sain du village pour aller grossir la grouillante population des villes.

Il y a encore d'autres raisons que ce n'est pas le lieu de développer mais nous reviendrons sur ces idées dans la 3^e partie de notre étude; fermons notre parenthèse & reprenons l'examen de notre tableau du mouvement de la population.

Nous avons constaté une diminution de 27 habitants de 1884 à 1887. Ce n'est pas la partie agricole de la population qui a souffert de cette diminution. Elle provient 1^o d'un excès des décès sur les naissances dans ces dernières années 2^o Du retrait par leurs parents de quelques nourrissons parisiens 3^o Et enfin du départ de la commune de trois familles nombreuses d'ouvriers maçons qui sont allés se fixer ailleurs; une dans une commune voisine où il y avait davantage de travail & 2 autres à la ville.

Ce qui déserte le village n'est donc pas la population agricole mais bien plutôt les artisans. Nos cultivateurs sont attachés à leurs demeures; ils les aiment & ne songent pas à émigrer. Si, par suite d'un mariage, quelques jeunes gens quittent le pays, c'est pour aller exploiter une ferme dans une localité voisine, mais il y a réciprocité et d'autres viennent rapidement combler le vide. La situation est donc bonne en général ici; les émigrations sont rares & rares surtout sont les jeunes gens des deux sexes qui abandonnent la charrue ou la laiterie pour le séjour malsain des villes.

Je n'ai vu que quelques rares jeunes gens, depuis 10 ans que j'habite ce village abandonner l'agriculture pour aller chercher fortune à Paris et encore sur ce petit nombre, plus

seins sont revenus au nid bien vite, n'ayant pu surmonter l'ennui que leur causait l'agglomération parisienne et trouvant plus de charmes à fouler le gazon de nos prés ou le chaume de nos sillons qu'à circuler les parquets des somptueuses demeures de la grande ville. Ils s'entendent mieux avec nos agriculteurs qu'avec des mesfieurs cirissés polis et coquets qu'exigeants & fantasques.

Il faut même que l'amour des champs soit bien vif chez nous, car la population est besoigneuse ici & l'aïdane n'est pas la règle générale des ménages de Villeneuve. Cela vient que la propriété n'est pas encore assez divisée et qu'il y a encore de trop grosses cotes au cadastre. Le paysan est privé de la terre pour laquelle il est fait. Seul, il est apte à en tirer tout ce qu'elle peut donner. Le tableau suivant donnera l'énumération des principales exploitations rurales de l'endroit et fera la preuve, en même temps, qu'il reste une très petite surface à exploiter directement par les petits cultivateurs.

Sixième tableau.

Désignation des exploitations	Clendue en hectares	Nombre des animaux composant le bétail de l'exploitation par espèce.					Laines par hectare	Observations
		Chèvres	Bovins	Porcs	Porcins	Chevreaux de Beaucaire		
1 ^{re} ferme de l'Étang neuf	19	5	10	100	4	200	47,40	à pour industrie particulière la production des fromages gras.
2 ^{de} id. Môle	60	5	15	150	4	150	54,50	
3 ^{de} id. du Village	47	4	8	"	2	100	"	exploitée par le propriétaire
4 ^{de} id. Château-Noir	89	6	15	200	5	400	47,50	
5 ^{de} id. Frémillière	36	3	8	100	3	500	52,00	à de très bonnes terres mais peu de prés d'excellentes terres, peu de prés, beaucoup d'arbres à fruits
6 ^{de} id. 1 ^{re} Coru	60	4	12	150	4	300	42,50	
7 ^{de} id. 2 ^{de} Coru	26	3	6	100	1	200	"	exploitée par le propriétaire
8 ^{de} id. 3 ^{de} Coru	16	2	4	"	1	60	"	
9 ^{de} id. Chaurellerie	15	2	6	"	6	200	"	id.
Cotaux	408	34	84	800	30	1930	"	

On voit par ce tableau que sur la totalité des terres soumises à la culture, 408 hectares appartiennent à des exploitations qui sans pouvoir prétendre à la qualité de grandes, ne laissent pas qu'être assez importantes. Ajoutons à cela que les habitants des communes voisines : Cornault, Cariselles, Le Bocage, Subligny, Fouchères, Saint Valérian, La Bellière et Courtoin, possèdent et exploitent encore environ 400 hectares de terres situés sur notre territoire et on pourra se rendre compte de la petite moyenne qui reste pour chacun de la quarantaine de propriétaires exploitants de la commune, d'autant que, plusieurs d'entre eux, font valoir des domaines de 2 à 15 hectares.

Nous en avons fini avec l'histoire générale de la population et nous allons nous occuper maintenant des anciens étangs qui autrefois couvraient une importante partie de notre territoire

Étangs.

Comme toutes les parties de la France, notre commune appartenait autrefois à un seigneur & même à plusieurs. On peut voir dans l'annuaire de l'Somme (année 1848) quelles ont été les vicissitudes de notre endroit au moyen-âge. Son sol avait le sort commun: il appartenait en majorité aux moines et au Seigneur qui s'en disputaient la possession; mais les paysans, les manants, les vilains, comme on disait avaient pour lot la misère & leur travail tournait au profit des détenteurs du sol.

Ceux-ci, qui n'habitaient pas le pays et qui confiaient

l'administration de leurs biens à un intendant, souvent peu
soigneux, et toujours désireux d'épargner la peine. Laisaient
la majeure partie du sol en forêt, l'autre partie était en champs
ou en prairies. Ainsi exploitée, la terre ne demandait pas
de frais de culture & si les revenus étaient minces, du moins
ils étaient exempts d'aliénation et n'exigeaient ni surveillance,
ni mise de fonds, ni science d'aucune espèce. C'était l'igno-
rance et la routine avec leur cortège habituel : la misère &
la ruine. Mais, la routine est commode & ne demande point
d'efforts. Les beaux personnages qui paraissaient à la cour
ou dans la cathédrale de Sens se souciaient fort peu de leurs
tenanciers grelottaient de fièvre & se nourrissaient d'herbe, or,
les plus riches, d'un peu de blé noir.

Le Chapitre ne manquait pas de poisson; le
Seigneur pouvait chasser à l'aise : chevreuils, loups, sangliers,
sarclets ou canards. Tout était alors pour le mieux. La joie
et l'abondance étaient pour un petit nombre d'élus. Qu'im-
portait à ceux-ci, si pour le plus grand nombre, il n'y avait
que l'alternative de la faim, de la misère et de la souffrance.
Ce plus grand nombre ne comptait pas, c'était moins que
le bœuf, le cheval ou l'âne employé à voiturier le poisson
ou le chêne de la futaie. Le manant était un instru-
ment de travail qu'on pouvait jeter au rebut quand il
était hors de service et dont il n'y avait nullement lieu
de se préoccuper.

Heureusement, quand le grand niveau de 1789 eut
passé sur les têtes, une grande réaction se fit. La terre passa
des mains paresseuses du Seigneur ou du clergé aux calluses
mains des paysans & ceux-ci se hâtèrent de transformer
l'outil qu'ils connaissaient le mieux, c'est-à-dire la terre
et de l'approprier à leurs besoins. C'est de cette époque
que date pour notre village le défrichement et la mise
en valeur des terrains occupés par une grande quantité

d'étangs, de terres vagues et de bois.

Faire l'histoire de cette transformation du sol non cultivé en sol arable, c'est faire l'histoire agricole du pays.

Abordons d'abord la question des anciens étangs et voyons comme ils se sont transformés depuis 1789 jusqu'à nos jours.

Quelles sources alimentaient les étangs & serait-il possible de les remettre en eau à l'époque actuelle?

Le territoire était couvert de bois; quoique le sol fût plat, il y avait, ainsi que nous l'avons dit, des dépressions assez sensibles pour servir de réservoirs aux eaux qu'on avait soin d'endiguer. Les forêts couronnaient les sommets des plateaux, et les eaux pluviales, s'écoulant naturellement le long des pentes, elles arrivaient dans les vallées. Dans la vallée principale les étangs se succidaient comme les grains d'un chapelet. Dans les vallées secondaires qui toutes débouchent dans la première, il y avait un nombre d'étangs variable suivant la dimension de la dépression; allongée, elle avait deux ou trois étangs à la suite les uns des autres; peu longue, mais large, elle n'avait qu'un étang et celui-ci était d'autant plus considérable que l'escarpement des bords était plus insensible.

Les eaux sont retenues, à la sortie de chaque réservoir par un dique appelé chaussée, formée d'énormes amas de terre glaise consolidés par des murs de grès très gros afin de résister au choc des eaux. On voit encore la plupart de ces chaussées; elles sont couvertes de bois et de broussailles. Les grès qui les consolidaient ont disparu en grande partie et ont servi à construire les maisons des villageois. Au milieu de la chaussée est pratiquée une ouverture, appelée bonde, que ferme un énorme billot de chêne. Cette ouverture donne passage à l'eau.

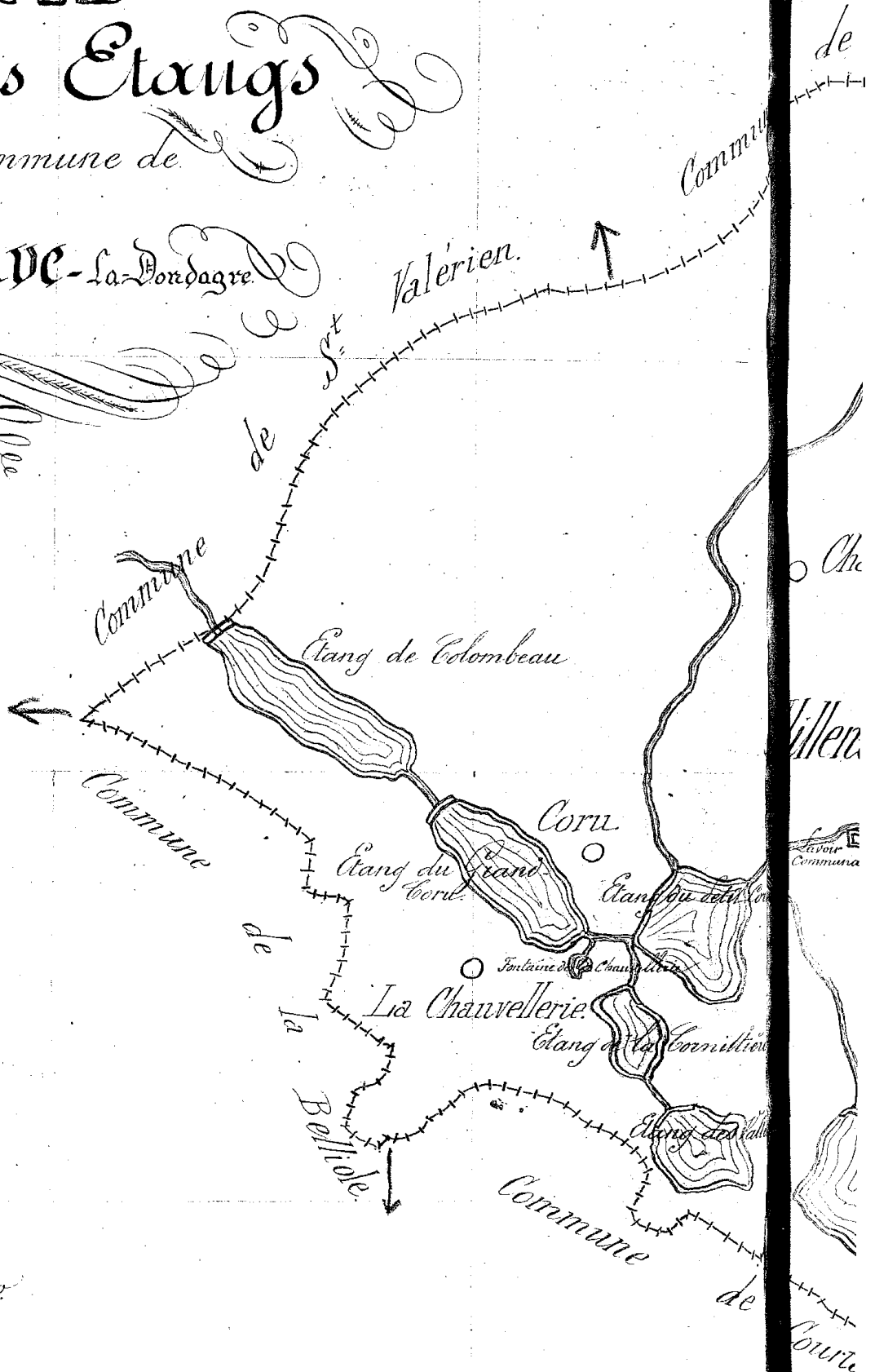
Mais qu'on veut pêcher, il n'y a qu'à soulever la bonde, l'eau s'écoule, l'étang est à sec et il ne reste plus qu'à se plonger dans la vase jusqu'aux aisselles pour ramasser le poisson à pleins paniers. La pêche terminée, la bonde est remise en place et

CARTE

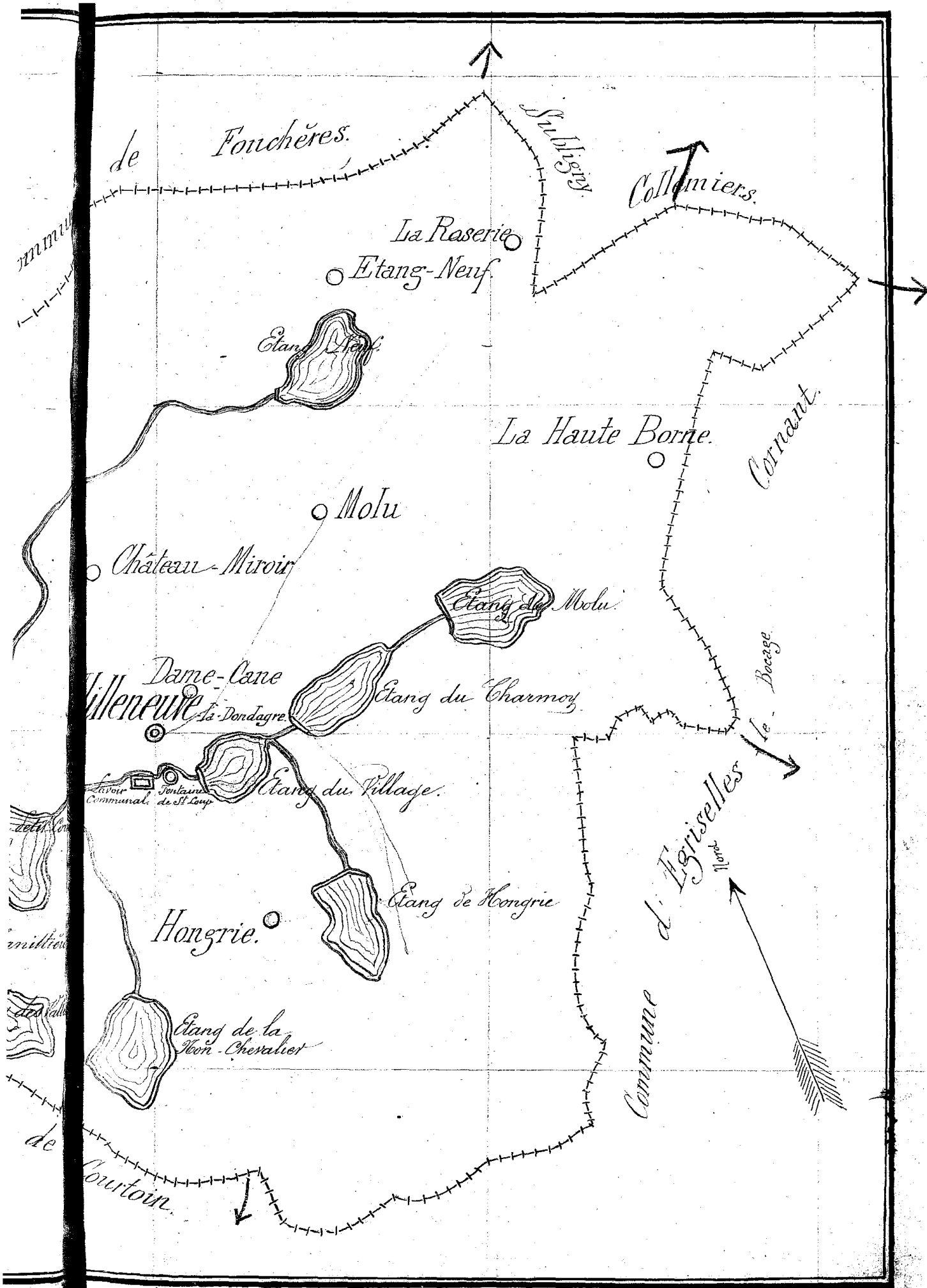
Des anciens Etangs

de la commune de

Villeneuve-La-Dondagre



Echelle de 1 à 20000



de Fonchères.

Subigny.

Colliniers.

La Raserie

Etang-Neuf

Etang de la Haute Borne

La Haute Borne.

Carnant.

Molu

Château-Miroir

Etang de Molu

Dame-Cane

Villeneuve

La Dondagne

Etang du Charmoy

Moulin
Puits
Communal de St-Loup

Etang du Village

Etang de Hongrie

Hongrie.

Etang de la Non-Cheraiet

Commune d'Igriselles

de Courtoin.

L'étang se remplit peu à peu, grâce à l'eau pluviale, tombée sur les
forêts. Cette eau s'écoule d'une façon lente mais continue, empêché
qu'elle est par la couche d'argile de s'infiltrer dans le sol.

Mais ces masses d'eau stagnante, encombrées de roseaux
et d'autres végétations aquatiques refroidissent considérablement le
climat. A cette époque, plus encore que maintenant, l'hiver
n'en finissait pas dans notre pays. Avant d'échauffer le sol,
le soleil du printemps devait pomper l'excès d'humidité. Quand
on pense à l'énorme quantité de calorique qu'exige l'eau pour
se transformer en vapeur, on peut se rendre compte du temps né-
cessaire pour que le froid abandonnât notre contrée.

La prolongation anormale de la mauvaise saison n'était
pas le seul inconvénient des étangs. Si la sécheresse se prolongeait,
l'eau ne recouvrait pas toute leur surface et les parties à sec étaient
au grand soleil une masse considérable de vase dans laquelle
grouillait une immense population de reptiles.

Les plantes aquatiques se décomposaient et le tout
laisait échapper de telles odeurs et une quantité de miasmes
détériorés si considérable que les fièvres envahissaient le pays et
décimaient la malheureuse population.

Rien de plus chétif que les paysans de notre contrée
à cette époque. Malingres, fiévreux, petits, mal conformés, les
gens avaient un aspect minable. Sauvages et ignorants, ils cou-
pisaient dans une misère profonde, en proie à tous les préju-
gés et rongés par des superstitions idiotes dont on peut encore
trouver des traces aujourd'hui.

La génération actuelle est bien supérieure à celle que
je viens de décrire, et maintenant nos paysans sont aussi bien
conformes, aussi instruits, aussi moraux que les habitants des au-
tres parties de l'Orne. Toutefois, la mauvaise influence de
l'humidité stagnante du sol n'a pas disparu tout à coup, et il
ne faudrait pas remonter à plus de 40 ans pour trouver dans le
canton de Chiroy, dont nombre de communes étaient partagées com-

me la nôtre des classes de conscrits ne pouvant pas fournir leur contingent d'hommes vigoureux et propres au service de l'armée, tant la population était chétive, malade & mal conformée. Le canton de Chirong était à cette époque la terre des jeunes conscrits des autres cantons de l'arrondissement de Gend, car il fallait que ceux-ci fournissent le complément des hommes que le Recrutement ne pouvait trouver dans celui-là.

La question des avantages et des inconvénients des étangs, sans tenir compte de la comparaison en argent du revenu que peut fournir une étendue donnée en eau & en culture et que nous établirons plus tard, se trouve résumé au tableau ci-dessous.

Septième tableau.

Avantages	Inconvénients
Revenu certain, acquis sans travail & sans frais, sauf ceux d'entretien des Lèves et des digues.	Sol refroidit, hivers longs et rigoureux.
Occupation & utilisation des parties basses du sol.	Dans les sécheresses miasmes pestilentiels. - Fièvres & maladies. - Affaiblissement de la population.
Emmagasinement de l'eau; ce qui peut prévenir, dans une certaine mesure, les inondations.	Affaiblissement de la patrie puisque les hommes ne peuvent supporter les fatigues militaires.
Le revenu se touche plus souvent que celui des forêts, car on pêche tous les trois ou quatre ans, alors qu'on ne coupe un bois que tous les 20 ou 25 ans.	Pas de travail pour les habitants puisque les étangs n'occupent pas les bras comme la culture.
Magnifique chasse pour le gibier d'eau: canards, sarcelles, bécasses, etc. etc.	Miserie, - routine, - superstition.
	Si le revenu d'un étang se touche après 3 ou 4 ans, le revenu d'une culture entre tous les ans dans la poche du Culteur.

On voit par ces deux énumérations mises en regard l'une de l'autre que les inconvénients sont autrement sérieux que les avantages et alors il faut en conclure que la disparition des étangs a été un bienfait considérable pour notre pays, quelque puisse être le résultat du revenu en espèces que nous allons établir pour un hectare en eau et une même étendue en terre labourable ou en pré.

Huitième tableau.

Revenu d'un hectare																																																													
En eau	En terre labourable	En pré																																																											
<p>Recettes.</p> <p>Un hectare d'étang pêche tous les 3 ans pourrait donner en moyenne :</p> <table border="1"> <tr> <td>Coût de consommation</td> <td></td> </tr> <tr> <td>1000 k. à 1^{fr}</td> <td>1000</td> </tr> <tr> <td>Cherain 2000 à 10^{cts} mille</td> <td>100</td> </tr> <tr> <td>Bois et herbes pour litière</td> <td>15</td> </tr> <tr> <td>Bordures des rivières : saules, aulnes & saules</td> <td>21</td> </tr> <tr> <td>Total</td> <td>1122</td> </tr> <tr> <td>Revenu brut par an</td> <td></td> </tr> <tr> <td>Frais</td> <td></td> </tr> <tr> <td>Entretien des digues</td> <td>5</td> </tr> <tr> <td>Élagage des arbres & bûches</td> <td>5</td> </tr> <tr> <td>Nettoyage des fossés et enlèvement des herbes</td> <td>5</td> </tr> <tr> <td>Total</td> <td>20</td> </tr> <tr> <td>Revenu annuel net à l'hectare</td> <td></td> </tr> <tr> <td></td> <td>92^{fr}</td> </tr> </table>	Coût de consommation		1000 k. à 1 ^{fr}	1000	Cherain 2000 à 10 ^{cts} mille	100	Bois et herbes pour litière	15	Bordures des rivières : saules, aulnes & saules	21	Total	1122	Revenu brut par an		Frais		Entretien des digues	5	Élagage des arbres & bûches	5	Nettoyage des fossés et enlèvement des herbes	5	Total	20	Revenu annuel net à l'hectare			92^{fr}	<p>Les plantes pouvant être cultivées avec succès dans les terres d'anciens étangs sont les suivantes.</p> <table border="1"> <tr> <td colspan="2">Céréales.</td> </tr> <tr> <td>Blé, revenu annuel</td> <td>75</td> </tr> <tr> <td>Orge</td> <td>100</td> </tr> <tr> <td colspan="2">Fourrages.</td> </tr> <tr> <td>Griffe</td> <td>200</td> </tr> <tr> <td>Fourrages annuels</td> <td>200</td> </tr> <tr> <td colspan="2">Racines</td> </tr> <tr> <td> betteraves (elles ne viennent que médiocrement)</td> <td>150</td> </tr> <tr> <td> Sommes de terre de mauvaise qualité</td> <td>150</td> </tr> <tr> <td> Carottes (elles y prospèrent beaucoup)</td> <td>300</td> </tr> <tr> <td colspan="2">Plantes oléagineuses</td> </tr> <tr> <td> Colza</td> <td>300</td> </tr> <tr> <td>Total pour les 8 cultures</td> <td>1475</td> </tr> <tr> <td>Moyenne $\frac{1475}{8} = 184\frac{1}{8}$</td> <td></td> </tr> <tr> <td>Revenu moyen annuel par hectare</td> <td>184^{fr}</td> </tr> </table>	Céréales.		Blé, revenu annuel	75	Orge	100	Fourrages.		Griffe	200	Fourrages annuels	200	Racines		betteraves (elles ne viennent que médiocrement)	150	Sommes de terre de mauvaise qualité	150	Carottes (elles y prospèrent beaucoup)	300	Plantes oléagineuses		Colza	300	Total pour les 8 cultures	1475	Moyenne $\frac{1475}{8} = 184\frac{1}{8}$		Revenu moyen annuel par hectare	184^{fr}	<p>Recettes.</p> <p>Foin de qualité médiocre 1^{re} Coupe. 600 bottes de foin à 40^{cts} le cent</p>	240
Coût de consommation																																																													
1000 k. à 1 ^{fr}	1000																																																												
Cherain 2000 à 10 ^{cts} mille	100																																																												
Bois et herbes pour litière	15																																																												
Bordures des rivières : saules, aulnes & saules	21																																																												
Total	1122																																																												
Revenu brut par an																																																													
Frais																																																													
Entretien des digues	5																																																												
Élagage des arbres & bûches	5																																																												
Nettoyage des fossés et enlèvement des herbes	5																																																												
Total	20																																																												
Revenu annuel net à l'hectare																																																													
	92^{fr}																																																												
Céréales.																																																													
Blé, revenu annuel	75																																																												
Orge	100																																																												
Fourrages.																																																													
Griffe	200																																																												
Fourrages annuels	200																																																												
Racines																																																													
betteraves (elles ne viennent que médiocrement)	150																																																												
Sommes de terre de mauvaise qualité	150																																																												
Carottes (elles y prospèrent beaucoup)	300																																																												
Plantes oléagineuses																																																													
Colza	300																																																												
Total pour les 8 cultures	1475																																																												
Moyenne $\frac{1475}{8} = 184\frac{1}{8}$																																																													
Revenu moyen annuel par hectare	184^{fr}																																																												
Pâturage	30																																																												
Revenu annuel brut	270																																																												
Frais																																																													
Taichaison	10																																																												
Fenaillon	5																																																												
Charroi	10																																																												
Bottelage et Conduite au marais																																																													
Cher	24																																																												
Total	49																																																												
Balance																																																													
270 ^{fr} - 49 ^{fr} = 221 ^{fr}																																																													
Revenu net annuel par hectare	221^{fr}																																																												

De l'examen de ce tableau dont les données sauf en ce qui concerne le poisson ont été prises sur les statistiques municipales, on peut conclure que la mise en culture des étangs, indépendamment des autres

avantages qui en ont résulté au point de vue physique & moral. De la population, a encore augmenté considérablement la richesse du pays & qu'on ne peut que féliciter nos pères de 1789 d'avoir défriché les étangs aussitôt qu'ils les ont eus en leur possession.

Le tableau suivant indiquera l'importance de ce défrichement et fera en même temps connaître le sort que l'avenir réservera à chaque étang. - (Pour leur emplacement, voir la carte.)

Neuvième tableau.

N ^o d'ordre	Désignation	Étendue approximative en ares	Situation en 1888 au point de vue	
			Cadastral	Culturel
<i>Étangs de la vallée principale</i>				
1	Étang de Molu	7	Appartient à un seul propriétaire	Il est actuellement en prés
2	Étang du Charmoy	10	if	En pré la partie basq. - En culture & rest.
3	Étang du Village	5	A plusieurs, très morcelé	En pré au sud de la vallée. - En culture au Nord.
4	Étang du Petit Coru	15	if	En prés.
5	Étang du Grand Coru	15	if	if
6	Étang de Colombeau	8	A un seul propri ^{re}	3/4 en prés; - 1/4 en plantation de peupliers qui prospèrent admirablement.
<i>Étangs des vallées secondaires du sud</i>				
7	Étang de Hongrie	12	A plusieurs p ^{ro} pri ^{re} morcelé	En terres labourables. - quelques prés.
8	Étang de la Non Chevalier	8	if	En terres labourables
9	Étang des Vallées	10	if	if
10	Étang de la Cornillière	15	if	if
<i>Étang des vallées secondaires du Nord</i>				
11	Étang Neuf	10	A plusieurs p ^{ro} pri ^{re} morcelé	1/2 en prés - 1/2 en terre
Total de la surface		118		

J'aurais posé cette question au commencement de cette partie de mon étude. Serait-il possible de remettre en eau les anciens étangs? Aucune impossibilité physique ne s'y opposerait, car, si les bois qui alimentent nos étangs sont moins nombreux qu'autrefois, il en

reste encore une notable quantité; et d'ailleurs, dans nos terres argi-
leuses l'eau coule tout l'hiver dans les ruis franc-métallés du cultiver
et par tous les fossés d'écoulement. Nous aurions donc assez et même
plus d'eau qu'il n'en faudrait; mais il existe heureusement un rui-
seau qui s'y oppose: c'est que maintenant l'emplacement de huit des
vingt anciens étangs du territoire appartient à divers propriétaires,
ce qui rend impossible leur mise en eau.

Quant aux trois autres étangs dont le sol appartient
à un propriétaire unique, il n'y a pas d'apparence que celui-ci
veuille consentir à diminuer son revenu et à faire de grosses dépen-
ses d'établissement de digues pour jouer au pays la mauvaise
faca d'y ramener la fièvre & de diminuer les sources du travail
de notre population agricole. Nous en avons donc bien fini avec
les étangs & il ne faut pas le regretter. D'ailleurs personne
n'y perd, pas même les amateurs des matelotes, car le poisson
fourni par les étangs a un détestable goût de vase; et mainte-
nant, grâce aux chemins de fer, nous avons d'excellente ma-
rre fraîche sur tous nos marchés.

Les étangs & l'industrie y relative doivent aller rejoin-
dre les corvées du moyen âge, à l'époque où nos pères devaient, la
nuit, battre l'eau des mares afin de faire taire les grenouilles
qui troublaient le sommeil du maître. Tout cela est d'un
autre âge et n'est plus compatible avec une époque où conti-
nuellement on entend siffler les locomotives & ronfler les
machines à vapeur.

Mares, puits et fontaines

Avant de terminer ce chapitre où il est question des eaux,
nous devons ajouter quelques mots sur les mares, les puits et les
fontaines de notre pays.

Dans la plupart de nos exploitations rurales, la mare
sert d'abreuvoir pour les bestiaux. Elles sont nombreux dans

le pays: il est vrai que le sol s'y prête et qu'elles prennent l'eau à merveille; les unes sont à proximité des bâtiments et sont alimentées par les égouts des toitures, les autres sont distancées dans les champs & c'est l'eau en excès dans les terres environnantes qui les remplit. Les mares recevant le jus des fumiers sont rares ici et l'eau qu'elles fournissent est en général claire & limpide. Dans presque toutes, le propriétaire élève des poissons: carpes ou tanches, qui se plaisent dans l'eau dormante. Ce n'est pas que la chair de ces poissons soit bien bonne, mais leur présence dans la mare fournit une récréation paisible, et agréable pour les après-midi des dimanches de la belle saison.

Quant aux puits, il ne sont pas nombreux à Villeneuve-la-Dondagre. Il y en a 6 ou 7 au plus dans le village et encore ils sont de construction toute récente. Ils ont en moyenne 15 à 20 mètres de profondeur: ce n'est donc pas là que git la difficulté de leur construction. Elle vient de ce qu'on est obligé de blinder les parois de l'excavation et qu'il faut ensuite les revêtir de maçonnerie depuis le bas jusqu'au haut. La construction d'un puits coûte de 600 à 1000⁺ et c'est une dépense devant laquelle reculent beaucoup de petits propriétaires plus ou moins besogneux.

Il existait un puits communal sous la place publique, mais, il y a quelque cinq ans, ce puits s'est tout à coup écroulé. Grand émoi dans la population: il fallait aller chercher de l'eau à la fontaine et elle est située tout au bout du pays. La gêne résultant de cet état de choses a décidé les gens à s'entendre entre voisins et à construire des puits à frais communs et à proximité de leurs habitations. De là vient la multiplicité des nouveaux puits.

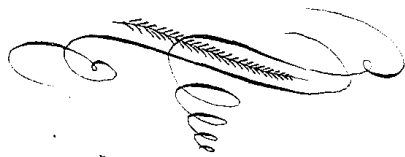
Lorsque le puits communal s'effondra, la commune construisait une maison d'école. Bien que tout près de la place communale, la nouvelle construction devait avoir un puits. La municipa-

l'ité décida que ce puits serait construit non dans la cour de l'école, comme l'indiquait le projet, mais proche de la route et le nouveau réservoir remplaca l'ancien à titre de puits commun. Depuis ce moment la majeure partie des habitants de la commune y vont à l'eau, ce qui fait qu'elle est souvent renouvelée.

Elle n'est pas de bien bonne qualité. Alors qu'elle est saine depuis quelque temps, elle a un arrière goût désagréable, rappelant l'oxyde de fer et la magnésie; cependant elle est potable, dissout bien le savon et cuit facilement les haricots.

J'ai parlé d'une fontaine; elle s'appelle fontaine de St-Loup: On y allait autrefois en pèlerinage. Elle est située au bas du village, mais elle ne donne environ que dix litres d'eau par minute; cependant elle suffit aux besoins de toute une rue, dite rue des Tours et le surplus alimente le lavoir communal, bien clos et bien couvert. Il a été construit il y a une dizaine d'années et fait l'envie des ménagères des communes voisines et la joie des nôtres qui peuvent laver leur linge sans s'embarasser de la pluie ou de la neige.

Une autre fontaine existe entre le hameau de Cour et celui de La Chauveline: elle donne beaucoup plus d'eau que celle de Saint-Loup; elle a un écoulement continu et donne naissance à un ruisseau qui n'est jamais à sec. Le long de ce ruisseau, nous trouvons d'autres fontaines, mais elles sont enclous dans une propriété particulière. C'est tout vite fait de s'y rendre au courant principal qui porte leurs eaux dans le Lumaïn, sur le territoire de La Bellière.



Bois & Forêts.

En parcourant les terres labourées de notre pays vers le mois d'octobre, alors que le sol est dénudé, on est frappé de voir de-ci de-là des taches noires. A rondes tranches sur le fond fauve du terrain. Ces taches disséminées un peu partout, mais surtout au sud et à l'ouest, ont une dizaine de mètres de diamètre; elles sont toutes semblables entre elles & leur emplacement est d'un mois luitant.

Leur origine est bien simple; elles sont l'emplacement d'anciens fourneaux à charbon de bois & donnent la preuve irréfutable qu'autrefois les bois occupaient une bien plus grande étendue qu'aujourd'hui dans notre territoire.

On a donc déboisé une grande partie du fenage & cela depuis que le sol n'appartient plus aux nobles et au clergé; c'est-à-dire depuis 1789.

Dans des terrains comme les nôtres, le défrichement des bois est une bonne opération & j'en suis partisan. Par le temps qui court, la houille & le fer peuvent remplacer le bois pour le chauffage et la charpente, mais il faut des terres arables pour produire le pain et la viande nécessaires à la vie. Toutes les fois donc qu'on peut sans danger pour l'hygiène et la sécurité publiques défricher un terrain susceptible de donner de bons produits agricoles, il y a avantage pour l'alimentation et la richesse du pays d'opérer cette transformation.

Le sol de nos bois est partout susceptible de culture; il est plat, d'une texture identique aux parties cultivées et il n'y a pas de raison qui puisse empêcher de le rendre à la culture. Cette transformation s'opère lentement, mais

d'une façon continue. Elle ne sera totalement effectuée que si les deux ou trois riches propriétaires qui détiennent ce qui reste de nos forêts s'en défouit et que ce soit les villageois qui les acquièrent. Jusqu'à présent, c'est ainsi que cela s'est fait. Tout bois vendu aux payans a été de suite un bois arraché et cultivé.

Le tableau suivant fait connaître quelles étaient les parties boisées du territoire et ce qu'elles sont devenues de nos jours.

Dixième tableau.

N ^o d'ordre	Désignation des bois.	Surfa. ce en hectares	État actuel	Observations.
1	Bois du procureur du Roi	3	Defriché	
2	Bois de l'Étang-Neuf	1	En bois	
3	Bois du fond de la plaine	1	uf	à plusieurs pp ^{tes}
4	Boulinières de Moleu	2	uf	uf
5	Les Jolis Bois	4	En bois - boulinière	à plusieurs pp ^{tes}
6	Les Bois Cenceau	3	uf	uf
7	La Forêt	10	Defriché après 1789	app ^{tes} à 1 seul pp ^{tes}
8	Bois des Touches	60	En bois	uf
9	Bois Naizon	9	uf	uf
10	Bois de l'Étang de Moleu	16	En boulinière	uf
11	Bois des Rouillons	20	defriché en 1877	Vendu à 3 propri ^{tes}
12	Bois de la Haie	27	En bois	à un seul
13	Bois des Vallées	3	uf	uf
14	Bois des Cours	8	uf	uf
15	La Bidarderie	9	defriché en 1860	à un seul pp ^{tes}
16	Bois de la Non-Chevalier	70	$\frac{2}{3}$ en bois $\frac{1}{3}$ defriché	
17	Bois des Marnes	3	depuis 1840 en bois	
18	Bois du Petit Bouilleraie	12	en bois	
	A Reporté.	2/3		

11 ^o d'ordre	Désignation des bois	Surface en hectares	Etat actuel	Observations
	Report	2/3		
19	Clos de Berdois	3	défrichi en 1862	
20	Bois de Villeneuve (1 ^{re} partie)	32	if	
21	Bois de Villeneuve (2 ^e partie)	86	En bois	
22	Bois de Hongrie	13	défrichi en 1871	acquis par p ^u
23	Le Perruy	6	défrichi en 1875	if
24	Riage Courtu	4	défrichi	
25	Carenne de Château Mirois	18	En bois	a un seul p ^u
26	Bois de Copie	1	if	if
27	Bois des Vignys	2	if	a plusieurs p ^u
28	Bois de la Vinnace	3	if	if
29	Clos des Marichaux	1	if	if
30	Bois de La Champagne	16	défrichi en 1860	if
31	Accuses de M. Lathier	2	En bois	
32	Diverses parcelles disséminées	25	partie en bois; partie défrichée.	
	Total égal au cadastre	169		

En récapitulant les parties défrichées depuis l'établissement du cadastre (1842), nous avons le tableau suivant:

Onzième tableau.

11 ^o d'ordre	Désignation des parties défrichées.	Éendue	Observations
1	Bois du Procureur du Roi	3	défrichi depuis 1842
2	La Forêt.	16	défrichi depuis 1800
3	Bois du Souillous.	20	défrichi en 1875
4	La Bidarderie	9	défrichi en 1860
5	1/3 Bois de la Non-Chevalot	23	défrichi depuis 1842
6	Clos de Berdois.	3	défrichi en 1862.
	A Reporter	74	

N ^o d'ordre	Désignation des parties défrichées	Étendue	Observations
	Report	74	
7	Bois de Villeneuve (dit Bois aux Loups)	30	défriché en 1862
8	Bois de Hongrie	13	défriché en 1871
9	Le Lirry	6	défriché en 1875
10	Riage tortue	4	"
11	Bois de La Champagne	16	défriché en 1870
12	Diverses parties détachées des grands bois & accrues	26	défrichés à diverses reprises.
	Total des parties défrichées	169	

Reste en bois en 1888: $469^h - 169^h = 300$ hectares.

On voit par ce tableau que 169 hectares de bois ont été mis en culture depuis 1862, proportion considérable qui fait présumer qu'un jour viendra où les bois auront presque disparu de notre sol.

Les conséquences de ce fait seront heureuses pour la population; car, en ce moment, le revenu des forêts sort de la commune pour aller dans la bourse de riches étrangers & la population n'en profite pas ou en profite peu. A mesure que le sol se défriche, les cultivateurs s'acquièrent et ils s'enrichissent d'autant plus qu'ils ont plus d'activité et d'ardeur dans la culture de ce sol devenu le leur & qu'ils finissent par payer à force d'économie & de labeur. — Si le sol reste en bois, le paysan qui n'en peut acquiescer perd ce stimulant inné chez lui, l'amour de la propriété foncière, et dissipe les économies qu'il aurait pu faire.

Cependant les bois ont aussi leur utilité et la population de nos jours en tire des avantages qu'il est juste de reconnaître & d'énumérer.

1^o Ils fournissent de l'ouvrage pendant l'hiver à plus de 20 familles de bûcherons.

2^o Scieurs-de-long, charpentiers, voituriers, fendeurs et

cerchiers y trouvent aussi du travail et des secours.

3° Les herbes et les feuilles mortes donnent un appoint notable de foin, de litière & d'engrais dont profitent les terres arables.

4° Les pauvres recueillent le bois mort & s'en chauffent pendant tout l'hiver.

5° Les bois assainissent le climat & font l'effet de brise-vent dans un plateau ouvert de toutes parts.

Dans le cours de cette étude historique, nous reviendrons sur ces divers avantages qui seront, à leur place, traités avec le développement qu'ils comportent.

Nous avons maintenant à faire connaître les essences qui composent nos forêts. Elles sont toutes aménagées en taillis qu'on coupe tous les 20 ou 25 ans, suivant les propriétaires, et dans lesquelles sont réservés de nombreuses futures.

Nos 300 hectares de bois, sauf une trentaine d'hectares en bousinières & en acacias ont pour essences les espèces suivantes dont les proportions sont généralement comme suit :

Douzième tableau.

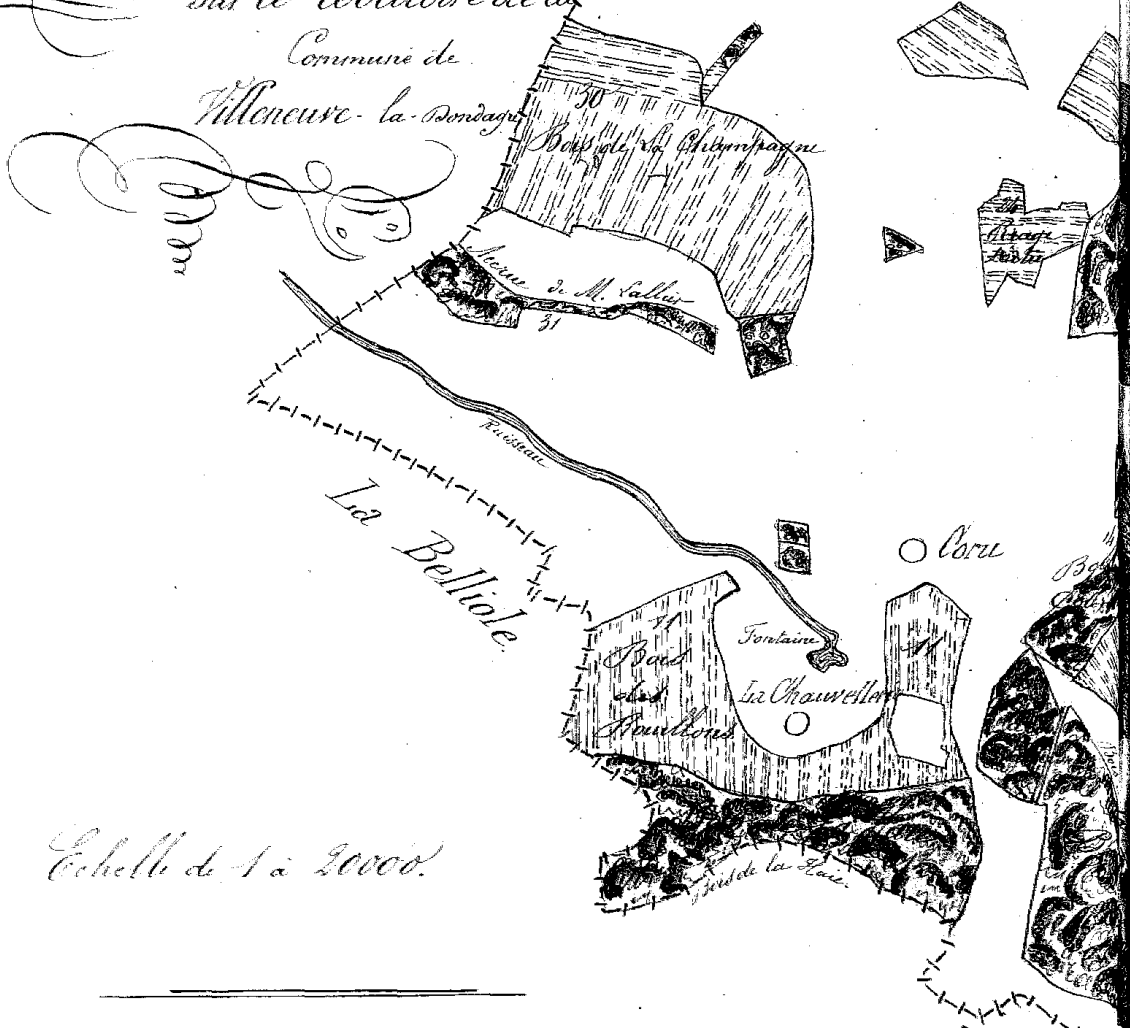
Énumération des essences.							
	Chêne	Charme	Hêtre	Budrier	Châtaignier	Houéau	Essences diversés.
Proportion.	la moitié	un quart	un huitième	un huitième	un seizième	un huitième	un seizième.

Lorsqu'on veut mettre une coupe en exploitation, (Celle opération commence vers le mois de décembre,) les gens du village, dépourvus de travail à cette époque de l'année, se rendent sur le lieu à exploiter. On divise la surface de la coupe en autant de parties égales qu'il y a de bûcherons & on tire les lots au sort. Il y a comme partout des favorisés et des moins heureux; Les premiers sont ceux qui ont dans leur part le plus de future à mettre à terre, car les profits

Carte des Bois et forêts existants en arrachés

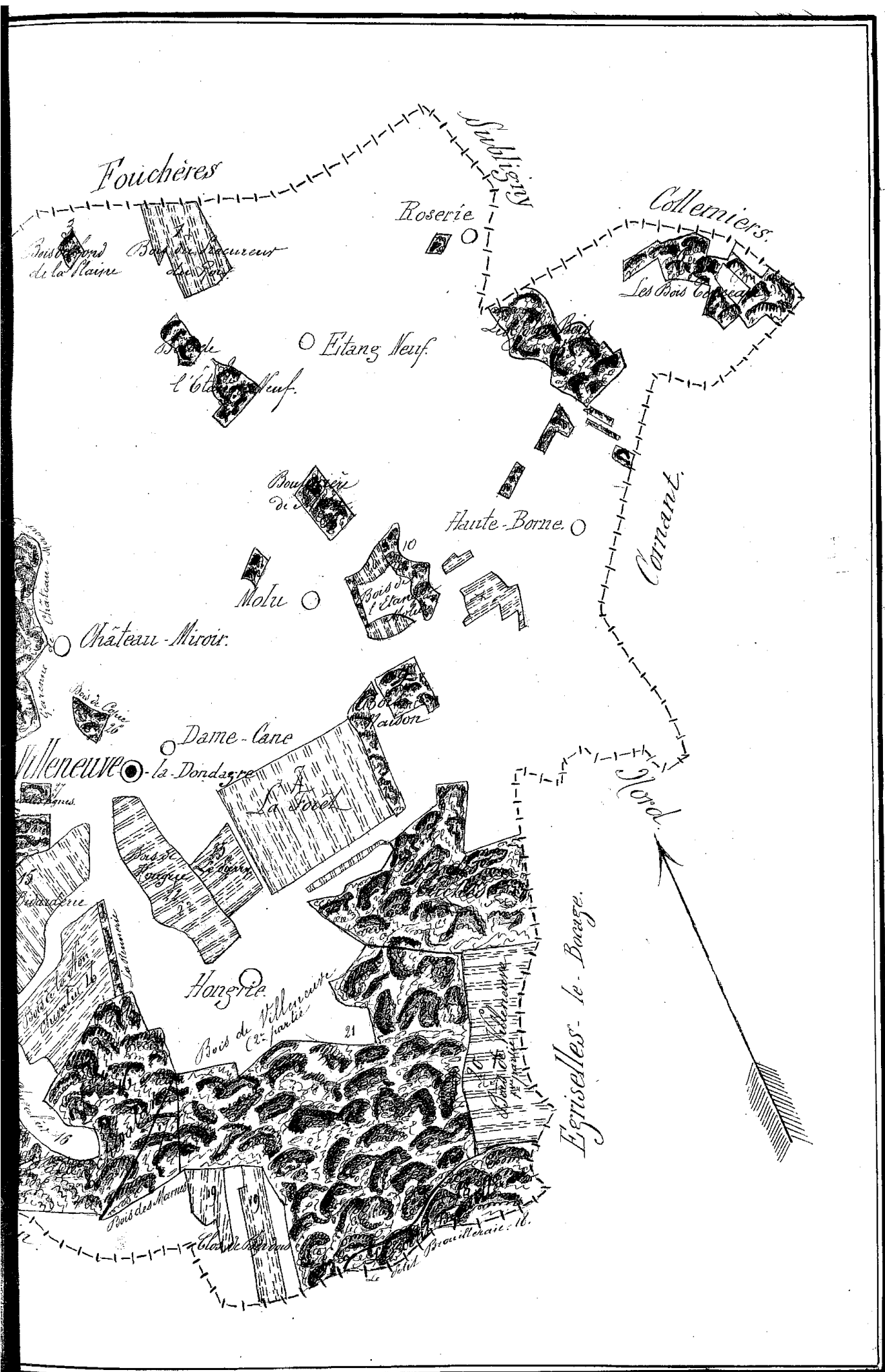
sur le territoire de la
Commune de
Villeneuve-la-Bondrie

Saint Valérien.



Echelle de 1 à 20000.

Nota... Les parties hachurées en jaune indiquent les bois arrachés et livrés à la culture.
Les autres parties en fond gris-bleu représentent les bois existant actuellement.



Fouchères

Roserie

Collemiers

Etang Neuf

Haute-Borne

Château-Miroir

Dame-Cane

Ville-neuve-la-Dondagre

Hongrie

Egriselles-le-Baize

Nord

Bois de la Haine
Bois de la Courcure

Bois de l'Étang Neuf

Les Bois de Collemiers

Bois de Haute-Borne

Molu

Bois de la Haute-Borne

Bois de la Courcure

Bois de la Courcure
Bois de la Courcure

Bois de Ville-neuve
(2^e partie)

Bois de la Courcure
Bois de la Courcure

Bois des Marnes

Bois de la Courcure

Bois de la Courcure

Corrant



du bûcheron, consistent surtout dans le faux-bois et celui-ci est d'autant plus abondant que les pièces à abattre sont plus grosses. - Chacun se met à l'ouvrage pendant quelques heures et la coupe est embauchée. Tant pis pour qui n'était pas là au moment de l'attribution des lots; celui-là ne travaillera pas à la coupe, car une fois le travail commencé, chaque ouvrier connaît sa tâche, et nul, pas même l'aiguier de la coupe ou le propriétaire du fonds, n'est en droit de diffier l'ouvrier de son lot. On peut lui faire des reproches si le travail est mal exécuté, mais le renvoyer ou le déposséder, il n'y faut pas songer; c'est la loi de la forêt et tous s'entendent pour la faire exécuter.

On commence par éclaircir le taillis & mettre les menus brindilles en fagots. Toute branche morte appartient au bûcheron. La coupe bien nette et toutes les brindilles traînantes, les épinus & les basses branches entières et liés en fagots, c'est au tour des ci-pies à tomber sous la cognie. Charme, bouleau, coudre, tremble, etc, toutes les essences à l'exception du chêne sont bientôt à terre. Les rameaux servent à faire des bourreils, expédiés à raison d'environ 1^{re} le cent aux tûleries. Quant au bois de coupe, comme on l'appelle, il est scié en bûches de 1m 10 de long et réuni en cordes de 4 stères. - Le charme se fûce de deux gros fûces, une appelée moule (c'est la plus grosse) l'autre appelée menuise (son nom l'indique, c'est la plus petite) utilisée comme le bourreil par les tûleries. Le bois blanc, bouleau & tremble, donne des bûches qui sont fendues lorsqu'elles sont grosses et sont vendues aux pâtisseries et aux boulangers; les petites bûches vont avec la menuise de charme & celle de chêne qu'on obtient plus tard. Le châtaignier se laisse en grandes perches pour les fûceurs & les tûlageurs. L'orme & le frêne se laissent aussi en perches de toute leur longueur & se vendent aux charbons et aux tourneurs. Le merisier est scié en bûches et se mêle au charme ainsi que l'érable. Quant au hêtre, il est en commun. Les perches de misetier se coupent d'une longueur convenable.

et servent à faire des cercles. On ne fait plus de charbon ici. La préparation de ces différents bois conduit le bûcheron jusqu'au mois d'avril, à l'époque où la sève fait son apparition.

C'est alors le tour de la futaie de chêne: les bourgeois grossissent et les modernes, les mineurs, les cadets, les anciens vont bientôt faire germer le sol en tombant - drus comme grêle. Aussitôt par terre, ils sont écorcés et dépouillés de leurs branches. Leur tronc fera des charpentes, leurs branches, suivant grosseur sont sciées en moulée, en menuise ou réunies en fagots. Une fois la futaie abattue, vient le tour des ceps de chêne dans lesquelles la sève monte moins vite. Elles donnent de la moulée, de la menuise et des fagots après que les troncs ont été préalablement dépouillés de leur écorce.

Cout bûcheron à droit, indépendamment du prix stipulé pour la façon des différentes marchandises:

1^o Au bois mort.

2^o Aux souchons.

3^o Aux branches cassées qui n'ont pas longueur de corde, c'est-à-dire 1 m. 10.

4^o Aux copeaux résultant de ses coupes.

5^o Aux racines résultant de l'arrachage de diverses espèces telles que l'acacia & le tremble, qui n'en repoussent mieux, alors qu'on les arrache.

Pendant les 9 mois de travail environ que l'exploitation d'une coupe demande, le bûcheron peut se faire pour environ 200^f de faux-bois; il en réserve une partie pour sa consommation et vend l'autre, les souchons principalement, au facteur de la vente, qui, lui, la revend, en prélevant un bénéfice arbitraire aux consommateurs. — Il est d'usage que le bûcheron ne doit vendre le faux-bois qu'il a en plus de sa consommation qu'au facteur. Celui-ci ne se fait pas faute d'abus de sa position, presque officielle, vis à vis du bûcheron pour molester l'ouvrier récalcitrant qui veut faire lui-même son commerce & mettre dans sa poche le bénéfice peu licite que le surveillant a la douce habitude de prélever sur son travail. Ceux qui s'émancipent une année

le paient par tant de déboires, de reproches & d'ennuis de toutes les
façons qu'ils ne recommencent pas l'année suivante. C'est pour l'éter-
nelle histoire d'ici bas: « Aux yeux, la Besace! »

Pour rétribution, le bûcheron a

Pour 100 bûches bâtarde	2 ¹ / ₂ f	Pour abattage d'un gros arbre	2 f
— 1 Corde de moule	3 f	— d'un petit	1 f
— 1 Corde de menuise	3 f	Cadets, mercaux	
— 1 Corde de bois blanc	3 f	Modernes	8 f 20
— 1000 bûches à cercles	3 ¹ / ₂ f	Boureaux & fum	
— 100 bottes d'écure	30 f	ble poussant faux	8 f 10
		des sabots	
		Une corde à charbon	2 f

C'est compte fait, un ouvrier de bois gagne 1⁰/₂ à 2⁰/₂
au plus par jour en moyenne, suivant son habileté & son aptitude.
C'est peu, mais les 20 ou 25 familles de Villeneuve qui ont l'habitude de
vivre de cette manière seraient toutes désorientées s'il leur fallait gagner
leur vie autrement. On s'y ferait vite, il est vrai, mais la force
de l'habitude est telle qu'aller travailler au bois est l'unique ambi-
tion de ces familles & leur plus grand bonheur.

Ajoutons cependant que peu de jeunes gens embrassent ce mi-
sérablaire & qu'il n'y a que des hommes déjà d'un certain âge
qui vivent exclusivement de cette manière. Pour les autres, travail-
ler au bois est un moyen d'occuper les loisirs de l'hiver. La belle
saison venue, ils abandonnent le forêt & laissent leur chantier au vieux
bûcheron qui finit l'ouvrage en leur lieu et place; mais celui-ci est la
clé du fait. Son homme lige, il tient encore de l'esclave forestier
du moyen-âge.

Nous en avons fini avec le bûcheron, voyons ce que deviennent nos
bois de feuillet suivant leur espèce.

Les gros charniers se débitent en corde tout comme le bois de feuillet.
Celle essence est de toutes les espèces forestières celle qui donne la
plus grande somme de chaleur, pour un volume ou pour un poids
donné, ensuite vient le orme; le chêne n'arrive qu'en troisième lieu
en même temps que l'acacia, le frêne, le érable; le merisier & le
châtaignier font de très mauvais feu; ils ne donnent ni flamme

ni balais.

Les gros trembles, pour en revenir à l'emploi de nos futails, font des planches, des chevrons, des sabots etc. Les bouleaux servent exclusivement à ce dernier emploi.

Les menuisiers s'en vont chez le tourneur

Les acacias, peches & futails sont fendus en paisseaux, en lattes, en treillages, etc. Cette espèce est très vivace et très envahissante. Arrachez une cîprie d'acacia, c'est le moyen de la propager. Coupez les racines, laissées en terre donnent chacune une nouvelle cîprie et celle-ci enmet de longues racines traçantes. Sur ces racines poussent de nombreux rejetons, ce qui fait, qu'un fois que dans un bois, il y a quelques jets d'acacia, le bois lui-même est envahi par cette plante vigoureuse qui étouffe les autres espèces & s'empare de tout le terrain à leur détriment.

L'acacia, par cette végétation exubérante, est le bois de l'avenir; si l'on n'y prend garde, il étouffera toutes les autres essences & s'emparera de leur place. Ce sera dommage, car bien que poussant très vivement et donnant dans un espace de temps relativement court une énorme quantité de bois bien dur & bien résistant, il ne peut détrôner le chêne ni même se comparer à lui.

Celui-ci est l'arbre français par excellence, celui qui est indispensable pour la tannerie, la marine, la construction en général. Voyons les qualités du chêne de Villeneuve.

Dans les terrains pierreux, sableux, craeux, arides & secs, le chêne vient lentement; il innet beaucoup de branches; son bois est très dur; il est excellent pour la charpente & le feu, mais ne se prête pas à la fente.

Dans les terrains mous, le chêne vient très grand, sans branches, mais son bois est creux & peu résistant. Il fait la joie des ouvriers qui le travaillent facilement; les menuisiers, les charpentiers & même les charpentiers le préfèrent parce que leurs outils ne s'usent guère sur sa masse spongieuse. Les fendeurs ne l'aiment pas; il n'a pas de fil et éclate en copeaux inutiles sous l'outil.

Son feu est mauvais; il noircit & ne donne ni flamme ni chaleur.

Dans nos sols argileux, le chêne a une partie des qualités du chêne des sols secs, sans en avoir les défauts: il est grand, sans trop de branches; il n'a pas de gros nœuds; son bois est aussi plus résistant et plus dur que le bois des terrains humides que je viens de citer. Je tiens donc le chêne de notre pays comme un des meilleurs que je connaisse. Sa taille élevée le rend propre à la grande charpente; son absence de nœuds fait qu'il fend admirablement et son bois résiste à tous les chocs; il est élastique & ne rompt jamais; il n'est pas assez dur pour enrouler l'outil et il donne un feu doux et agréable tout en duran longtemp.

Il est donc propre à toute espèce de service; il fait de très bonnes charpentes, des lattes, des douves, des rails, des poutres de première qualité et le charbon, le menuisier qui l'emploie n'est pas à craindre de reproches de leurs clients. — Une grande quantité de nos produits s'en vont à Paris par bateaux & le reste est employé et débité par les ouvriers de la région.

Sciens-de-long, marchands de bois, fendeurs, saboteurs & treillageurs abondent à Villeneuve et dans nos environs et ces diverses industries font vivre honorablement quantité de familles.

Nous avons vu, au chapitre des étangs qu'un hectare de terre labourable rapporte en moyenne 213^{fr} par an; voyons par comparaison ce que rapporte un hectare de bois.

Tous nos bois, sauf les boutinières ont un produit identique; ils sont tous de première classe; leur sol est composé comme celui des autres parties du territoire.

Aucun de nos bois n'est directement exploité par le propriétaire, sauf une infime exception. Les coupes se vendent chaque année à des marchands de bois et les bénéfices de ces industriels sont du ressort du commerce et ne peuvent entrer en ligne de compte.

dans notre calcul.

La coupe d'un arpent de bois âgé de 20 ans se vend en moyenne 500^f, ce qui donne pour un hectare

$$500^f \times 2,37 = 1185^f \text{ ou } 1200^f \text{ en chiffres ronds.}$$

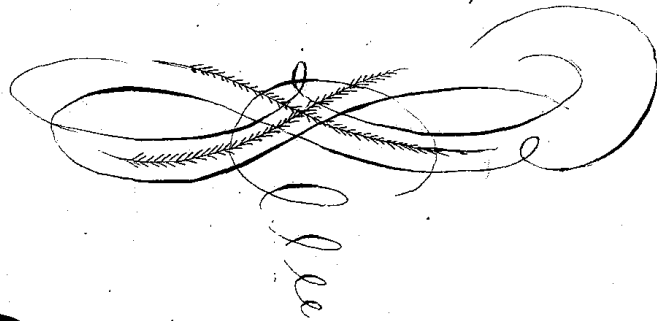
1200^f pour 20 ans. donnent un rapport annuel de $\frac{1200}{20} = 60^f$.

Du reste ces calculs sont résumés au tableau suivant.

Treizième tableau.

Rapport en 20 ans.		Rapport annuel.		Observations
d'un arpent de bois	d'un hectare de bois	d'un arpent de bois	d'un hectare de bois	
500 ^f	1200 ^f	2 ^f	60.	Un arpent de bois rapporte en plus une certaine somme au bûcheron, au faucheur & aux autres employés; mais on ne peut jamais entrer en compte en ligne de compte in

Nous sommes bien, comme on le voit de 213^f. Il est vrai que le produit du bois vient sans travail, mais quelle différence! Le travail n'entre pas en ligne de compte, c'est le lot des humains; donc, guerre aux bois dans un sol comme le nôtre & versent les champs!!



Terres Labourables.

La surface labourable s'est considérablement accrue depuis un siècle, ainsi que nous l'avons vu. Les étangs ont disparu; les forêts se sont successivement défrichées & le sol s'est couvert des plantes me.

affaires à l'alimentation de l'homme & à celle de ses animaux domestiques.

Au lieu de rester la propriété d'un petit nombre de privilégiés, le sol est devenu le lot du plus grand nombre ainsi qu'en fait foi le tableau suivant, extrait des matrices cadastrales de la commune, & dressé pour faire voir l'état de division de la propriété dans la commune de Villeneuve-la-Dondagre.

Quatorzième tableau.

Designation & étendue des cotes de propriété foncière	Nombre de Cotes	Étendue en hectares
Parcelles constituant le territoire agricole	2500	1420
de 1 hectare ou moins	194	86
— 1 à 2 hectares	67	100
— 2 à 3 —	23	57
— 3 à 4 —	18	63
— 4 à 5 —	14	63
— 5 à 7 —	14	84
— 7 à 10 —	19	152
— 10 à 20 —	11	165
— 20 à 30 —	4	100
— 30 à 40 —	1	35
— 40 à 50 —	"	"
— 50 à 60 —	1	55
— 60 à 100 —	3	210
— 100 à 200 —	2	250
— au dessus de 200 —	"	"
Cotés	371	1420
Nombre de propriétaires	371	
Moyenne par propriétaire		4

Les grandes cotes de 60 à 100 hectares & de 100 à 200 sont presque toutes celles des propriétaires de bois. Sur les 371 propriétaires

qui possèdent le sol de notre commune, il y en a plus de 360 qui se partagent les terres labourables. Le sol est donc reparti entre un très grand nombre d'individus. Tous rivalisent d'entrain et d'ingéniosité pour en tirer le plus possible. C'est de la somme des efforts de chacun, des exemples donnés par les plus habiles et que les autres s'empresnent d'imiter, que résulte le progrès.

Celui accompli est immense; et, à Villeneuve, ainsi du reste que presque partout, les produits de la terre ont depuis un siècle triplé en quantité et en valeur.

De friches proprement dites, il n'y en eut jamais ici depuis la Révolution. Sans avoir des terrains d'une valeur considérable, notre commune n'a pas à se plaindre et son sol, dans toutes ses parties jouit d'une bonne moyenne de fécondité. Nos terrains silico-argileux sont à peu près partout d'égale valeur et sont tous susceptibles de produire, moyennant des soins convenables tous les produits de l'agriculture courante.

Au début, sous le premier empire et sous la restauration, il n'y avait point de chemins vicinaux. D'étroits chemins ruraux, dormaient seuls accés aux champs. Ces chemins étaient creux pour la plupart et en toute saison formaient d'affreux bourbiers. Les levées bordant les chemins étaient plantées d'arbres fruitiers. Ceux-ci, très rapprochés les uns des autres empêchaient le soleil de pénétrer sur la voie publique et de l'assainir. Leurs fruits, à l'époque de la maturité tombaient dans de véritables cloaques et la plupart étaient perdus. Du reste, on ne s'en embarrassait guère. Les arbres fruitiers étaient nombreux à cette époque et on ne savait pas tirer parti de leurs fruits. Faute de chemins et de débouchés, les propriétaires ne pouvaient tirer parti de leur récolte de cidre; il fallait la consommer tout entière et dans l'année même, car les caves font défaut ici et le cidre se conserve difficilement dans les celliers. Une récolte trop abondante était une gêne pour le producteur. Elle occasionnait des frais qui n'étaient couverts par aucune recette.

Il n'en est plus de même aujourd'hui et dans le chapitre consacré aux arbres fruitiers nous verrons tout le parti qu'on en tire. Si j'en ai parlé à cette place, c'est parce que leur position sur des levées bordant les chemins intéresse l'histoire de la transformation des terres arables.

Celles-ci donc, entourées de levées, formant chauffées, n'avaient pas d'écoulement; l'eau y séjourrait continuellement et les récoltes étaient noyées dans ce sol refroidi et plein d'eau jusqu'à la fin du printemps.

Le progrès arriva et ce fut la loi de 1833 sur les chemins vicinaux qui l'amena. Depuis ce moment de nombreuses voies s'ouvrirent; les levées et les arbres qu'elles portaient tombèrent. Les fossés de la route firent l'office de fossés d'assainissement et écoulèrent en même temps que l'eau du chemin, l'eau des propriétés environnantes.

Quelques agriculteurs eurent la bonne idée de faciliter cet écoulement en transportant les terres des bords de la route dans les parties basses du champ. Ce nivellement eut de multiples bons effets; il amenda le terrain et donna passage à l'eau. Voyant que les récoltes augmentaient, les retardataires se mirent aussi à l'œuvre et aujourd'hui l'eau ne séjourne plus dans les terres.

Donc, pendant la première partie du siècle, terrains imbibés, noyés refroidis par des eaux stagnantes, récoltes mauvaises et presque nulles. — Dans la seconde partie, terres assainies, recevant le soleil qui les réchauffe au lieu de perdre son effet utile à pomper l'eau en excès, récoltes excellentes et que des amendements et des engrais vont porter à leur maximum de fécondité.

C'est, on le voit, un changement radical dans l'état physique de notre sol. L'établissement des routes a beaucoup contribué à cet heureux résultat, mais il est encore entré bien d'autres facteurs dans ce produit, comme par exemple des

travaux entrepris pour donner l'écoulement aux eaux dans les parties basses; Des labours plus profonds et mieux entendus; l'emploi de instruments agricoles plus perfectionnés, le marnage etc. etc... Le progrès! le progrès fécond, fils de la science et du travail nous a visité à notre tour et a transformé notre pays.

La science culturale, l'emploi des engrais commerciaux, les fourrages artificiels qui permettent l'élevage en grand des bestiaux ont aussi beaucoup contribué à notre prospérité agricole.

Jadis, la terre portait un blé, puis une avoine et ensuite elle se reposait. Elle se repose même encore trop de nos jours et les champs en jachère ne sont pas aussi rares qu'ils devraient l'être. Cela tient à ce que nos terres se salissent très vite; elles ont une rare aptitude à porter certaines graminées sauvages. Si on néglige la culture et les labours pendant une seule saison, une espèce particulière de chiendent s'en empare et il faut une année entière de soins et de labours pour les remettre. Nos laboureurs appellent ce chiendent de la trainasse et cette plante fait leur désespoir.

Ces deux uniques cultures d'autrefois, le blé et l'avoine donnaient-elles au moins de bons résultats? ils n'étaient pas bien brillants au dire de nos vieillards.

Un me disait que son père récoltait dans les bonnes années de 3 à 4 sacs de blé l'arpent; aujourd'hui la moyenne est de 7 à huit sacs et va quelquefois jusqu'à 10, ce qui fait à l'hectare:

Il ya 50 ans. de 10 à 12 hectolitres

Aujourd'hui de 25 à 30 — et quelquefois jusqu'à 30

La récolte en paille était et est en proportion de la production en grain; mais ajoutait mon interlocuteur mon père vendait son blé de 40 à 50 le sac et moi je le vend 25 à 30.

Mon pauvre ami, lui répondis-je, c'est le progrès. La vie, quoi qu'on en dise est plus facile de nos jours qu'autrefois. La lutte pour l'existence est de tous les temps. En vendant votre blé 25,

vous faites encore plus d'argent que votre père, sans compter que vous mangez à votre faim de bon pain de froment et que chez votre père on n'avait peut-être pas du pain d'orge à son appétit.

Nous allons, dans le tableau qui suit comparer le rendement d'un hectare de froment et d'un hectare d'avoine aujourd'hui et il y a 50 ou 60 ans.

Quinzième tableau.

Indication des époques et de la nature des produits	Rendement par hectare		Valeur en espèces		Par hectare		
	grain en hectolitres	pailles en 100 bottes	d'un hectolitre de grain	de 100 bottes de paille	Valeur totale des produits en espèces.	Différence en plus ou en moins qu'actuellement	Différence en moins
Autrefois } Froment	12	10	28 ^{fr}	120 ^{fr}	396 ^{fr}	Froment	Froment
	20	100	10 ^{fr}	30 ^{fr}	130 ^{fr}	149 ^{fr}	"
Actuellement } Froment	28	300	17 ^{fr}	40 ^{fr}	945 ^{fr}	Froment	Froment
	40	200	8 ^{fr}	30 ^{fr}	380 ^{fr}	150 ^{fr}	"

On voit par là que les admirateurs à outrance du temps passé sont dans leur tort et que malgré l'abaissement des prix résultant de la concurrence étrangère un hectare de terrain rapporte en moyenne 150^{fr} de plus qu'il y a quelque soixante ans, sans compter que le consommateur n'y trouve pas moins son compte que le producteur.

L'introduction en France de la culture des légumineuses fourragères a rendu un très grand service à notre agriculture en lui permettant de multiplier son bétail et en augmentant dans une proportion considérable l'engrais indispensable à la culture du sol.

On était pauvre jadis parce qu'on cultivait mal; on cultivait mal, parce qu'on était pauvre. C'est difficile à franchir, comment sortir de là? Les fourrages artificiels & la culture des racines fourragères nous ont tiré de ce mauvais pas. Nous avons élevé des bestiaux, nous avons mieux fumé nos terres qui nous ont donné en proportion de ce qu'elles avaient reçu. Nos récoltes augmentant, notre bourse s'en est ressentie. Plus à l'aise, nous avons redoublé d'efforts pour augmen-

ter notre bien-être. Le travail et l'aïeune nous ont permis d'être plus
généreux envers le sol; et, la terre, qui n'est jamais ingrate, nous a payé
au centuple nos sacrifices. Voilà en deux mots l'histoire générale de l'avan-
ce qui s'est répandue partout. Cependant il n'y a pas lieu de nous
endormir sur nos lauriers. Ici bas, le bien n'est que la récompense
d'efforts sans cesse renouvelés et malheur à qui donne prise à la mol-
lesse et à l'indolence! Le bien-être, si péniblement acquis, veut, pour
être conservé de la persévérance & de la suite dans les efforts et dans les
idées. La fortune aime qu'on se remue; et, remuant elle-même,
elle a tôt fait de choisir un autre logis si on ne fait pas à son gré
et déménage rapidement de la maison du rentier, de l'ignorant
ou du paresseux. Son goût cependant ne la porte pas ^{nos plus} aux innovations
hazardées, elle se plaît dans un juste milieu.

Nos terres se sont améliorées, il est vrai, mais sont-elles à leur
maximum de fécondité? Assurément non; nous devons donc continuer
nos efforts, nous instruire sérieusement et nous enquerir de tout ce qui
peut contribuer à les féconder de plus en plus. Travailleons! Travailleons!
C'est la loi, le devoir & même la gloire de l'humanité!



Jardins.

Le jardinage est le complément indispensable de l'agriculture;
c'est à lui qu'on devrait recourir pour se procurer les légumes indispensables
au personnel de l'exploitation; ce serait une grande économie pour
nos agriculteurs, car une importante partie des produits de la laiterie
& de la basse-cour est au marché si on les a écoulés. Le jardinage est
forcé, pour varier l'alimentation de son monde, de faire pour la

semaine une ample provision de légumes et si l'on sait si les
marais lui tiennent la dragée haute et lui font payer cher
des produits dépourvus de toute saveur et de toute fraîcheur après
quelques jours de conservation à la cave.

Il serait pourtant bien facile d'obtenir à cet inconvé-
nient. L'engrais ne manque pas à la ferme et celui consac-
ré au jardin rapporterait plus du double et du triple de
ce qu'il rapporte aux champs.

Chaque exploitation peut toujours consacrer un
terrain convenablement placé, à proximité de la maison à
la culture des plantes maraîchères les plus utiles. Faut-il
le pour l'agriculteur de cultiver autre chose que des plantes
de consommation courante. Dans les fermes, et du reste
dans toutes les maisons des villages, nos ruraux ont bon
appétit & il n'est pas nécessaire de recourir à des plantes
délicates pour le leur exciter. Or, en surplus, la culture
de ces espèces demanderait trop de temps et plus de science
qu'en ont généralement nos villageois.

Les plantes qu'on devrait trouver dans tout le jardin
à la campagne sont les suivantes:

Plantes à feuilles comestibles. — Choux de toutes les sai-
sons, salades de toutes sortes, oseille, poire épinards.

Plantes bulbeuses. — Oignon, ail, échalotes, poireaux.

Plantes à fruits et à grains comestibles: — Haricots, pois, fèves
fraisiers.

Plantes à tige et à feuilles comestibles. — persil, thym, cerfeuil,
céleri.

Plantes racines. — Carottes, navets, pommes de terre, radis
roses & radis noirs.

Artichauts.

Quelques plantes médicinales bien connues et d'un usage
courant.

El peut parer le jardin, embellir la maison et donner un peu de poésie à la vie des champs quelques fleurs rustiques, d'une culture simple, facile & sans frais: dahlias, roses - marguerites, chèvrefeuille, giroflées, primaires, volubilis, rosiers de quatre saisons, géraniums, etc. etc. La ménagère prendrait goût à son intérieur et se plaindrait chez elle, trouvant à sa portée de quoi satisfaire ses instincts & ses goûts féminins.

Récapitulons ce que coûte annuellement à une famille de cultivateurs composée de cinq personnes l'absence d'un jardin ou l'abandon dans lequel nos agriculteurs laissent celui qu'ils possèdent

Seizième tableau.

Énumération des légumes.	Nombre nécessaire par an.	Prix moyen de l'unité	Dépense totale.	Observations
Choux	100 têtes	0,10	10 ^f	Le surplus nécessaire reculé aux champs
Salades	500 id	0 ^f 25	25 ^f	
oseille	"	"	2 ^f	
Oignons	50 litres	0,10	5	
Ails	50 gousses.	0,05	2	50
haricots.	50 litres.	0,40	20	On peut en cultiver aux champs
Pois verts.	50 litres.	0,20	10	id
Carottes	100 paquets.	0,10	10	Il n'est question que des espèces hâtives
Navets.	25 paquets.	0,10	2	50 id
radis	100 bottes	0,05	5	on a besoin en sus de radis noirs
poireaux	25	0,05	1	25
céleri	50 pieds	0,05	2	50
Artichauts.	19 têtes.	0,25	4	75
	Total	---	100	"

Nous avons à dessein omis de mentionner parmi les légumes nécessaires à la consommation les pommes de terre & les betteraves parce

qu'on n'en achète jamais, les laboureurs les cultivant dans les champs; le cresson, la mâche, le persil, le thym ont leur place dans tous les jardins si négligés qu'ils soient; les pistouilles se recueillent dans les prés, ils n'entrent donc pas en ligne de compte non plus que les melons, les asperges etc. qui sont des plantes de luxe pour le village et que nos paysans ne mangent guère.

Cependant, sans faire entrer en ligne de compte l'important produit qu'on pourrait donner des espaliers ou des contre-espaliers, dans les plates-bandes du jardin, nous arrivons à un total de 100⁺ pour une seule famille peu nombreuse, le prix de 4 sacs de blé, c'est-à-dire la moitié de la consommation de pain nécessaire à cette famille et tout cela ^{un peu} par paresse, beaucoup par indifférence et plus encore par ignorance.

Il serait si facile cependant de se procurer tout cela gratuitement et avec l'avantage en plus de l'avoir sous la main au moment du besoin frais et plein de saveur.

Après de chaque maison rurale, il y a toujours quelque coin embarrassé d'encombre de toutes sortes de choses qui seraient bien mieux ailleurs.

C'est une charrue abandonnée, faisant pendant à une charrette à moitié démolie qui se pourrissent inutilement; leur place est dans le feu et chez le marchand de ferrailles. Une voiture attend là qu'on l'attelle, elle serait bien mieux, sous le hangar. Un tas de paille humide; il fallait la monter au grenier ou l'entasser au fenil. Du bois traînant qui donne de la fumée mais point de chaleur; des pierres errantes, des outils, des madriers, du chiodent et des orties; que sais-je moi?

Debarrassez tout cela, enlevez pierres, orties et chari-dons et transformez-moi ce capharnaüm en jardin. Il ne vous rapportait rien, il vous donnera 100⁺ de rente pour le moins.

Il faut d'abord l'entourer: en hiver, qu'avez-vous à

faire? voilà de la besogne toute prête. Quelques pieux, un cent de fagots d'épines si vous n'avez pas mieux, des perches formant traverses & voilà une clôture économique que vos poules ne s'aviseront pas de franchir. Il ne fait pas encore bon aux champs; défoncez votre terrain pour occuper vos loisirs: défoncez, défoncez, n'ayez pas peur. Guerre aux pierres, aux racines, aux vieilles souches aux mauvaises herbes. — Divisez votre jardin en parties égales au moyen d'allées pour les besoins du service; faites les amplement suffisantes; ce n'est pas du terrain perdu.

La bonne saison arrivée, ne laissez pas votre femme bêcher le terrain: cette tâche est trop pénible pour elle. Le dimanche, les jours où l'ouvrage ne presse pas trop, une petite visite au jardin vous suffit pour faire le gros travail. Votre femme et vos enfants feront alors le reste et successivement pendant la saison ils semeront, sarcleront et récolteront les plantes qui vous coûtaient auparavant la moitié de vos poulettes et de votre beurre.

Ces conseils sont généraux et peuvent s'appliquer à beaucoup de cultivateurs de tous les pays, à ceux de Villeneuve comme aux autres.

Cependant ici, puisque nous faisons de l'histoire locale, je dirai que presque toutes les maisons ont un jardin, mais que ce jardin est la plupart du temps fort mal tenu. Il y a plus de chindent et de pourpiet que de salades et de fraises. Les clôtures ne sont pas entretenues et des légions de volailles y sont à la journée grattant et déterrants à qui mieux mieux.

Il faudrait commencer par les clôtures, c'est le principal. — Pour établir un jardin dans de bonnes conditions, il faut quatre choses. 1^o qu'il soit clos, 2^o exposé à l'air et à la lumière; 3^o qu'il y ait de l'eau à proximité; & 4^o enfin que la terre en soit de bonne qualité.

Il nous est possible de réussir en quatre conditions ici dans tous les jardins. Dieu merci, l'eau ne manque pas, grâce aux mares qu'il est toujours possible de faire bonnet dans notre sol argileux qui tient l'eau comme un pot.

Ce qui manque surtout, c'est la bonne volonté & le savoir-faire. On a peur de perdre son temps et de ne pas réussir; crainte puérile, car on arriverait certainement à de bons résultats en se bornant à la culture des plantes robustes & de consommation journalière.

Entrons dans le premier jardin venu de par là; qu'y voyons-nous en hiver? rien, autre chose qu'un carré de choux verts qu'on effeuille pour les lapins. Bannissez les choux verts du jardin; leur place est aux champs parmi les fourrages annuels & remplacez-les par les choux d'York que vous achetez si cher au commencement de l'été. N'ayez pas peur d'occuper une bonne partie de votre jardin à la culture de la laitue & de la romaine d'hiver. Vous savez que vous êtes friand de salade au printemps et qu'il vous en faut beaucoup pour vous rafraîchir pendant les premières chaleurs. Vos ails, vos écharottes devraient être plantés. Confiez à la terre en automne, elles donnent de bien plus abondants produits qu'en les mettant en place au printemps. On devrait voir encore une couche chaude où vous semez des choux de Milan, des choux cabas, des laitues de printemps, des romaines d'été, des carottes hâtives, des radis etc.

Au printemps, que faites-vous? Votre jardin est encore en friche au mois de mai! il devrait être entièrement occupé dès le mois de mai. Pois, fèves, oignons, salades, carottes & navets de première saison, radis, artichauts devraient remplir vos planches. — Mais, me dites-vous, si mon jardin était rempli où pourrait-il semer des haricots, des pommes de terre, des carottes pour l'hiver, & planter ma provision de choux? — Dans les champs, mon ami, leur place est là. Chez un bon cultivateur, sauf un petit espace réservé aux espèces hâtives, toutes ces robustes plantes, qui n'ont pas besoin d'être arrosées sont élevées de côté dans les champs.

Réservez une partie de la surface destinée à la culture de l'orge ou de l'avoine pour de petits pois que vous sèmerez successivement et par petites quantités de manière à avoir toujours de quoi alimenter votre personnel de ce produit savoureux. — Planter un rang de choux & un rang de betteraves à manger dans votre terrain de betteraves fourragères. Agissez de même pour les carottes; réservez un bon terrain, bien engraisé à vos haricots & plantez-⁴⁴ en même temps vos petits oignons de Mulhouse. Vous aurez ainsi tout ce qui vous sera nécessaire pour passer l'hiver.

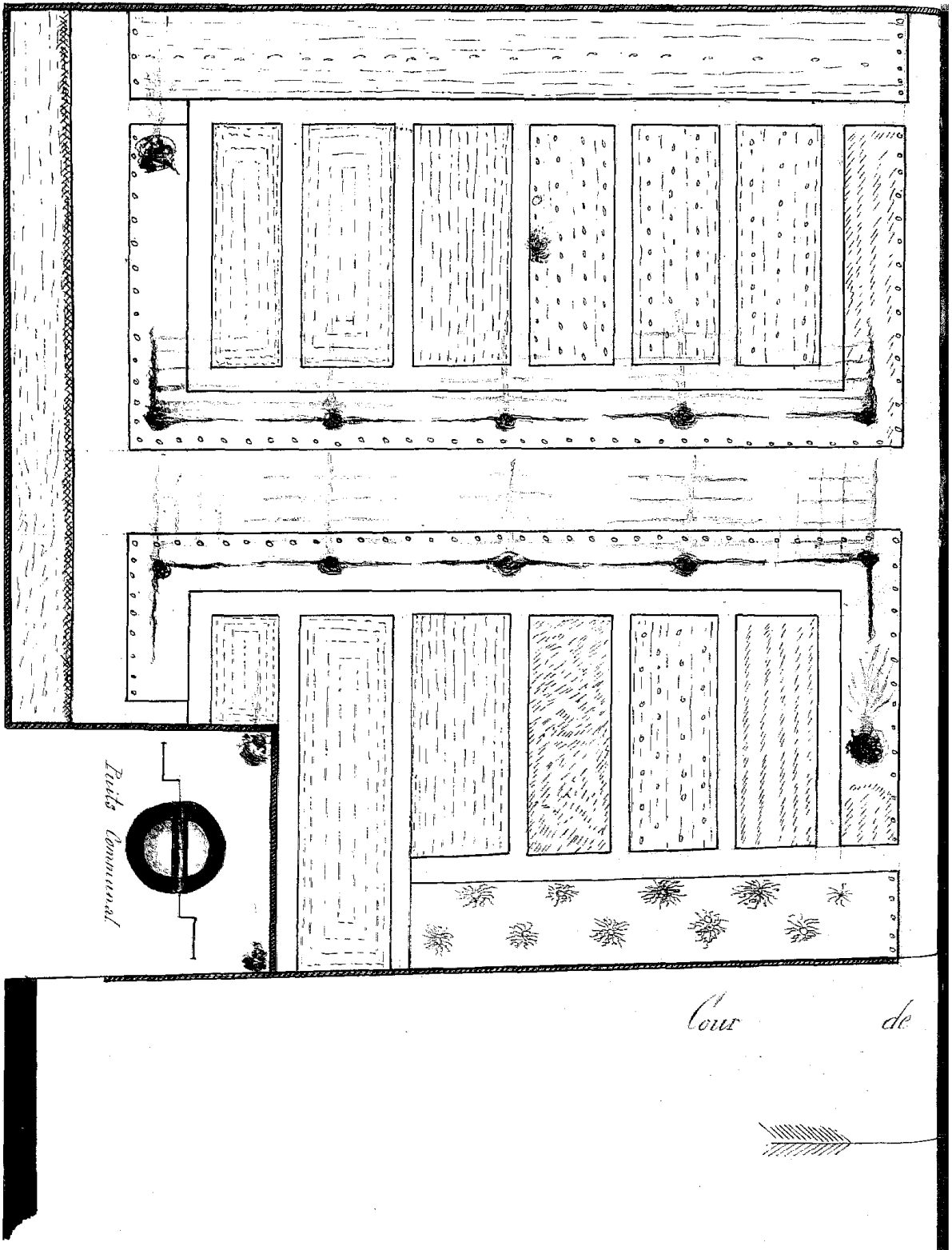
Le jardin est réservé aux espèces délicates ou précieuses qui demandent des arrosages. Vos enfants, de retour de l'école, se chargeront de ce soin; mais souvenez-vous, que jamais, au grand jamais, il ne doit y avoir le moindre coin inoccupé. Aussitôt débarrassé, aussitôt fumer, labourer & ensemer de nouveau. En été vous sèmerez & planterez chicorie & scarole, celeri & radis, noirs. C'est cela, dans votre cave, ^{ou votre allée} constituera votre réserve d'hiver. N'ayez pas peur d'en trop avoir. L'abondance, ici, ne vous causera pas d'ennuis; il y a assez de misérables pour que votre superflu ne soit pas perdu & qui vous témoignent leur gratitude par un bon coup de main à l'occasion.

Pendant l'automne, vous préparerez les récoltes de l'année suivante en semant judicieusement les plantes pouvant sans danger passer l'hiver en terre. N'oubliez pas la mâche ni le cerfeuil, car, à la campagne, la salade entre pour un fort appoint dans l'alimentation.

Maintenant vous êtes aussi instruit que moi. Cependant si la leçon que je viens de vous faire ne suffit pas, regardez mon jardin à moi, voyez ce que je fais et le profit que j'en tire. Allez chez M. le Maire, qui en a un très grand et parlez à son jardinier; il vous donnera des conseils et aussi des plants au besoin car son maître & lui sont complaisants. Du reste moi aussi je mets ce que je puis avoir à votre disposition. Mais, en grâce mettez vous résolument à l'œuvre.

Échelle de 1 à 100. —

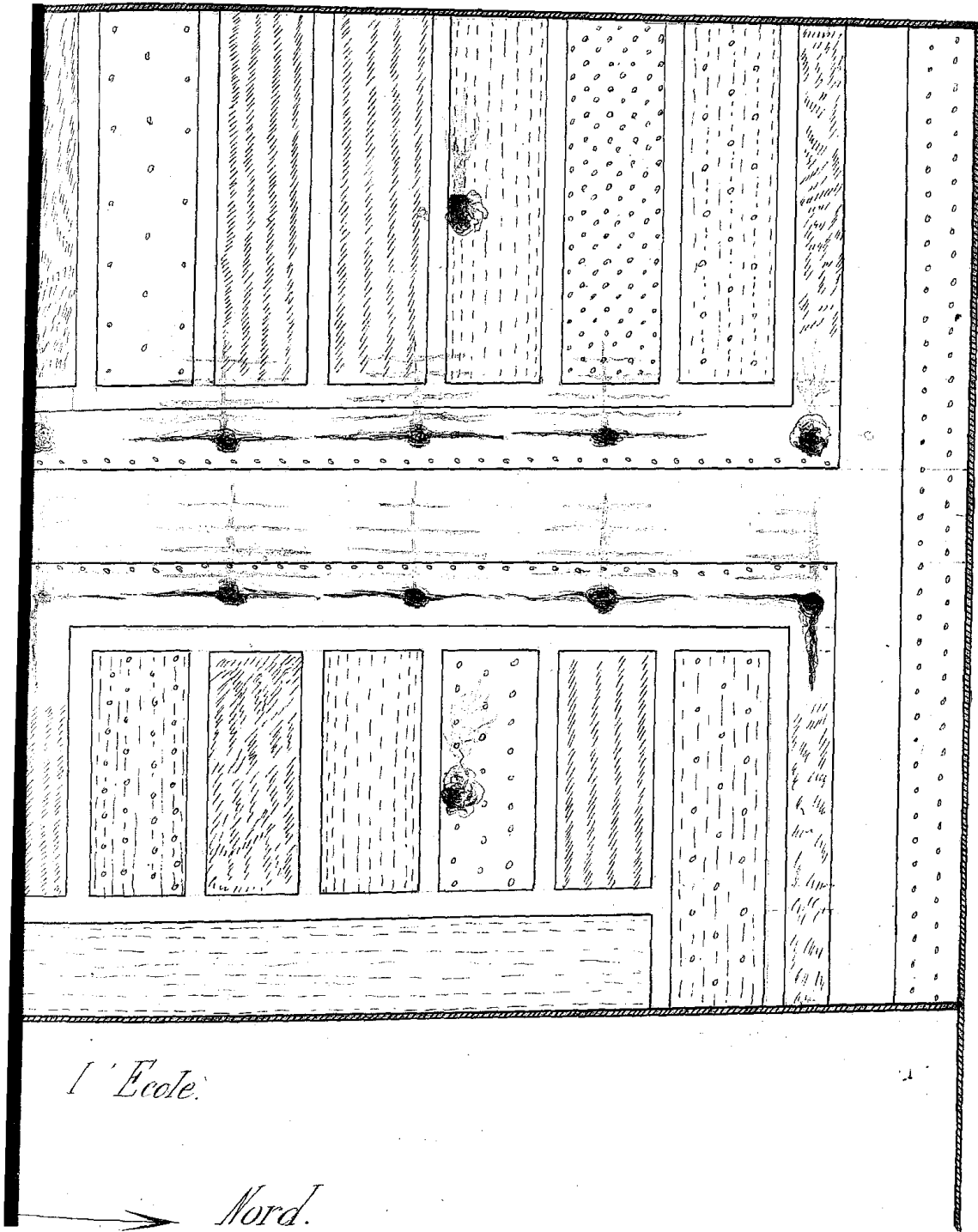
Route de Villeneuve-la-Dondagre à la Bellière.



Cour de



Surface du jardin. 508 met. carrés



Plan du Jardin de l'école de Siffeneuve
- la - ondaye.

Il soignez votre jardin comme il faut. Tout vous être utile, consultez le plan de celui de l'école et rappelez vous comment je m'y suis pris pour l'amener à l'état où il est aujourd'hui.

Tout vous souvenez qu'il y a cinq ans on a construit à place neuve la nouvelle maison d'école. Alors le jardin actuel a été pris dans un champ où il n'y avait absolument rien, si ce n'est un jeune noyer qu'on a été obligé d'arracher.

Au mois de mars, les charpentiers avaient encore leur chantier dans ce qui devait être le jardin, mais le terrain ne fut pas plutôt débarrassé que je lui fis donner un bon coup de charrue le plus profondément possible. Dieu sait la quantité de pierres & de racines qu'il m'a fallu enlever. Des gelées tardives sont arrivées & ont ameublé la terre & fait pousser le gazon.

Tout d'abord, il fallait planter les arbres et il était bien tard. J'hésitai un peu, irresolu et ne sachant pas s'il ne serait pas préférable de renvoyer cette opération à l'automne suivant; mais j'étais si impatient que je me mis sur le champ à l'œuvre. La commune acheta à Bleanau 20 palmiers et 4 scions. Je choisies les espèces et j'eus soin de prendre des arbres mûrisant successivement leur fruit. On ne planta que des poiriers et on s'abstint de confier à la terre des pommiers, attendu que les premiers sont d'une conduite plus facile en contre-espaces et plus féconds dans nos terrains que les seconds.

Les vingt palmettes furent disposés sur les plates-bandes, le long des allées, dix de chaque côté en avenues; (Vois le plan), la moitié étaient greffés sur cognassier, l'autre sur franc. On plaça les premiers du côté de l'est; les autres du côté de l'ouest sans les mêler afin de pouvoir comparer. Disons tout de suite qu'ils ont aussi bien réussi les uns que les autres, mais que les cognassiers ont porté du fruit la 1^{re}

année de plantation, tandis que les seconds n'ont commencé à en donner qu'en l'année 1887 et encore en très petite quantité.

Pour les sciens, je les destinai à faire des pyramides et ils ont été plantés au centre de la plate-bande riveraine de l'allée du milieu, mais ils n'y sont pas restés, car je les ai, l'année suivante, pris pour remplacer deux palmettes qui avaient péri, et, pour conserver la symétrie, j'ai mis les deux autres dans une place différente.

Dans le jardin de l'ancienne école, il y avait des arbres d'une quinzaine d'années; ils donnaient en abondance de magnifiques figues & d'excellents fruits; c'était pour moi un vrai creux-cœur de les abandonner. Je demandai au conseil municipal l'autorisation d'essayer de les transporter à mes frais dans le nouveau jardin; j'y fus autorisé.

Il y avait deux pruniers et sept poivriers; je ne pouvais transporter tout cela. Les jeunes pruniers qu'on avait plantés au printemps précédent étant morts, je résolus de les remplacer par les deux vieux de l'ancien jardin. On fit une tranchée en rond autour des deux arbres, assez profonde pour pouvoir couper toutes les racines, puis, avec l'aide du charpentier et avec un pied-de-chevre, on souleva l'arbre; la motte résista et vint avec les racines qui ne furent pas trop endommagées. Deux longs et forts bâtons furent glissés sous la motte et à huit, les sujets furent portés au lieu qui leur était destiné. C'était lourd, car il y avait plus d'un demi-mètre cube de terre, mais nos peines ne furent pas perdues, car les arbres ont fort bien repris & ils sont plus beaux qu'ils ne l'ont jamais été.

J'avais aussi l'intention de planter 4 poivriers pour remplacer mes 4 sciens. Malheureusement dès qu'on eut commencé à soulever le premier, les racines, qui étaient en petit nombre, se détachèrent de la terre, trop meuble, & l'arbre vint sans motte & presque sans racines. Il ne fut pas nécessaire de le

portés à huit, celui-là; l'un le portait sur ses épaules et les autres suivent, consternés. car c'était un arbre d'une grande fertilité et donnant des fruits excellents. Au reste, c'était le meilleur du jardin. On pensait bien qu'il ne reprendrait pas, mais on le planta tout de même; et, pour ne pas faire de dévastation inutile, on abandonna l'entreprise pour les trois autres.

Ce fut une sottise de ma part; bien que planté dans de détestables conditions, mon précieux végétal au printemps suivant, se remit peu à peu et maintenant il est dans un état aussi prospère qu'on peut le désirer. Notez bonne mère la Nature, ne se fait pas frier l'oreille pour nous être agréable quand on la seconde & qu'on ne lui marchandé pas sa pitié.

J'ai donc eu bien longtemps regret de n'avoir pas replanté les trois autres pommiers; maintenant je ne le regrette plus; les jeunes que j'ai plantés sont magnifiques; ils donnent des fruits & plusieurs sont déjà entièrement formés. Personne ne voudrait croire qu'ils n'ont que cinq ans de plantation; mais aussi, je ne leur épargne pas les soins; c'est une de mes récréations favorites d'aller les admirer; et, à toutes mes visites, il y a toujours quelque bourgeois à pincer ou quelques branches à attacher.

Cependant le magnifique résultat obtenu n'est pas dû uniquement à mes soins; le terrain y est aussi pour beaucoup et leur origine y fait encore plus que tout le reste.

La même année qu'à l'école, Monsieur le Maire de Plessis planta aussi des arbres dans son jardin; ils sont aussi bien soignés que les miens, sinon mieux, car ce jardin reçoit beaucoup plus d'engrais que le mien et cependant les arbres de M. le Maire feraient triste figure à côté des miens. D'où cela vient-il? Monsieur le Maire a acheté ses arbres à Sens, les miens viennent de Plessis. Je ne connais pas autrement la pépinière de Plessis que je n'ai jamais vue, mais celles de Sens sont dans un terrain trop rocailleux. Quand on transporte ces jeunes arbres, qui ont une épan-

une magnifique dans un terrain plus pauvre que leur sol d'origine, ils dépérissent et ne peuvent reprendre qu'avec une difficulté innée.

Le sol de Sens est un terrain d'alluvion, chaud et plein d'humus. En plantant des arbres habitués à ce milieu sur notre sol froid & argileux, cela leur produit un effet analogue à ce qu'éprouverait un orange planté en Sibirie. Le résultat que j'indique, c'est-à-dire l'influence d'origine est tellement grande qu'un de mes voisins a aussi planté des arbres de Blénac et qu'ils sont aussi beaux que les miens, tandis que tous les autres, qui vont les chercher à Sens, ne réussissent pas. Du reste l'année de la plantation à l'école de Villeneuve, il n'y avait à la pépinière de Blénac, récemment établie par les gelées ni pîchers, ni cerisiers, ni pruniers; comme je désirais en avoir, j'en ai acheté à Sens. Ce fut de l'argent perdu, ils n'ont pas prospéré.

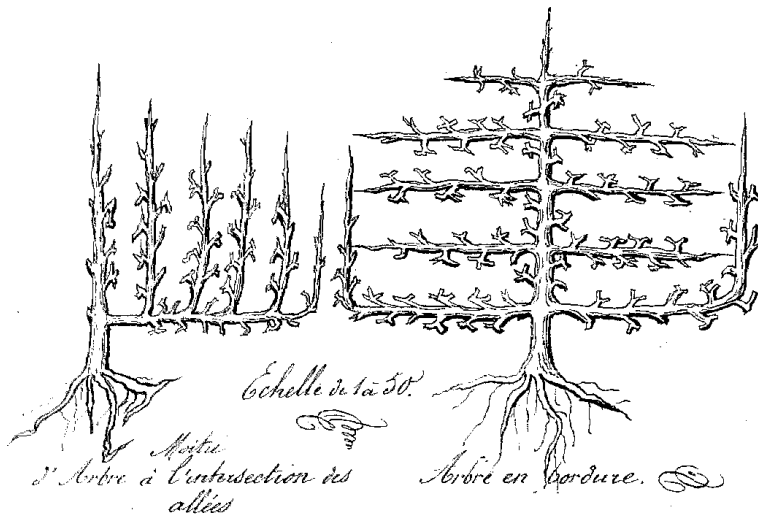
L'expérience est donc acquise, avis à qui veut faire une plantation.

Revenons à notre jardin, maintenant que nous avons fait ample connaissance avec ses arbres. Il ne fut clos que dans le courant d'avril, mais les arbres étaient plantés et les allées étaient tracées: deux grandes en croix se coupant au milieu à angle à peu près droit & deux plus étroites dans le sens de la longueur à un mètre de la clôture. Il s'agissait de défoncer le terrain préalablement labouré. On fit de grandes jauges de 0m 50 de profondeur environ, puis, à la bêche, on enleva toute la terre en mettant le gazon en dessous. Ce travail marcha rapidement & tout le terrain fut défoncé à une profondeur de 0m 50. Il était inutile d'aller plus loin; le sous-sol était rempli de pierres & il n'y avait pas lieu de les ramener à la surface. Le sol fut divisé en planches et toutes reçurent les semences des différentes plantes potagères que je me proposais de leur confier. Toutes réussirent dès la première année et maintenant, non seulement je récolte tout ce qui est nécessaire à l'entretien de ma famille, mais j'ai encore de quoi faire

plaisir à mes voisins avec mon superflu.

J'ai bordé une allée d'oselle; les bordures des autres sont faites avec des fraisiers des Alpes sans coulants: il n'y a ni buis ni gazon; c'est bon pour les grands jardins et pour les gens riches; moi je vise surtout à l'utile, surtout quand l'utilité se joint à l'agrément comme avec mes fraisiers si beaux en toute saison avec leurs jolies fleurs blanches & leurs savoureux fruits rouges.

Mon jardin est trop petit pour que je puisse y cultiver beau-



Spécimens des formes de palmettes du jardin de l'École de
Villeneuve-la-Orondagre.
(Aspect actuel)

coup de fleurs; cependant j'en ai quelques-unes que je soigne de mon mieux et qui embellissent & embaument la cour pendant l'été.

Ce qui fait le plus défaut pour le jardin d'instituteur, c'est l'engrais. Voici ce que je fais pour y remédier dans la mesure du possible & me permettre d'avoir du terrain pour les semis. Les jardiniers de profession & les amateurs riches ont de quoi faire des couches; moi, mes ressources ne me permettent pas d'acheter du fumier pour en faire.

Tous les ans, je creuse une planche de mon jardin à une profondeur

de 60 à 70 centimètres; je retire la bonne terre de la surface & emploie le reste à combler les vides ou à recouvrir les allées. Pendant la belle saison, je remplis l'excavation béante avec toutes sortes de débris; balayures de la cour, du grenier, du bûche, de la chaux, feuilles d'arbres mousses, débris de fleurs, tiges tendres, etc. tout cela se décompose lentement et quand la fosse est remplie, je remets par dessus la terre réservée. Je plante du cibou sur cette espèce de couche et il n'a rien à envier à celui des jardiniers de Paris. J'en ai une bonne provision pour l'hiver. L'année suivante, j'ai un excellent emplacement pour mes semis de choux, de salades, de radis roses, etc.

Si je n'étais encore 20 ans instituteur à Villeneuve, tout le jardin aurait été défoncé de la sorte & le sol, jusqu'à une grande profondeur, ne serait plus que du terreau. J'ai vu appliquer cette méthode par M. le Maire de Mouffy où j'étais autrefois instituteur. Ce monsieur, qui était très riche & qui pouvait opérer en grand, avait ainsi transformé une aride colline pierreuse en un jardin splendide & du plus pittoresque aspect.

Vergers et arbres fruitiers.

A Villeneuve, il y a peu de vergers proprement dits, et certains sont de création toute récente: les arbres n'y sont plantés que depuis quelques années & on ne peut dire avec certitude ce qu'ils seront. Cependant les arbres fruitiers, pommiers & poiriers surtout, sont communs dans notre commune: c'est du reste un des principaux produits de l'agriculture locale. On y trouve aussi des noyers, quelques châtaigniers et dans tous les jardins, à proximité des maisons, nombre d'arbres

à fruits à noyau; pruniers, cerisiers & quelques pêchers en plein vent.

Les fruits de ces arbres des jardins sont presque tous consommés dans le pays & peu vont au marché. Si la production est plus grande que la consommation du ménage, le reste est converti en eau de vie.

Occupons-nous d'abord des arbres à cidre qui sont de beaucoup les plus importants. Ils sont en général plantés en bordure le long des chemins; quelques-uns sont aussi disséminés dans les champs.

Il faut toujours remonter à l'origine, c'est-à-dire à l'attraction du terreux aux vilains fustes pour air se faire une idée exacte des choses.

C'est de cette époque que datent ces gros et grands pommiers qui ont donné tant de cidre anciennement à nos pays; ils sont bien vieux; quelques-uns ont un siècle & plus; beaucoup ont disparu. Qu'était la terre en ce moment dans notre endroit? un vrai chaos boueux qu'il fallait assainir. Nous avons vu comment l'établissement des routes a heureusement contribué à ce résultat; mais, au préalable, les chemins creux remplissaient le rôle de fossés d'assainissement et comme les arbres fruitiers ne prospèrent pas dans l'eau, nos pères, pour avoir leurs plantations, devaient naturellement choisir les parties les plus saines du terrain, c'est-à-dire les levées bordant les chemins. Ils y voyaient double avantage, en première ligne, celui cité plus haut et ensuite ils n'encombraient pas leur propriété de troncs empêchant les labours & nuisant aux récoltes par leur ombre & leurs racines.

Mais ici, la médaille avait son revers; on conservait bien son champ intact, mais les chemins, formant d'étroits avenues bordées d'arbres touffus suris les uns contre les autres, ne voyaient jamais le soleil, étaient des bouillottes impossibles & imposaient d'énormes fatigues aux attelages pour la moindre

charge. Les voitures et autres instruments de transport cahotés de ci, de là, tombant du haut d'une roche dans un trou profond se disloquaient rapidement au grand détriment de la bourse de l'agriculture. Toute l'année, les charrettes faisaient l'office de râteliers pour abatte bourgeois et fruits. A l'époque de la maturité de ceux-ci, les chemins en étaient jonchés. Une grande quantité se perdait dans la boue ou s'avait gaspillé sans profit, écrasés par les roues des voitures et les pieds des chevaux ou bien mangés par les bestiaux allant à la pâture.

On pouvait en ce moment peut-être se permettre cette prodigalité qui ne serait certes pas de mise de nos jours. Faute de débouchés, il fallait consommer dans la localité le produit de la récolte entière ou bien en transformer une partie en confitures, ce qui était le seul mode d'exportation possible et pratique. Aujourd'hui, on tire parti de tout: et la récolte fruitière, mieux traitée, peut, grâce aux multiples moyens de transport, être envoyée au loin soit sous forme de fruits, soit sous forme de boisson.

Nous allons comparer le produit de 1000kg de fruits autrefois et de nos jours.

Dixseptième tableau.

Epoques et fruits	Cidre	Marc	Confitures	Prix de l'unité	Frais par unité	Revenu net en espèces.
Avant 1850						
1000kg de pommes.	6h. 8	perdue	"	4 ^f	2,50	10,20 ^f
1000kg de poires	6h. 8	id	200%	0,15 ^f	0,20	140 ^f "
Aujourd'hui						
1000kg de pommes.	6h. 8	Couvertis en eau de vie, le marc de 1000kg de pommes donne 20 litres, valant deduction des frais d'is le litre soit 15 ^f .	"	1 ^f	2,50	100 ^f "
1000kg de poires	6h. 8	Le marc de poires rend un peu moins que celui de pommes, l'eau de vie qu'on obtient a une valeur de 10 ^f	"	16 ^f	2,50	101,80
Benefice en plus en faveur de notre époque pour						
- pommes en cidre						89,80
- poires en confitures						61,80

On admet, dans le précédent tableau que 200k. de fruits donnent une
 feuillette de cidre, soit 136 litres, ce qui est effectivement la moyenne.
 La fabrication des confitures entraînait les manipulations
 & les frais indiqués au tableau suivant.

Dix-huitième tableau.

Fruits employés - Poids jus, quartiers.	Souds par espèce	Réduction au feu.	Confitures obt. litres.	Valeur		Frais.				Produit réel net.
				du kilogramme	total	Bois	Main d'œuvre	Grandes	total	
1000k. { Cidre quartiers	500k.	100k.	200k.	0 ⁴⁰	80 ⁺	15 ⁺	20 ⁺	95	40	40 francs pour 1000 k. de fruits employés.
	500k.	100k.								

Quant à la manière de faire les confitures, voici qu'elle était la coutume locale.

Chaque femme possédait une énorme chaudière en cuivre dont la capacité variait de 150 à 200 litres. Au mois de Novembre, alors que le cidre était abondant, on remplissait cette chaudière de jus sortant du pressoir, puis on le faisait bouillir à grand feu jusqu'à ce que le liquide fut devenu sirop. Ce qui réduisait son poids des $\frac{1}{2}$ environ.

Au préalable, jeunes gens, jeunes filles, femmes et vieillards avaient été pris en journée pour débarrasser les fruits de leurs pelures: poires de cathala, de messire-Jean, de martin-sec, de durci, de vignes, etc. étaient coupés en quartiers et ceux-ci jetés dans le sirop de la chaudière, puis on laissait cuire à petit feu jusqu'à ce que le tout ait pris une belle couleur brune. Les confitures étaient alors faites & mises en bonneaux. On les expédiait ensuite aux épiceries pour les prix cités plus haut. Ceux-ci les débitaient au public sous le nom de raisiné. Aujourd'hui nos pays n'en fournissent plus.

La manière de faire le cidre n'a pas beaucoup changé: elle est restée de nos jours ce qu'elle était anciennement, le seul changement notable consiste dans l'adjonction de râpes en fer pour écraser les

fruits.

Autrefois, et aujourd'hui encore, on réduisait les fruits en pulpe au moyen d'une auge circulaire en pierre dans laquelle tournait une grosse meule de pierre également, mise en mouvement par un cheval.

La pulpe obtenue est ensuite déposée sur la plate-forme du pressoir, entourée de paille & pressée à deux reprises pour en exprimer le jus. Les systèmes de pressoir peuvent varier, l'effet est toujours le même.

La râpe, dont on se sert aujourd'hui de concurrence avec la meule pour écraser les fruits a des effets bien controversés; les uns prétendent qu'écrasés ainsi, les fruits donnent un meilleur cidre; les autres soutiennent qu'il est inférieur. Toujours est-il que la râpe est incomparablement plus expéditive que la meule et qu'il y a du vrai dans les deux opinions.

Les fruits doux, toutes les pommes et les poires hâtives et douces gagnent à être traités à la râpe. Le cidre est plus corsé; il gagne une acidité agréable; il est moins plat & se conserve plus longtemps.

Les poires âcres, comme la sauge, le renard, le sauzette, le carisot, etc. donne à la râpe une liqueur d'une âpreté intolérable. Il semble, quand on boit ce cidre qu'on avale une lime. Cependant il s'adoucit en vieillissant et finit par devenir potable.

Pour conclure dans cette question, j'estime qu'on doit toujours traiter à la râpe les fruits doux, pommes & poires douces & se servir de la meule pour les fruits âpres à moins qu'on ne réserve le cidre pour le garder plusieurs années. Du reste tous ou presque tous nos pressoirs ont à la fois une meule & une râpe & chacun peut agir comme il lui plaît.

Après avoir pendant bien longtemps abandonné & laissé perdre leurs mares, nos cultivateurs mieux éclairés sont revenus de leur erreur & tous maintenant le transforment en eau-de-vie. Ils s'y sont pris bien tard, car il est question de leur faire payer un droit considérable sur ce produit. Ce droit qu'on veut prélever sur leur source, je l'estime

d'une injustice qui frite l'infamie!

Sans doute il faut de l'argent à la Patrie, mais le propriétaire paie déjà l'impôt foncier; il paie pour la circulation de son cidre, il paie sous différentes formes pour sa fabrication; il va payer pour l'eau de vie qu'il tire de son marc. Et quel moment choisit-on pour l'écraser de cet impôt, juste l'instant où il a à lutter contre la concurrence étrangère et où tous les fleuves semblent se coaliser pour tarir la source du produit: grêle, gelée, verglas qui ont fait périr la moitié des arbres, phylloxera, mildew, oïdium qui rongent les vignes. Comme si ce n'était pas assez de cette lépre naturelle, nos législateurs nous accablent d'un quadruple impôt sur notre production, autant dire tout de suite qu'on veut ruiner l'agriculture française & donner une besace à chaque des cultivateurs.

On chercherait vainement en France un produit ainsi imposé: le distillateur de profession compte sur l'impôt. Le peu de cherté de la matière première (betteraves, grains, pommes de terre, etc.) lui permettrait de livrer actuellement au commerce des eaux-de-vie ayant acquitté les droits pour 100^l le litre, tandis que nos propriétaires traitent une matière première de peu de valeur et est vrai, mais... son peu de richesse alcoolique. Les nombreuses manipulations qu'elle exige et le manque d'outillage font que l'alcool qu'on en tire revient à un prix élevé. Imposé, ce produit disparaîtra fatalement & l'État qui croit ainsi se créer des ressources n'en tirera rien si ce n'est la haine & la malédiction des personnes atteintes par cette loi aussi injuste qu'antidémocratique.

C'est donc un très mauvais calcul que fait l'État: pas un sou n'entrera dans ses caisses car on abandonnera cette industrie et il aura tari une de nos sources de production. — Les conséquences économiques de l'impôt projeté seront fatales à l'agriculture française en général car tout ce que je dis des marcs de cidre peut se dire des marcs de vin. Nous, le prochain, nous

sommes sacrifiées aux préjugés des Parisiens et aux ^{intérêts} distillateurs du Nord, parce qu'on se figure et peut être avec raison que nous sommes Jacques Bonhomme comme jadis & on ne craint point Jacques Bonhomme qui paie toujours en combattant le des. J'ajoute que c'est du progrès à reculer que de soumettre tous les producteurs de cidre ou de vin à l'exercice alors que ceux-ci qui y sont soumis maintenant en sont exempts, le tout soi-disant par amour de légalité!

Le tableau suivant donnant le détail du frais de manipulation d'un marc de cidre pour le transformer en eau-de-vie fera voir combien il est inique de songer à nous imposer ce produit si peu rémunérateur déjà, d'un droit de 200f par hectolitre d'alcool soit 1f ou 1f 10 par litre d'eau-de-vie.

Dix-neuvième tableau.

Production en marc de 1000k de fruits: - 300 k de bois soit 3 feuilles de marc environ.

Production par feuille de marc.	Frais						Frais par litre d'eau-de-vie	Prix de vente du litre.	Bénéfice par litre	Observations
	Chauffage	Préparé de levure bonifiée	Proportion de nourriture pour 2 hom.	Cidre du bouillier	Conservation du marc et emmagasinement	Coût par 6 litres.				
6 litres d'eau-de-vie.	2f	0f 25 par litre d'eau de-vie. soit pour 6 litres 1f 50	1f 50	0f 75	0f 25	6f 00	1f	1f 75	0f 75	Le marc de cidre servi à l'alambic peut servir d'engrais.

Le bénéfice par litre étant actuellement de 0f 75, quand il faudra payer 1f de droit, il en résultera une perte sèche de 0f 25 par litre. Ce sera une opération à abandonner complètement & une perte sèche pour le pays tout entier.

Mais revenons à nos inquiétudes, c'est à-dire à nos arbres fruitiers: l'établissement des routes, les gelées, les orages, la vicissitude ont fait disparaître quantité des arbres primitivement plantés. Naturellement

ils ont été remplacés mais cette fois on les a mis dans l'intérieur des champs pas rangés ou en bordure à 15 ou 20 met. de la rive du champ ou du chemin. Les arbres primitifs ont disparu pour la plupart & ceux qui restent, usés par la vieillesse, ne donnent presque plus de fruits. Ceux qui sont réellement productifs ont de 30 à 50 ans de plantation. C'est à cet âge que les arbres sont en plein rapport & dans leur maximum de fertilité. Actuellement on fait chaque année de nombreuses plantations & nous aurons l'occasion de revenir tout à l'heure sur le mode de plantation & sur les soins de culture usités dans ce pays.

Si nous voulons estimer la valeur de la production annuelle des arbres fruitiers à pépins de la commune nous aurons le tableau suivant qui donne le détail des arbres pouvant rapporter un bénéfice quelconque et classés par espèce & par âge.

Vingtième tableau.

Designation des arbres.	nombre	Récolte par arbre Cider ou hectolitre	Récolte totale annuelle	Valeur par hectolitre	Valeur totale de la récolte annuelle	Frais par an.	Bénéfice net annuel	Observations
pommiers } caplain roffé	1200	0,45	600					Rapport moyen par arbre net 5,64
	400	0,25	100					
	100	0,10	10	15,50	1,55	à raison de 2% par hectolitre	4,337,50	
poiriers } caplain roffé	1500	0,35	825					Les arbres ne donnent une pleine récolte qu'à tous les 2 ans, il a fallu diviser une récolte en deux par 2 pour avoir une récolte annuelle
	500	0,20	100					
	200	0,10	20					
Totaux	4000		1725					

5,64 par arbre & 4000 arbres, c'est un beau produit. Il est cependant plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité vu le prix élevé du cidre dans nos pays.

Cependant il n'y a pas lieu d'espérer que cet heureux résultat ait été de l'avent. La Normandie nous fait une rude concurrence qui durera chaque année & qui n'est cependant commerciale que depuis deux ou trois ans. On voit ici, cette année, beaucoup plus de cidre

normand que de cidre indigène: La récolte a été presque nulle pour le Gâtinais, cette année. Des industriels ont acheté en Normandie des fruits en quantité incroyable pour combler le manque de récolte. Ces fruits, rendus au pressoir revenaient à 90 ou 100^f les 1000 kilogrammes, comme avec 1000^{kg} de fruits on peut faire 5 feuilletes de cidre environ ou presque 7 hectolitres, le prix de revient du cidre normand est de 18 à 20^f la feuillette, soit 13 à 14^f l'hectolitre et non déjà plus 11^f 50 comme je le compte au tableau précédent. Cependant, le cidre de Normandie, quelle que soit sa réputation ne vaut pas le nôtre & nos producteurs qui en auraient à vendre s'en défendraient encore avec avantage & à un prix supérieur à celui du cidre étranger.

Indépendamment du cidre qu'on en retire, les arbres fruitiers fournissent encore une ressource considérable par les fruits qu'on conserve au grenier et qu'on porte au marché pendant l'hiver & le printemps. Ce sont surtout les pommes qui sont réservées pour cet usage.

Le Gaspart, le gros loquant, le sébain, la saulotte, la pomme de nez plat, de court pendu, de blanc se vendent très bien sur nos marchés & à des prix qui dédommagent amplement le cultivateur de ses peines et de ses avances.

Une grande quantité de fruits sont aussi consommés par le ménage & constituent une provision de réserve fort appréciée.

Mais revenons au produit principal, le cidre; on le conserve en tonneaux, à la cave ou dans des celliers; mais sans fermer la bonde tout d'abord, afin de laisser la fermentation s'opérer; puis, alors que celle-ci est terminée, il serait bon de soutirer la liqueur; ce qu'on n'a pas l'habitude de faire ici, où on laisse tout le temps le jus sur la lie. C'est une habitude fautive qui contribue beaucoup à donner au cidre les maladies dont se plaignent les consommateurs.

Voici qu'elle est la richesse alcoolique de notre cidre d'après l'appareil Salleron donnant les résultats en volume d'alcool pur. J'en ai analysé de nombreux échantillons et les résultats de cette analyse

sont consignés au tableau suivant.
vingt-et-unième tableau.

Designation de la nature des boissons.	Fruits dont elles sont composées.	Proportion pour 100 d'alcool pur.
Cidre	$\frac{1}{4}$ sauge $\frac{3}{4}$ pommes de Sébain	6, 20
if	$\frac{1}{3}$ poires de Normand $\frac{1}{3}$ Sébain $\frac{1}{3}$ diversés.	6, 25
Poiré	Renard sans mélange	6, 25
Cidre	$\frac{1}{3}$ sauge $\frac{2}{3}$ Sébain	6, 50
if	$\frac{1}{2}$ sauge $\frac{1}{2}$ Sébain	6, 55
if	Loquart sans mélange	6, 65
if	$\frac{1}{2}$ Sébain, $\frac{1}{4}$ bassart $\frac{1}{4}$ trochet & loquart	6, 85
if	$\frac{1}{4}$ sauge $\frac{1}{4}$ renard $\frac{1}{2}$ Sébain & loquart.	6, 85
if	Sébain sans mélange	7, 00
Poiré	Sauge sans mélange	7, 00
Cidre	$\frac{1}{3}$ sauge $\frac{2}{3}$ pommes de toutes espèces	7, 10
if	$\frac{1}{3}$ normand $\frac{1}{3}$ Renard $\frac{1}{3}$ Sébain & bassart.	7, 10
Poiré	Sauge pure	7, 25
if	if	7, 35
if	if	7, 85

On voit donc que la richesse alcoolique de nos cidres varie de 6 à 8 pour cent en volume d'alcool à 100 degrés

L'exposition & le terrain entrent aussi pour beaucoup dans la richesse alcoolique des jus, puisque pour le même fruit la sauge nous avons 7, - 7, 25 - 7, 35 & 7, 85.

En somme on peut se convaincre que le cidre de notre pays peut fournir une boisson saine, tonique & fortifiante puisqu'il est presque aussi riche en alcool que le vin de nos contrées.

Ayant, il y a sans fournir au concours un travail dans lequel je donnais la description des fruits à cidre de nos pays, je me crois pas devoir y revenir cette fois-ci et je passe de suite à

L'examen du mode de plantation de nos arbres et des soins de culture qu'ils réclament.

J'avais dans mon étude d'il y a 8 ans que chaque fermier devrait se créer une pépinière à son usage; je suis revenu de cette idée. Une personne a fait cette entreprise & elle n'a pas réussi. Malgré tous ses soins, les arbres qu'elle a obtenus de semis n'ont pas réussi; la plupart sont morts & les survivants, malgré 7 à 8 ans d'âge sont d'infirmes sujets bons à jeter au feu.

Les sauvageons se font rares dans nos bois et après leur mise en place il faut attendre 4 ou 5 ans avant de les pouvoir greffer; je ne crois pas que ce soit le meilleur mode de propagation; cependant beaucoup de personnes les préfèrent encore, sans doute parce qu'ils sont moins chers que les arbres tout greffés achetés à la pépinière.

Un industriel du canton d'Allant s'est fait une clientèle dans notre pays & y apporte chaque année plusieurs centaines de sauvageons. Ils sont beaux, bien droits, bien vifs et ils paraissent reprendre facilement & se plaire sur notre sol.

Depuis les gelées & le verglas qui ont détruit la majeure partie de nos arbres, on a multiplié les plantations et chaque année on confie à la terre sur la seule commune de Villeneuve plus de 500 nouveaux sujets, soit qu'on les plante définitivement dans les champs, soit qu'on les mette en pépinière dans les jardins pour ne procéder à leur mise en place définitive qu'après qu'ils auront été greffés et que leur forme sera bien définie.

Un sujet de Bléneau est vendu 2^{fr}; il est tout greffé, d'une forme convenable et disposé à se mettre à fruit après quelques années de plantation. La ferme de Mole & la ferme de Château-Miroir en ont planté à elles deux plus de 200 depuis trois ans et j'ai déjà vu des fleurs sur quelques-uns; ils ont une apparence magnifique et ont l'air qu'ils prospéreront aussi bien, sinon mieux, que les sauvageons si lents à croître et à fructifier.

Je crois que la routine & le désir d'économiser quelques francs entrant pour beaucoup dans l'esprit d'ostracisme dont sont frappés

les arbres de pépinière par quelques-uns de nos propriétaires. Ils prétendent que ces arbres ne donneront pas de fruits & qu'ils périront avant d'avoir accompli toute leur croissance. Sur quoi appuient-ils leur opinion? ils n'ont aucune preuve à l'appui de leur dire. Chose étrange, les mêmes gens, pour leur jardin ne se font pas faire d'acheter pour espaliers, contre-espaliers ou pyramides des arbres de pépinière qui réussissent très bien. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les plantations en plein vent & en plein champ?

Le propriétaire de la ferme de Nola, qui est un homme de progrès fort intelligent & fort réfléchi, prétend que vu l'aptitude de tous nos terrains à porter les graminées, aptitude que j'ai déjà signalée, il serait possible de faire ici ce qu'on fait en Normandie, c'est-à-dire des pâturages remplis d'arbres fruitiers.

Il a mis son idée en exécution, en petit bien entendu; il a clos de fossés & d'une haie une étendue d'un arpent environ proche de sa maison de campagne. Ce terrain est tout un petit plateau; il ne peut donc pas être irrigué; le sol n'y brille pas par sa fertilité: 30 centimètres au plus de terre arable, au-dessous de l'argile rouge comme partout; il est plutôt pour la fécondité au-dessous qu'au-dessus de la moyenne de nos terrains.

Dans cet enclos, il a planté à 10 mètres l'un de l'autre en trois sens toutes sortes d'arbres de pépinière; arisiers, pruniers, poiriers, pommiers, châtaigniers etc et semé du pré. J'ai plusieurs fois visité cet enclos. Les arbres, encore très jeunes, sont d'apparence magnifique. Quant au pré, c'est un des plus beaux & des meilleurs qui existent dans notre pays.

L'expérience me semble concluante; pour notre propriétaire, il est persuadé d'avoir réussi, si bien qu'il est en train de planter derrière sa ferme une immense pièce de terre qu'il se propose de faire transformer en pâturage par son fermier.

J'ai vu sa plantation; elle est faite comme celle

de son enclon; les arbres (pommiers & poiriers seulement) sont à 10 met.
l'un de l'autre en tous sens; il n'en plante que quelques rangs
chaque année, mais quels rangs! 500 mètres de long, sinon plus!
Les trois premiers rangs ont été plantés avec des arbres tout
greffés de pépinière; pour continuer son expérience maintenant il
plante des sauvageons du canton d'Allant, aussi des sauvageons
indigènes afin de comparer et de voir ceux qui réussissent le mieux.
J'approuve des deux mains à cette tentative et je fais des vœux
pour sa réussite, car, si elle vient à bien la fortune de notre pa-
ys en résultera. Seulement il me semble que la distance de 10
mètres entre chaque arbre est bien courte et qu'à sa place,
je l'aurais doublée.

L'époque à laquelle on plante le plus ordinairement les
arbres ici est le printemps, du commencement de mars à la fin
d'avril; c'est un grand tort; il faudrait faire la plantation en
automne; les arbres en seraient bien avancés & la reprise en serait
plus assurée.

En général aussi on ne fait pas les trous assez grands
ni assez tôt. Il faudrait des trous de 1 mètre en tous sens pour le
moins & on devrait les creuser quelques semaines avant la mise en
place; par exemple au mois d'août ou de septembre pour une
mise en place en novembre ou au mois de janvier pour planter
au printemps. L'ouvrage ne presse pas au mois de janvier &
les parois du trou fait à l'avance, ont le temps de s'aérer et de
se transformer sous l'influence des agents atmosphériques. Il
faut donc abandonner notre vieille habitude de planter l'arbre
aussitôt le trou fait et doubler les dimensions de celui-ci.

Nos sauvageons, destinés à faire des arbres à haute tige
sont tous greffés ici en fente. Il me semblerait préférable d'em-
ployer la greffe en écusson qui a l'avantage d'exiger des sujets moins
gros, de les moins mutiler & d'être d'une reprise plus prompte
& plus assurée. Dans notre commune on met deux greffons à

chaque sujet. On a l'habitude de laisser les deux rameaux. Ils ont repris tous les deux. Je blâme formellement cette coutume vicieuse. Il vaudrait bien mieux s'en laisser qu'un, le plus vigoureux & le mieux conformé et supprimer l'autre dans son empâtement. La forme de l'arbre serait meilleure et il ne serait pas menacé, devenu vieux, de se fendre en deux sous l'effort d'un grand vent ou d'une charge de neige, de verglas ou de fruits, accident qui arrive souvent ici et qui peut complètement enlever un arbre de valeur.

Puisque nous parlons des greffes, ajoutons qu'ici on greffe & aux racines, les vieux arbres improductifs pour les rajeunir et les rendre féconds. On y met autant de greffes qu'il y a de branches bien placées pour cette opération et huit ou dix ans plus tard on a des rameaux jeunes, vifs et qui portent quantité d'excellents fruits. J'ai vu, par exemple, ôter, il y a 14 ans, 7 feuillettes de cidre sur un vieux pommier, autrefois greffé en normand et qui, une douzaine d'années auparavant avait reçu des greffes de renard à toutes ses branches. Souvent cependant quand l'arbre n'a plus assez de vigueur, cette opération le condamne à mort; mais ce n'est pas une perte puisqu'il ne rapportait rien.

Dans le cours de leur existence, les arbres en plein vent ont besoin de quelques soins; ici, comme c'est un des plus grands produits locaux on a l'excellente habitude de les bien soigner. On cultive chaque année & à plusieurs reprises la terre à leurs pieds; on les débarrasse de la mousse, des branches mortes & aussi des branches gourmandes. Les arbres sont échelonnés à l'époque convenable & on a grand soin de leur mettre des étais lorsqu'ils sont chargés de fruits.

Mais en avons fini avec les arbres à cidre; quant aux arbres à fruits à croquer, ils sont plantés dans les jardins et chacun les soigne de son mieux. Malheureusement beaucoup de nos cultivateurs sont bien ignorants en horticulture & nombre ne connaissent pas les prin-

après les plus élémentaires de la taille des arbres & de leur conduite suivant les différentes formes. Chacun fait cependant de son mieux & quand un possesseur d'arbres de jardin ne peut soigner ceux de sa propriété, il s'adresse à un voisin complaisant. J'ajouterai que la belle venue des arbres de mon jardin m'a valu, peut-être à tort, une grande réputation & qu'à l'époque de la taille il me faut continuellement avoir le sécateur en main & visiter quantité de jardins, ce que je fais du reste avec plaisir, car c'est pour moi un moyen d'être utile à mes concitoyens en même temps qu'une récréation agréable entre les exercices de la classe.

Mais dans nos jardins il n'y a pas que des arbres à fruits à pépins & dans nos champs nous trouvons encore des noyers & des châtaigniers. Le tableau suivant indiquera l'importance de cette nouvelle branche de produits.

Vingt-deuxième tableau.

Designation des arbres	Nombre	Récolte moyenne par arbre	Récolte totale par espèce	Valeur par unité	Valeur totale de la récolte	Frais	Bénéfice net.
Noyers en plein rapport	50	40 bat. 50	20 bat.	10 ^f	2000 ^f	50 ^f	1950 ^f
Cerisiers id.	180	10 kilogr.	1800 k.	0 ^f 15	270 ^f	90 ^f	180 ^f
Pruniers id.	500	20 kilogr.	10.000 k.	0 ^f 15	1500 ^f	500 ^f	1000 ^f
Châtaigniers	10	1 hectolitre	10 bat.	20 ^f	200 ^f	50 ^f	150 ^f
Total.	1240	"	"	"	2220^f	590^f	1530^f

J'ai établi ainsi qu'il suit les frais indiqués dans ce tableau: 1^{er} par noyer pour abattage des noix et conservation de la récolte, 0^f 15 par kilogr de cerises & de prunes, ce qui est certainement exagéré pour ces dernières & enfin 2^{es} par châtaigniers.

Les noix sont employées à la consommation du ménage & à la fabrication de l'huile. Les cerises sont aussi consommées en nature; on en fait aussi de la piquette; bien peu vont au marché

Nos pruniers sont surtout employés à la fabrication de l'eau-de-vie. On en transforme aussi une certaine quantité en pruneaux. Pour les châtaignes, elles sont vendues en détail aux personnes du village ou consommées dans le feu.

Nous avons ici de nombreuses variétés de cerises; cependant ce qui prédomine c'est la cerise rouge aigrette, puis viennent les guignes & les bigarreaux.

Pour les pruniers nous avons la quache qui donne d'excellents pruneaux, la reine-claude qui fournit la meilleure eau-de-vie, précieuse aussi pour les confitures & le dessert, la merveille, excellent petite prune à confire et enfin une prune beaucoup moins délicate que les deux précédentes, mais très grosse et d'une fertilité considérable, la prune rouge de monsieur; c'est surtout elle qui nous donne le plus fort appoint d'eau-de-vie. Nous avons encore d'autres espèces qu'il serait trop long et oiseux d'enumerer.

Nos châtaignes sont petites; les châtaigniers n'ayant jamais été greffés. Cependant elles sont excellentes & d'une conservation facile.

Avant de terminer ce chapitre long mais important, il me faut encore signaler une petite industrie locale qui ne se rapporte pas précisément aux arbres fruitiers, mais bien aux arbustes et que je ne crois pas déplacé ici. Il s'agit de la recherche des églantiers. Dès les premiers jours d'octobre, nos bûcherons, qui ne travaillent pas encore à la forêt, s'en vont parcourant les bois en tous sens et y cherchant des églantiers. Un homme peut en arracher environ 200 dans sa journée, quelque fois plus, quelquefois moins, car ces arbustes, recherchés à outrance, commencent à devenir rares dans nos taillis. Ces églantiers sont déposés en jauge dans le jardin & à la fin de novembre les chercheurs se réunissent & vendent leurs produits aux jardiniers de la banlieue de Paris qui se chargent de les greffer & de les

greffer & de les élever. Cette recherche peut rapporter à un ouvrier diligent de 2^{de} à 3^{de} par jour en moyenne, mais il ne faut être ni douillet ni puerce, car ce n'est que dans des halliers imperméables que la récolte est fructueuse. C'est le cas de dire, on ne vit dans pain & il n'y a pas de sel m'êché.

Constructions rurales.

Ce n'est pas tout pour le cultivateur de faire pousser les récoltes : il lui faut encore les loger et assurer leur conservation, ses animaux domestiques doivent aussi avoir un logis confortable et stable dans de bonnes conditions hygiéniques. Lui-même doit aussi se mettre à l'abri des injures de l'air et veiller à la santé et à celle de sa famille. La santé est précieuse pour tout le monde mais la maladie ne fait pas seulement souffrir les personnes qui vivent de leur travail; elle les ruine. La question du logement pour un cultivateur est donc d'une importance capitale; bien logé, le fermier peut tirer le meilleur parti de ses récoltes car il n'est pas forcé de s'en débarrasser avant le moment opportun; ses bestiaux seront en bon état et moins exposés que les autres aux maladies contagieuses qui viennent tant de familles. Il n'aura que rarement besoin d'avoir recours au médecin pour lui-même ou pour les siens.

Nous n'avons pas à nous plaindre à Villeneuve sous ce rapport; les constructions rurales s'y font généralement peu à débriquer. Toutes les fermes de notre pays ont été en partie reconstruites à neuf depuis quelque 20 ans et leurs propriétaires n'ont rien négligé

pour en faire des habitations saines, hygiéniques et procurer à leurs fermiers de quoi amplement loger leur bétail & leurs récoltes.

On ne voit plus ici les maisons d'il y a un demi-siècle, couvertes en chaume, bouges infects, d'où l'air, la lumière & le soleil étaient bannis et où on ne respirait que l'odeur impure des fumiers couvrant sous les fenêtres. Il reste, bien entendu comme partout de pauvres maisons appartenant à des gens peu aisés qui n'ont pas le moyen de jeter bas leurs nids à rats et de se construire des habitations plus commodes et plus agréables, mais ces vieux témoins d'un autre âge sont l'exception comme le prouve le tableau suivant emprunté à la matrice des propriétés bâties.

Vingt-troisième tableau.

Nature des constructions	Classes	Nombre	Barif des évaluations	Revenu imposable	
				par classe	par nature de propriété
Maisons	1	9	35	315 ^f	1250
	2	13	25	325 ^f	
	3	23	15	345	
	4	16	10	160	
	5	13	5	65	
Presboirs	unique	2	25	50	50
	Coteaux.	76			1260

En comparant ce tableau avec celui dressé pour faire connaître dans le chapitre consacré à la population le mouvement de celle-ci depuis les divers recensements, nous trouvons que le nombre des maisons est inférieur de 99 moins 76 ou 23 dans le dernier tableau: il ne faut pas s'en étonner: dans le recense-

ment les diverses parties de maison Louis par une famille sont comptés
pour une maison entière, tandis qu'ici on réunit ensemble plusieurs
de ces maisons appartenant au même propriétaire car il n'y a qu'une
seule personne impossible.

Le tableau fait ressortir que sur 76 constructions, 13 seule-
ment appartiennent à la dernière classe; ce sont les maisons pau-
vres que j'ai citées plus haut. En revanche nous avons 9 maisons
de première classe, ce sont les maisons bourgeoises dont nous n'avons
pas à nous occuper et 5 belles fermes qui rentrent dans nos attri-
butions. Quant aux autres fermes, elles suivent autant que possible
les traces des plus favorisées.

Entre les maisons de première classe et celles de dernière, il
y a encore 52 autres constructions dont il reste à faire la description.
Les 13 maisons de 2^e classe sont aussi des exploitations rurales qui
se rapprochent de l'idéal à attendre.

Les 23 maisons de 3^e classe sont occupées par la
population mixte: cultivateurs propriétaires pour la plupart,
artisans & commerçants.

Les 16 maisons de 4^e classe sont la propriété ou
l'habitation des bûcherons, des scieurs de long, des ma-
çons et d'une quantité de manouvriers qui vivent du ta-
larié de leurs journées ou d'une petite industrie qu'ils cumu-
lent avec la culture de quelque lopin de terre et les soins d'une
pâche & de quelques volailles.

La ferme qui pourrait servir de modèle, ici pour les
bâtimens, sa belle cour, son exposition bien choisie l'am-
pleur de ses granges, de ses hangars, de ses étables et
cours est sans contredit celle de Corn. Il n'y a que
la bergerie qui laisse à désirer.

De reste le tableau suivant des fermes déjà
citées pour leur importance fera voir d'un coup d'œil l'état
de chacune & quelles ^{celles de} sont leurs parties qui laissent encore à
désirer.

Designation des Terres	Etat						
	Maison d'habita ^{ts} ?	écurie	étable	Bergerie	Grange	hangar	Bas Cours
Champ Neuf	neuve et confortable	neuve	neuve	neuve	ancienne mais spacieuse	néant	pas
Mélu	if	if	if	if	neuve; vont d'être reconstruite	magnifique	Super
Village	passable	bien	étroite	néant	vieille & étroite	Néant	étroit
Château Mirvet	neuve & saine	tr. bonne	neuve	vieille; demand à être reconstruite	Magnifique; neuve	spacieuse	pas
Fremilleries	étroit, basse vieille	bonne; neuve	bonne neuve	if	vieille & étroite	néant	restreint
Corn 1 ^{er}	neuve & confort habitation bas placée	bonne	bonne	vieille	superbe & spacieuse; neuve	superbe neuf	superbe neuf
Corn 2 ^{er}	bonne	if	if	étroit & basse	suffisante	Bon.	restreint
Corn 3 ^{er}	vieille & basse passable après aut.	vieille & basse	vieille & basse	néant	neuve & suffisante	neuf & bas	if
Chauvilleries	if	neuve	vieille	Néant	neuve & belle.	suffisant.	if

Car les constructions de la commune sont bâties en pierres, en mortier de chaux & couvertes en tuiles. Il n'y entre point ou presque point de craie dans les murs, car nous sommes égarés des carrières & le prix de transport éleverait de beaucoup le coût total.

Egalement il est peu de pays dans le département de l'Orne où les constructions reviennent aussi cher qu'chez nous. L'eau n'a donc pas le sable qu'il faut aller prendre en carrière à 2 lieues d'ici, à Domats, Cormand, ou Nailly; s'il s'agit de sable de pierre alors c'est à Sées, à Paroy ou à Marbois qu'il faut le transporter.

L'eau n'a donc point de chaux plus près que Château-Lançon ou Villeneuve-sur-Yonne.

Soit de pierres, il faut les aller chercher à Domats et encore ces pierres sont défectueuses car elles consistent en éclats de grès spongieux qui absorbent l'humidité du sol, ce qui rend les murs humides par les temps de pluie et occasionne la chute

tableau.

des lieux.

grenier	Cave	Jardin	Mares	Cour	puits	Jardin	Observations.
Bon	Bonne	Bois	Bonne	Close de murs mais étroite	bon	rien	Il y a dans cette ferme trop d'humidité
Bon	cellier	if	if	Grande & belle mais non close	if	négligé	Bois exposé au midi
probable	if	grenier	très bonnes	Close de murs, mais très étroite	if	très	très étroite; logement insuffisant.
très bon	bonne	if	if	Close de murs; un peu étroite	if	négligé	Exposé au midi
probable	cellier	if	if	Étroite et non close	if	if	maître en général
très bon	bonne	très bon	if	Close de murs & magnifique	if	if	la plus belle de toutes pour son bâtiment.
très bon; réparé	bonne	grenier	rien	Étroite & close de palissades	if	bien	Placé sur la route
maître	bonne	if	if	Étroite et difficile; non close	if	négligé	Exposé au levant.
bon.	cellier	if	mauvaise	Étroite & non close.	if	bien de via	Exposé au midi.

des induits à la suite des gelées de l'hiver. Les silex sont très précieux mais Dieu, qu'ils sont rares & chers!!

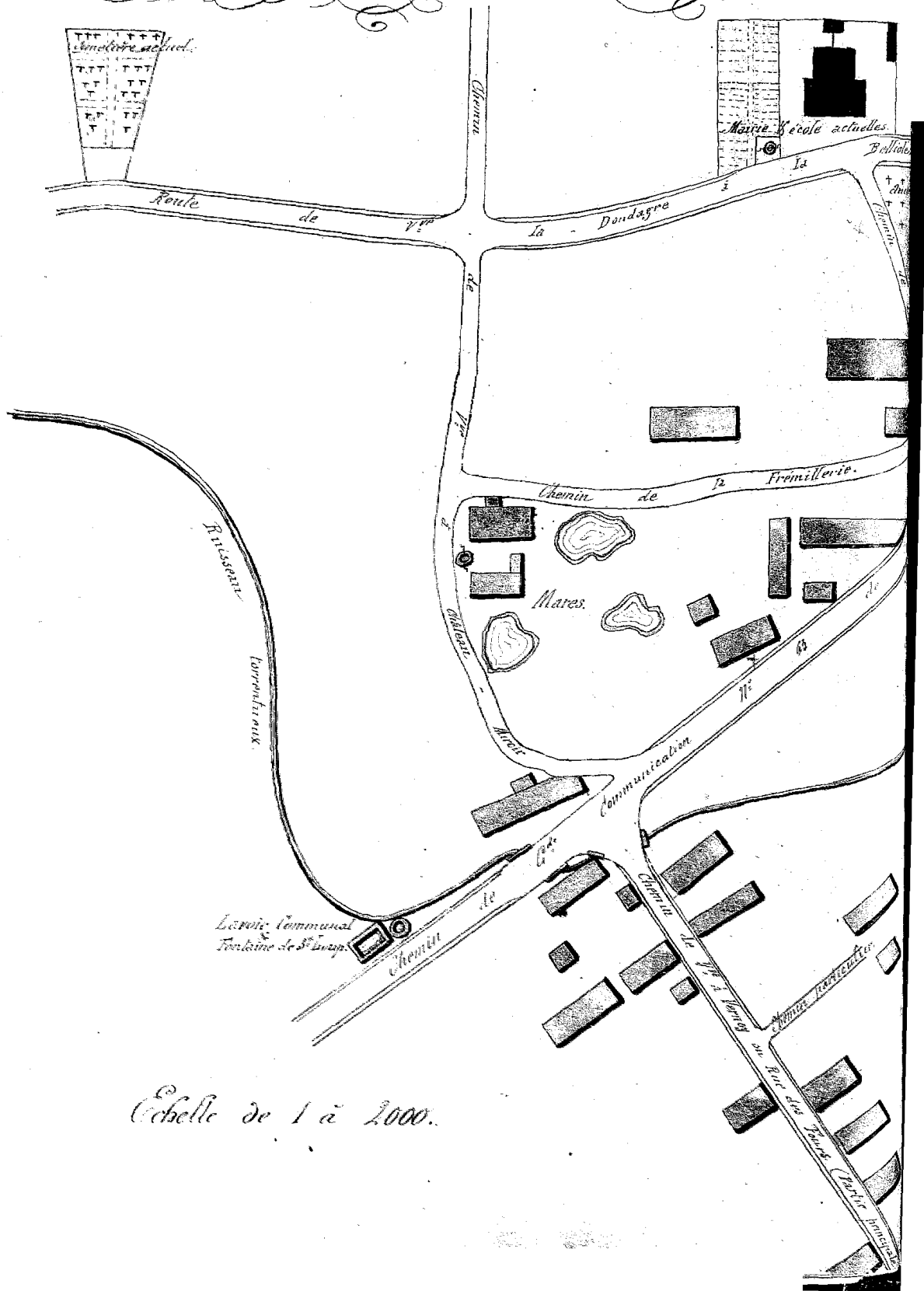
Il faut aussi faire venir de loin les briques, les carreaux & les tuiles, nous n'avons pas d'usine chez nous.

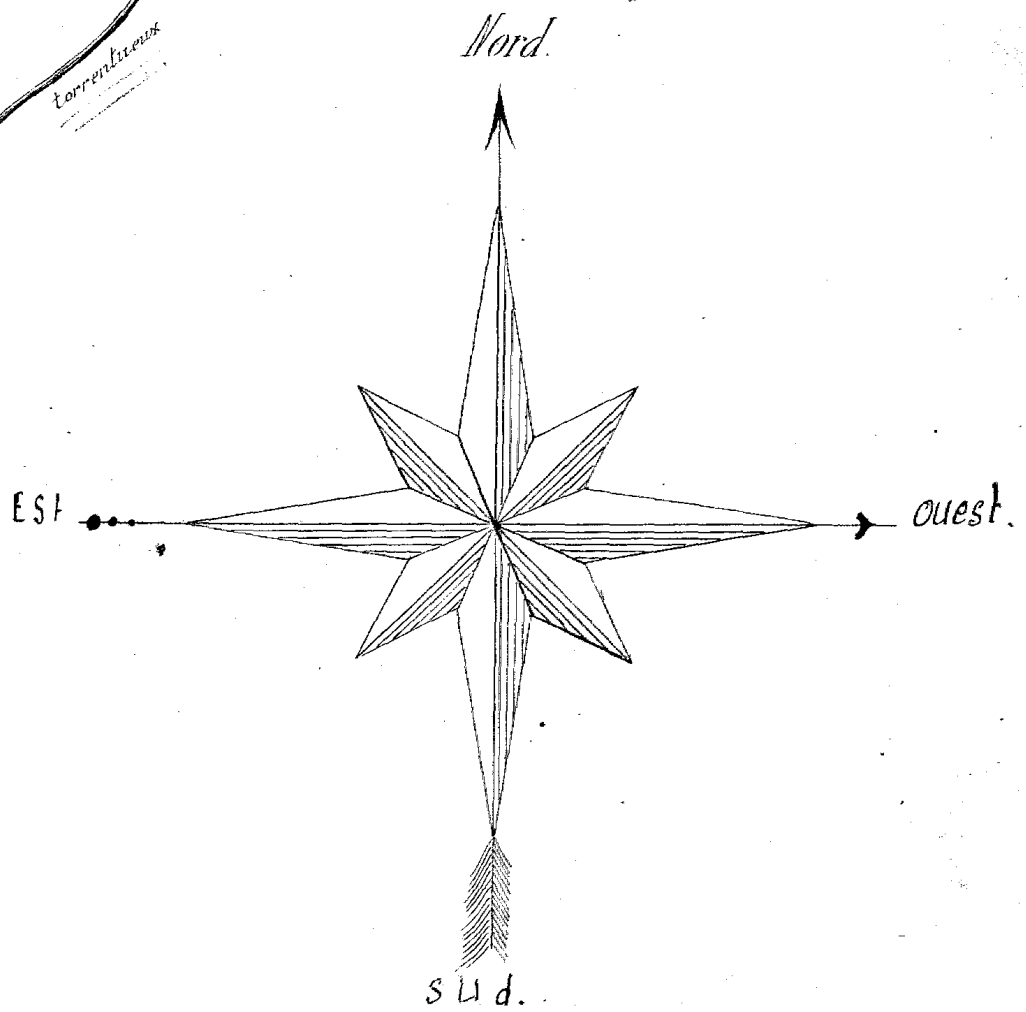
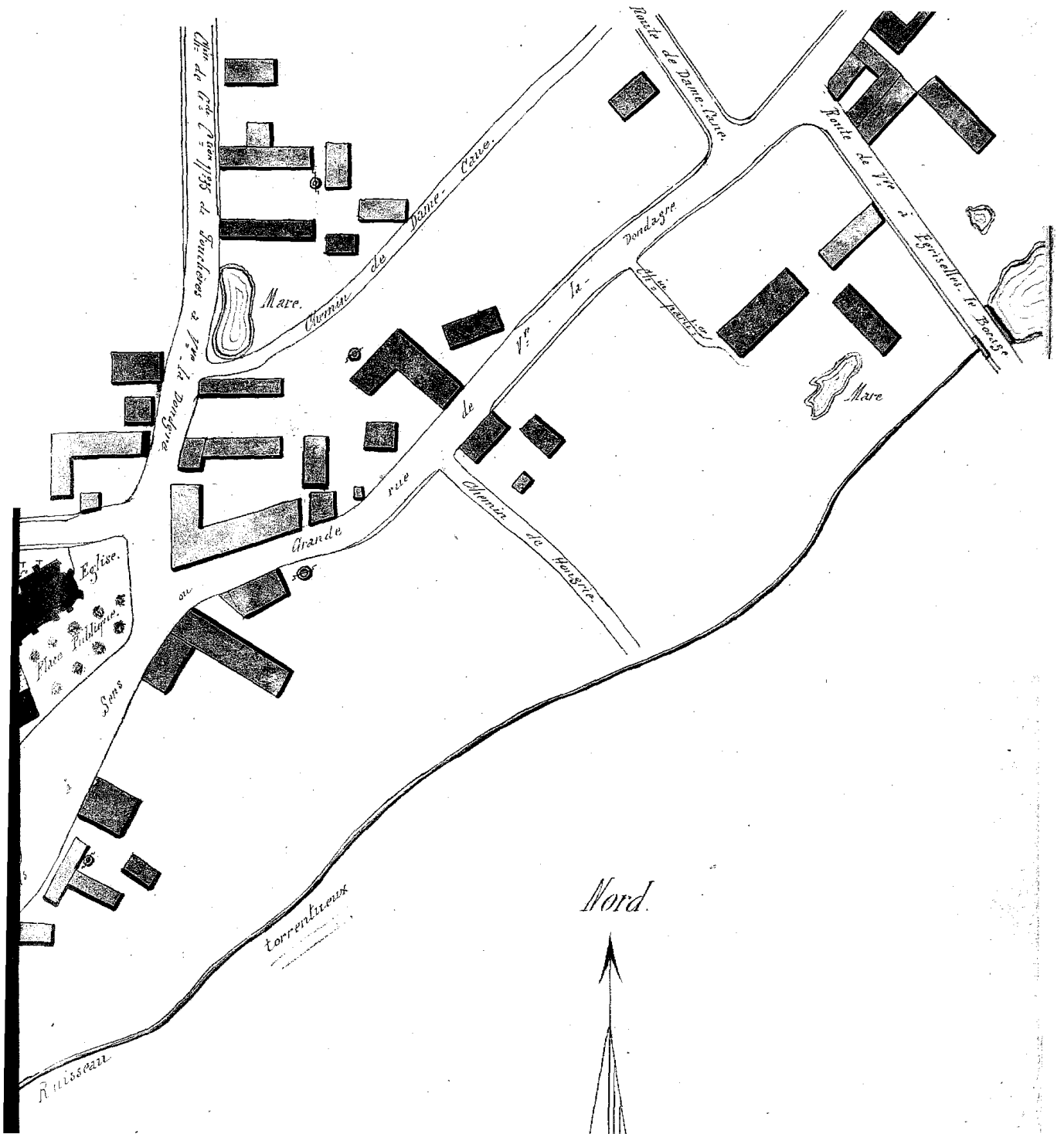
Il n'y a que le bois qui soit à notre portée, mais il faut l'acheter aussi, et nous le payons aussi cher que si nous le prenions sur le port de Lure; il n'y a que le charroi d'épargner.

Un mètre cube de maçonnerie ne revient pas ici à moins de dix francs. On le voit, c'est coûteux. Cependant le pays s'enrichit chaque année de constructions nouvelles qui remplacent peu à peu les maisons hors de service. Ceci est une preuve certaine de la prospérité de nos ruraux.

Ce qui est le plus coûteux dans la construction d'une maison, c'est la cave. Toutes nos caves prennent l'eau en hiver. Il faut s'ingénier pour le chasser car autrement, nous aurions bien une citerne ou une mare sous notre maison, mais de cave, point.

Plan du village de Villeneuve-la-Dondagre.





Lors de la construction, devant une dépression de terrain, il faut creuser une tranchée aussi profonde que la cave & d'une longueur suffisante pour rejoindre l'endroit abaissé, placer dans cette tranchée un série de tuyaux qui dégageront la cave. Mais si un de ces tubes vient à se briser ou à se boucher, le travail est à refaire & de nouveau les fûts sont à l'eau. Ce qui semble valoir le mieux est un puitsard comme on en a fait un à la maison d'école; ce travail est toujours possible, que la maison soit dans un creux ou sur une hauteur, peu importe. Mais pour construire un puitsard il faut autant de labeur et de dépenses que pour faire un puits, car on est obligé de rejoindre le banc de marne et de creuser une couche d'argile d'une profondeur considérable. Ensuite, il faut bâtir les parois de l'excavation ou la remplir de pierres, ce qui est très onéreux. Cependant le puitsard de la maison commune fonctionne bien, mais comme il n'était pas compris au devis, il a occasionné une dépense supplémentaire de 500^f environ. Ce qui est possible à une commune est souvent hors de proportion avec les ressources d'un particulier ce qui fait que beaucoup se contentent d'avoir un cellier et épargnent les frais qu'entraînerait la construction d'une cave.

Bien qu'éparpillée en de nombreux hameaux, la population a cependant un centre et pour donner une idée de l'agglomération du bourg, nous en avons dressé le plan qui se trouve à la page précédente.

En résumé, les constructions rurales sont généralement bien entendues dans notre endroit; les maisons n'y sont point tassées, les uns contre les autres, ce qui évite le danger d'incendie, et met les habitants au large et à l'aise. Les maisons d'habitation sont saines, propres, gaies et claires & construites dans de bonnes conditions hygiéniques. Si elles ne sont point luxueuses, elles sont commodes et appropriées aux besoins de leurs habitants. Leurs dépendances, granges, écu-

rus, étalles, hangars, gréniers etc. sont en nombre suffisant et généralement construits avec intelligence. Nous sommes donc encore là dans la bonne voie; Succédons-nous nous y maintenons! Succédons nous surtout préserver nos foyers de la souillure de l'invasion étrangère!

Voies de communication et débouchés.

Plus un pays a de voies de communication, plus il s'enrichit & prospère. C'est ce qu'ont, depuis longtemps, compris nos édiles municipaux et leurs efforts ont été couronnés de succès ainsi que le prouve notre magnifique réseau de chemins vicinaux dont l'importance apparaîtra en examinant le tableau suivant:

Vingt-cinquième tableau.

N ^o d'ordre	Désignation des voies	Longueur en mètres	État	Observations
1	Chemin de fer de Sens à Montargis	3000	bon	Gare d'Égreville N ^o à 1700 m. du pays.
2	Route départementale N ^o de Sens à Courtenay	1500	bon	pays au trameau de la Haute Sèvre
3	Chemin de G ^o de C ^o n ^o 38	3000	if	Met en communication N ^o avec tous les villages situés au Nord.
4	Chemin de G ^o de C ^o n ^o 63	1000	if	Met en Commun ^o N ^o avec Sens & Courtenay
5	Chemin de G ^o de C ^o n ^o de Sens à Egreville-le-Poisy	1400	if	Met en C ^o N ^o avec Egreville, Montargis, N ^o des Jours et donne accès à la gare. C'est le plus important de nos chemins
6	-if- de N ^o à La Bellière	2000	if	Facil. communiqués N ^o avec Cou. La Bellière Montargis & Chéroy
A Reporter		11900		

111 112 113 114 115 116 117 118	Designation des Voies.	Longueur sur la Commune	Etat	Observations.
	Report	15900		
7	Chemin de St. Phéon de Coru aux Mazures	1500	bon	donne accès aux Mazures
8	- id - de la Chauvellevie	200	if	débouche le hameau de la Chauvellevie & le fait communiquer avec St. Coru, la Pêcherie.
9	- id - de Château-Miroir	500	if	donne accès au hameau de Château-Miroir
10	- id - de Dame-Cane	200	if	- id - de Dame-Cane
11	- id - de St. à la Gosvie	2000	if	donne accès à la Roserie, à la Haie Pélerin, à Marsangis, à Collemiers & à Sans en évitant 3 passages à niveau.
12	- id - de Fouchères à Marsangis	200	if	peu utile à St.
13	- id - de Vil. Cul aux Verdiers	200	if	Entretenu par Cornant. Il dessert surtout les hameaux de cette Commune.
14	- id - de Cornant.	400	if	Donne accès à Cornant
15	- id - de l'Hotellerie.	400	if	débouche la rue du Four.
16	- id - De la Champagne	400	if	Fait communiquer la Pêcherie & Fouchères
17	- id - de Hongrie	800	en projet	donnera accès à la gare et débouche la Hongrie
18	- id - de Villeneuve à Vernoy.	1200	if	Pêcherie St. à Vernoy.
	Longueur totale des voies construites	21900		
	Longueur totale des voies en projet	1800		

(Voir la carte.)

L'entretien de ces nombreuses voies nous coûte cher, il est vrai; outre nos prestations en nature, évaluées environ 1000^f, cinq cents mecs spéciaux, ordinaires rapportant 300^f, il faut encore inscrire à notre budget communal chaque année 400^f pour remboursement d'emprunt à la caisse des chemins vicinaux et 800^f pour salaires de cantonniers. En totalité le service des chemins vicinaux revient annuellement à la commune à 2400^f environ.

C'est une grosse somme, environ le tiers du montant total du budget; mais il ne faut pas oublier que c'est là de l'argent bien employé & qui rapporte de gros intérêts.

Nous allons évaluer très approximativement l'économie résultant en un an de l'établissement des chemins vicinaux dans la Commune qui nous occupe.

Economie de temps. — Autrefois, alors qu'aussi que je l'ai déjà dit, les chemins étaient des boueiers impraticables, il fallait beaucoup plus de temps aux attelages pour parcourir une distance donnée. Nous avons 50 chevaux en moyenne dans la Commune. En faisant compte pour chacun d'une plus-value annuelle en temps économisé pour les transports de 20 journées par an à 2⁵/₀ l'une, nous arrivons à un total d'économie de 2500⁰.

Le même calcul appliqué aux conducteurs en prenant un homme pour deux chevaux et le prix d'une journée à 2⁵/₀, donne 1250⁰.

Economie d'attelages et de forces. — Un cheval dans un chemin de traverse peut traîner 500 kilogs, sur une route 1000⁰; économie 100 pour 100 sur les forces de traction et comme nous avons 50 chevaux ils produisent le même effet utile que 100 autres dans l'ancien temps.

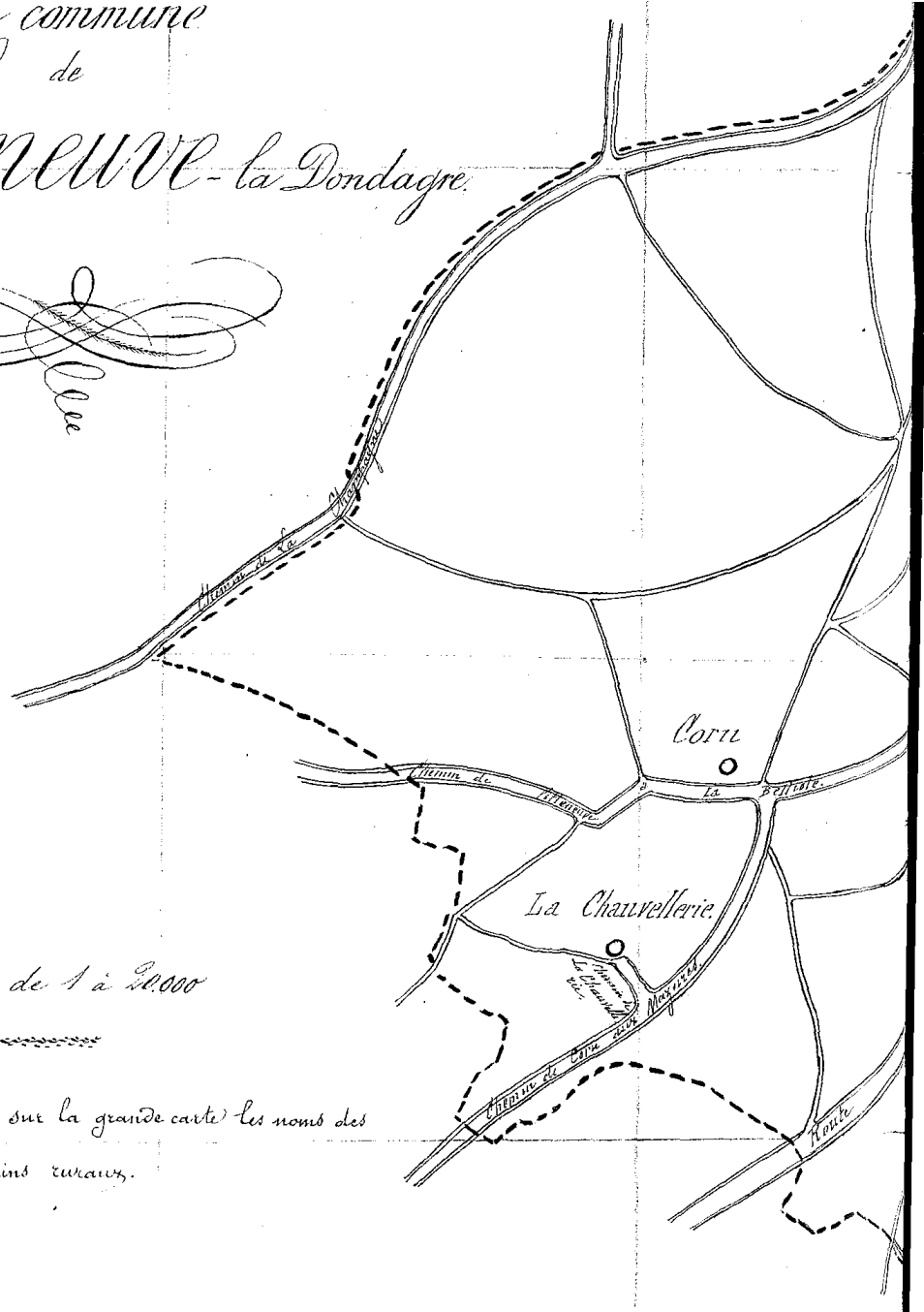
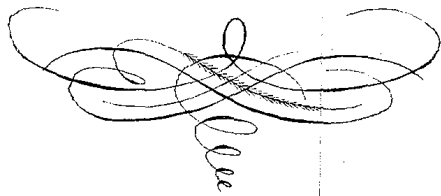
Economie de 50 chevaux pendant 1 an; 50 jours de transports par an en moyenne à 2⁵/₀ par cheval et par jour, en totalité 6250⁰.

25 conducteurs; 50 jours chacun, à 2⁵/₀ par jour = 3125⁰.

Il est vrai qu'on peut objecter qu'avant l'établissement des chemins vicinaux il n'y avait pas pour cela un nombre double de chevaux employés aux transports. Cela indique simplement un redoublement d'activité et un accroissement considérable de production qui, s'il existait anciennement, aurait multiplié les frais dans les proportions indiquées. Donc les sommes données sont bien à leur place dans les économies occasionnées par les chemins vicinaux.

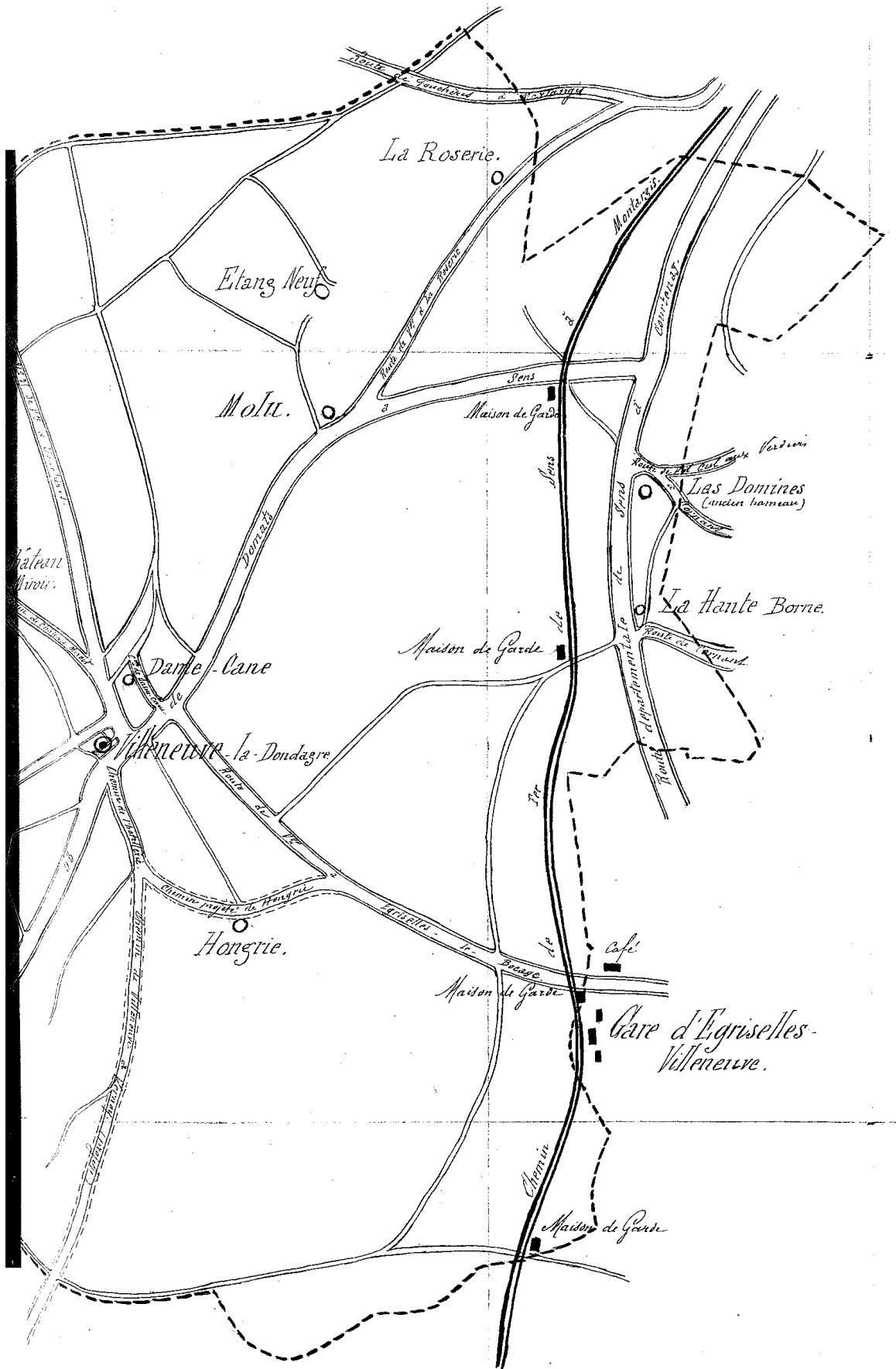
Economie résultant des accidents. —

Carte des chemins de la commune de Vileneuve-la-Dondagre.



Echelle de 1 à 20,000

Nota - Voir sur la grande carte les noms des chemins ruraux.



Dans les nombreux heurts inevitables avec du chemin en si mauvais état, il arrivait très souvent des accidents tels que chutes, entorses, fractures, détérioration des attelages par suite de frottements répétés; évaluons chaque année les frais résultant de ces inevitables accidents, nous aurons.

Vingt-sixième tableau.

Nature des accidents.	Nombre par an.	Sorte de temps en jours.	Sortes évaluées en espèces.	Observations.
Chutes	20	40	100. "	Ces ne compte que celles graves ayant occasionné une interruption de travail
Entorses.	10	200	500. "	
Fractures.	2	"	1000. "	Il faut alors abattre le animal.
Détérioration des attelages, par suite du mauvais état des chemins.	50	Frais de médicaments et repos par unité 20 francs moins valeur 100 francs	1000. "	
Total			7600. "	

Economie résultant de la détérioration du matériel. — Harnais brisés, roues éraillées, tombereaux démolis et charrettes détériorés par les chocs et les heurts, il en résultait une perte qu'on peut sans exagération évaluer à 100^f par attelage de deux chevaux & par an.

De ce chef, le total du frais occasionnés par le mauvais état du chemin de notre commune se montait à la somme ronde de 2500^f.

En résumant, nous obtiendrons le tableau suivant qui groupera les économies annuelles résultant pour la seule

commune de Villeneuve. la Dotation de l'Abbaté des
chemins vicinaux.

Vingt septième tableau.

Énumération des éco- nomies réalisées.	Évaluation en espèces pour.			
	chevaux	hommes	instruments	coûts
Compt	2500	1250	mémoré	3750
Attelages & forces accidents.	6250	3125	mémoré	9375
Détérioration de matériel.	"	"	2500	2500
Coûts.	16250	15625	2500	23375

Nous donnons ce tableau à méditer aux personnes qui trouvent
que c'est de l'argent mal employé que celui consacré à créer et à entretenir
les chemins vicinaux.

L'entretien de nos nombreuses voies de communication nécessite
une grande quantité de pierres et elles sont très rares dans notre
commune. Le sol n'en contient presque plus d'un volume raisonnable
et le taf du sous-sol est si mêlé d'argile qu'il est presque im-
possible d'y ouvrir des carrières. Dans ces conditions, toutes les pierres
nécessaires à l'entretien des chemins doivent être ramassées une à une
dans des champs où elles sont très rares, ce qui occasionne des frais
considérables.

Le sol des communes voisines, celui de Cornant, par exemple est
bien plus favorisé sous ce rapport, mais la municipalité de cette com-
mune ne veut pas autoriser nos habitants à prendre sur leur territoire
les pierres nécessaires à l'entretien de nos chemins. De sorte l'ébigne-
ment de Cornant rend le transport si onéreux que, valable que valable,

il est encore préférable de faire ramasser les pierres nécessaires aux prestataires dans les champs de la localité.

Dès le printemps, femmes, jeunes filles, enfants parcourent les prairies artificielles et ramassent tous les cailloux traînants. Les prestataires conduisent ces pierres sur les routes à leur loisir, chacun étant taxé en nature proportionnellement au montant de sa cote. De la sorte, l'impôt s'acquitte sans grever beaucoup le budget de chacun. Il en résulte en plus deux avantages: débarras pour les prairies artificielles & emploi de jours où il ne fait pas bon aux champs.

On parle de remplacer cet impôt en nature par une augmentation de centimes additionnels; je suis loin d'être partisan de cette mesure, car l'argent est difficile à faire rentrer et une fois qu'il est dans la bourse du paysan, il a mille emplois tous plus utiles les uns que les autres, au lieu qu'un charroi à temps perdu n'est pas une affaire.

Entre nos chemins vicinaux dont l'entretien est réglementé par les lois et dirigé par des agents spéciaux, nous avons nos chemins ruraux dont aucune loi bien fixe ne règle l'entretien. Celle-ci est laissée au bon plaisir des municipalités et celles-ci, je ne parle pas de la nôtre, sont souvent peu intelligentes et laissent par incurie, avarice ou dédain les chemins ruraux tels quels.

Nous avons mieux ici; sans doute, vu la conformation de notre sol nos chemins ruraux sont exposés à être déformés par les charrois de fumier & de récoltes. Cet accident est d'autant plus à redouter que notre terrain se laisse facilement tasser par les roues des véhicules et qu'il résulte de passages répétés des ornières à se perdre dont on chercherait vainement le pendant dans les autres communes du département; mais nous avons pour nous l'esprit d'initiative & d'à propos. Dès qu'un propriétaire se plaint de l'état d'un chemin, voici la réponse qu'on lui fait: « Le chemin ne vaut rien, c'est vrai; c'est un bourbier inextricable.

mais les ressources communales ne sont pas grandes, sous le rapport de
s'il nous fallait prendre sur le budget de la commune de quoi combler
toutes les ornières des chemins vicinaux nous n'y pourrions suffire.
C'est vous, par vos fréquents passages qui êtes la cause première
du mauvais état du chemin. Il donne accès à vos propriétés et vous
êtes le premier intéressé à ce qu'il soit en bon état; mettez en pratique
le proverbe Aide-toi, le Ciel t'aidera. Il est rare que l'intéressé
ne comprenne pas à demi-mot et jusqu'à présent voici ce qui se
passe chez nous. La commune pendant l'hiver donne aux familles
besoyneuses la tâche de ramasser des pierres dans les champs dis-
ponibles à raison de 1^{fr} 50 à 2^{fr} le mètre cube, cela vaut mieux
qu'une aumône directe. C'est tout ce qu'elle se charge de
fournir et elle inscrit pour cet objet une centaine de francs cha-
que année au budget additionnel. Le principal intéressé doit
les charrois et l'épandage; s'ils sont plusieurs ils s'entendent pour
se partager la tâche et de cette manière la circulation devient
possible dans nos chemins déblayés sans grands frais pour per-
sonne.

Le service des voies de circulation est donc bien organisé
chez nous et je renvoie à la carte pour se faire une idée de notre
réseau.

Quant au chemin de fer, il nous rend d'inappréciables
services en mettant à notre portée les produits des différents cen-
tres de production et en nous permettant d'exporter les nôtres,
ce qui est du reste des débouchés que nous allons étudier avec
les détails que comporte cette question si importante pour la
prosperité agricole d'un pays. Disons cependant encore avant
que le chemin de fer a fait de notre village un faubourg de
Senlis et que pour nous il serait bien préférable de faire partie
du canton sud de Senlis que du canton de Chiry dont nous sommes
éloignés de 14 kilomètres et que nous ne pouvons aller trouver
sans faire un véritable voyage à pied, ou, les plus favorisés, en voiture.

La commune de Villedieu - la-Dondagre étant mise par le chemin de fer à portée de Paris, le trop plein de ses produits prend le chemin de la capitale, mais le cultivateur n'y arrive pas directement ses denrées et elles passent par les mains d'intermédiaires qui font de ce commerce un moyen de gagner leur vie et d'amasser une petite fortune.

Ce qui donne de la vie et de l'animation au commerce des denrées agricoles, c'est l'existence de nombreux marchés & de foires suivies. Nous avons tout cela ici; marchés à Sens le lundi & le vendredi, à Chéroy le mardi, à Egriselles-le-Bocage le mercredi à Courtenay (Saint) et à Saint-Valerien le jeudi. Tous ces marchés sont fréquentés par les habitants de Villedieu - la-Dondagre & chacun a sa spécialité.

Sens, est le marché du blé, des céréales, des écorces, des bois, du foin, du fourrage, de la paille etc. On ira là pour vendre ou acheter ces produits.

Chéroy est le marché des chevaux, des vaches des volailles surtout, du beurre, des œufs, des produits de la basse-cour & de la laiterie.

Egriselles-le-Bocage & Saint-Valerien ont des marchés où les femmes assurent vendre leur beurre 0^{fr}20 ou 0^{fr}30 par Kilogs de plus qu'ailleurs.

Courtenay a la spécialité des petits porcs, des moutons, des chèvres des chevaux et des volailles.

Enfin Egreville (Saint) & Montoreau (Seine & Marne) ont des marchés où les veaux gras s'entendent avec une facilité étonnante.

Mais que deviennent ces produits une fois livrés au marché ou à la foire, aux mains des intermédiaires.

Nos blés entrent par les magnifiques moulins de Sens, de la Vallée de la Vanne et, sous forme de belles farines, s'en vont chez les boulangers de Paris.

Le foin et la paille restent dans l'arrondissement.
L'avoine prend le même chemin que la farine.

L'écorce alimente les tanneurs de Sures ou bien, sous forme de tan, s'en va par le chemin de fer ou par bateaux jusqu'à Paris.

Les bois chauffent les Sénonais et les Parisiens ou leur construisent des maisons.

Nos magnifiques chevaux, après avoir parti par Chivy, par Courtenay, par Montereau ou par Fontainebleau s'en vont charrier sur le port de Marseille les produits du Levant ou bien vont s'atteler aux omnibus & aux camions de Paris.

Les vaches repassent de main en main dans l'arrondissement tant qu'elles ont du lait, après quoi, engraisées, elles servent à l'alimentation locale.

Il en est de même de nos moutons; la plupart sont sacrifiés dans le voisinage.

Nos veaux s'en vont à La Villette, puis aux halles centrales.

Nos volailles les suivent de près, mais sans passer par La Villette, elles arrivent aux broches des rôtisseurs parisiens.

Les œufs et le beurre servent à les assaisonner à Paris.

Nos petits pores sont élevés dans toutes les fermes de l'arrondissement & des arrondissements voisins.

Notre cidre, lui, ne va pas au marché; il est consommé dans les pays des environs.

Nos fruits sont conduits dans les pays dépourvus d'arbres fruitiers et à Paris. On en vend beaucoup dans l'arrondissement de Provins et en particulier à Bray-sur-Seine.

Autrefois notre raisin passait aussi les barrières de la capitale.

Le colza, la navette alimentent les huileries du canton
ou bien s'en vont à Château-Renard (Loiret).

En résumé tout se vend très bien et très cher dans notre
endroit. Produisons, produisons, nous travaillons pour l'humanité.
Si nous lui rendons service tout en soignant nos intérêts. Ce
serait une lâcheté, ce serait une honte si nous ne redoublions
pas d'ardeur, de zèle, de science même, pour arriver à faire de
notre contrée un pays fertile et cité entre tous pour l'intel-
ligence & le travail de ses habitants. N'oublions pas que
c'est l'homme qui fait son sort par son travail et que tant
vaut l'homme, tant vaut la terre.



Alimentation.



La question de l'alimentation de la population n'est pas
moins intéressante que celle de l'habitation. Tout avoit une
population saine & robuste, il faut qu'elle se nourrisse sabb-
stantiellement & sainement. L'homme a besoin de variété
dans ses aliments, & la ménagère doit s'appliquer à satis-
faire ce besoin dans la mesure du possible.

La base de l'alimentation en France est le pain;
il en a toujours été ainsi; mais quelle différence entre
le pain d'autrefois et celui mangé de nos jours par nos
paysans. Autrefois, nous mangions d'indigeste et lourd
pain d'orge. Les plus riches seuls pouvaient associer à l'orge
une parcimonieuse partie de seigle ou de froment.

Le pain, quelquefois mal cuit, toujours insuffisamment fermenté, formait une masse noirâtre & gluante qui pesait lourdement sur l'estomac & dérangeait le bon fonctionnement de cet organe. Dans les années de disette on ajoutait à ce mélange déjà si peu appétissant de la pulpe de pommes de terre râpées et du son en quantité. Véritablement nos chiens sont actuellement mieux traités de nos jours que nos pères se nourrissaient de 1810 à 1830.

Sur cette époque, il se fit quelques progrès dans l'art de fabriquer le pain à la campagne. Peu à peu l'usage de la farine d'orge disparut et on n'employa plus que le seigle. Et souvent le seigle associé au froment. C'était un grand progrès car ensemble, les deux farines de seigle & de froment donnent un bon pain de ménage savoureux et nourrissant, se prêtant facilement à la panification. Malheureusement, le blé, mal nettoyé donnait souvent une farine noirâtre ou rougeâtre grâce aux grains étrangers mélangés au froment.

Nous sommes encore en progrès car depuis une quinzaine d'années on chercherait vainement trace de seigle dans le pain mangé par nos laboureurs et nos artisans. On contourne de la farine de froment et d'excellent pain de ménage ou du pain blanc acheté au boulanger.

Les familles qui cuisent elles-mêmes leur pain n'achètent presque jamais de blé alors qu'elles n'en récoltent pas assez pour leur consommation: elles se procurent de la farine blanche, ce qui leur donne un pain exquis. Les fermiers et les cultivateurs de profession ont une tendance à vendre leur blé & à acheter la farine nécessaire à leurs besoins. Ils ont un pain préférable, plus blanc, plus savoureux, qui ne leur revient pas plus cher que celui obtenu de leur fournie (portion de blé confiée au meunier) et ils évitent ainsi la dime, quelquefois un peu forte, que tout meunier se croit en droit de prélever sur le blé que les paysans amènent

au moulin

Pour le pain, nous avons donc atteint le dernier degré du bien-être, et cela dans presque toutes les familles; beaucoup mangent le bon pain blanc du boulanger et les autres l'appétissant pain que confectionne la ménagère et qui, fait avec une farine Dentique à celle qu'emploie le mitron, est aussi nourrissant, aussi digestif et plus savoureux, pour certains goûts, que le pain du meilleur ouvrier boulanger. Pour faire la soupe, tout le monde a recours au pain blanc.

Dans la ville, on consomme beaucoup plus de viande que dans les campagnes. A Villeneuve, l'alimentation est surtout basée sur les légumes, les produits de la laiterie et les œufs de la basse-cour.

En fait de viande, dans les fermes, on mange surtout du porc sale. Chaque année, suivant l'importance de la maison, on sacrifie un ou plusieurs porcs; on en sale la chair et c'est elle qui fait presque tous les frais de la consommation en viande du personnel. On l'accommode de toutes les manières, mais surtout on la mange en guise de pot-au-feu avec des légumes, choux, carottes, navets, pommes de terre etc. On l'associe aussi aux haricots & aux petits pois.

Je pense qu'on pourrait, sans augmentation de dépense, varier davantage l'alimentation. On lui de toujours manger du porc que n'élève-t-on des lapins & pourquoi ne fait-on pas goûter de temps en temps les ouvriers agricoles la viande de bœuf ou à celle du mouton?

Le prix d'un kilo de porc est à peu près le même que celui d'un kilo de bœuf, seulement la viande de porc demande un déboursement direct, car il faut l'acheter au boucher et on croit faire une économie en s'en privant. Il n'en est rien, si il faut 3 porcs par an pour alimenter une exploitation, on peut n'en tuer que un ou deux; et, avec l'argent produit par la vente

des autres, se procure un poids de viande égal à celui livré au commerce. Il en résulte plusieurs avantages. 1^o De la viande fraîche au lieu de viande salée moins digestive & moins substantielle; 2^o Variété dans les aliments & meilleure nourriture du corps 3^o Plus grande assimilation de principes nutritifs pour une même quantité d'aliments.

Dans toutes les fermes, chaque année, on réforme un certain nombre de moutons et de brebis. Comme ces bêtes sont vieilles pour la plupart, on les engraisse d'une manière telle quelle & on les vend à vil prix au boucher ou à des industriels qui en débitent la chair aux ménages pauvres. Le fermier au lieu de s'en débarrasser à petit prix pourrait en nourrir son personnel & l'alimentation générale s'en trouverait encore améliorée. C'est de la viande qui se lui rapporte jamais plus de 0^f80 le kilog & qui est aussi saine & aussi bonne que n'importe quelle autre. Son seul défaut est d'être un peu dure, mais nos robustes paysans n'en sont pas à un coup de dents pris.

La viande du lapin est aussi très saine & très substantielle; elle est peu coûteuse & ne revient pas dans une ferme où on pratique l'élevage de cet animal à 1^f le kilog. Du reste, elle ne se vend pas plus sur les marchés. Pourquoi ne la voit-on pas entrer plus souvent dans l'alimentation des exploitations rurales? C'est là un préjugé; Ici, nous avons la coutume de la ménagère qui ne veut pas quitter le sentier battu et qui tend sa maison comme son aïeule conduisait la sienne, sans tenir compte de la différence des temps et des progrès réalisés. Qu'elle sache bien, cependant que ses ouvriers produisent une somme de travail utile en proportion avec les éléments nutritifs qui se sont entrés dans leur organisme. Mal nourris, ils ne seront pas robustes et par conséquent ils seront incapables d'efforts

heureux et continus dans un moment presé

500 grammes de viande associée avec des légumes, l'appoint ordinaire de fromage, de lait et d'œufs suffisent pour la nourriture de deux jours à un ouvrier agricole. Nous allons voir la différence que pourrait produire l'emploi des différentes viandes au prix moyen de notre pays.

Vingt-huitième tableau.

Indication du	porc	boeuf	mouton de réforme	mouton de boucherie	lapin	Oies	vielles poules	veau	poulets	dinde	Poisson et marée
prix moyen du	1.100	1.100	6.80	1.60	1.5	18.50	1.50	1.80	2.50	2.00	1.50
prix de revient par kilog. pour un homme & par an.	214.80	214.80	145.60	291.20	182.	273.	273.	227.60	151.	364.	216
différence (en faveur du porc... En défaveur du porc...)		"	"	36.40	"	18.20	"	72.80	200.20	109.20	"
		"	109.20	"	72.80	"	"	"	"	"	38.80

D'après ce tableau, nous voyons que trois sortes de viandes sont plus économiques que le porc pour l'alimentation, et que le mouton de boucherie, les oies et les vieilles poules ne sont guère plus chers. La ménagère a donc de quoi varier ses aliments sans augmenter ses dépenses. Il est donc bon de ne pas servir sur la table de ses domestiques de veau, de poulet ni de dinde. On doit réserver ces viandes chères et délicates sans être plus nourrissantes que les autres pour les fêtes car il en coûte. Quant à toutes les

autres elle doivent avoir droit de cité alternativement sur la table des ouvriers de ferme.

Je connais une exploitation dans le canton sud de Lens où on élève quantité de lapins et de volailles sans jamais porter une seule de ces bêtes au marché; toutes sont consommées à la ferme, et sans dépenses un sou plus que les autres pour la nourriture de ses employés, cet agriculteur intelligent n'a que l'embaras du choix quand il s'agit de renouveler son personnel; sans trop regarder au prix, c'est à qui entrera dans une maison où les ouvriers sont si bien traités. Et que ne peut-on pas exiger d'un domestique qui finit tant à rentrer à son poste!

La moutarde doit faire alterner les légumes avec les viandes ou bien associer celles-ci à ceux-là. Les œufs et le fromage peuvent s'emporter aux champs, mais il faut bien se garder d'abuser comme on le fait quelquefois du fromage blanc; sans doute cet aliment coûte peu, mais il n'est guère nutritif et ne soutient pas les forces de l'homme. Les œufs valent mieux, ils sont plus substantiels et plus délicats et ils sont consommés avec plaisir par les domestiques. On peut les employer de temps à autre à l'époque où ils sont abondants et à bon marché. Le lait est un bon aliment et il peut revenir souvent dans la cuisine du paysan soit sous forme de potages, soit comme accompagnement du riz, des pommes de terre, de l'oselle etc.

Les travailleurs des champs ont besoin de se rafraîchir au moment des chaleurs; une bonne salade atteint ce but et satisfait ce besoin que éprouve le corps humain d'absorber parfois des substances acides. Il ne faut pas épargner la salade non plus que les légumes frais de la saison; artichauts, haricots verts, pois, fèves, choux carottes, oseille, épinards, etc. etc.

Autrefois, à Villeneuve, comme dans toutes les campagnes du reste, on ne mangeait de la viande qu'aux jours de fête, trois ou quatre fois par an, le reste du temps, il fallait se con-

toutes de pommes de terre et de harengs, encore ceux-ci, de même que les haricots, étaient un aliment de luxe pour beaucoup de familles.

Aujourd'hui, le vœu de Henri IV est accompli dans notre village et il n'est pas de famille qui ne mange pas de la viande au moins une fois par semaine. Pauvres et riches ont un bon morceau de porc au sautoir et souvent on va rendre visite au boucher.

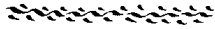
Dans plusieurs pays on a l'habitude de faire du jambon de ménage lorsqu'on tue le cochon. Il n'en est pas de même ici: on néglige cette excellente provision, si facile à préparer cependant et qui procurerait de la variété dans les repas. Une tranche de jambon de temps en temps stimule l'appétit et constitue une ressource précieuse et toujours prête dans un moment pressé ou lors d'une visite inattendue.

Nous avons déjà vu que le bœuf ordinaire dans notre commune était le cidre. Si nos ancêtres étaient plus mal partagés que nous pour la partie solide des repas, au moins pour eux, par périodes, la partie liquide était abondante, plus copieuse que de nos jours, car le prix des bœufs s'est considérablement augmenté; et, par raison d'économie, on est maintenant obligé de se rationner.

On ne récolte pas de vin à Villeneuve; cependant alors que nous parlerons des vignes nous verrons qu'il y a un certain nombre de propriétaires possédant des vignes dans les communes environnantes. Plusieurs de nos habitants récoltent donc du vin et il serait à souhaiter que les autres qui ne possèdent pas de vignes, achètent aussi: quel que peu de vin car le cidre ne peut remplacer cette liqueur dans les cas de maladie ou de grande fatigue.

Deux

Engrais.



Lui doit engrais en agriculture, entend intelligence et production; mais pour faire preuve d'intelligence et obtenir une production rémunératrice, le cultivateur doit apporter tout son soin au traitement de ses engrais. Chaque ferme, chaque exploitation rurale est une petite fabrique d'engrais et la prospérité de l'usine dépend du soin, de l'activité et de l'intelligence de celui qui la dirige.

De tout temps, chez nous, les fumiers, au sortir de l'écurie ont été jetés dans une fosse-phacie au beau milieu de la cour, sans soin, pêle-mêle, toutes les sortes sont mélangées. Les eaux pluviales, s'écoulant des toits, se donnent rendez-vous sur le tas de fumier; le lavent, puis s'écoulent en ruisseaux infects qui corrompent l'ait. Le plus précieux de l'engrais, le jus du fumier, appelé purin se trouve perdu et d'utile qu'il aurait été s'il avait traité judicieusement, n'est plus propre qu'à nous donner la fièvre. Ce qui reste dans la fosse n'est plus que des débris pailleux tout à tout lavés par les eaux et desséchés par le soleil.

Cet engrais ainsi abandonné à lui-même et aux agents atmosphériques, est peu actif et ne peut féconder nos terres. Il faut ces dévastées manières de faire et soigner plus judicieusement nos fumiers. Il faut surtout étudier la composition de celui produit par chaque espèce d'animaux domestiques et au lieu de mélanger les différentes sortes les employer séparément ou ensemble en connaissant de cause. Le tableau suivant, indiquant la composition des diverses sortes de fumier, fera en plus connaître l'emploi qu'il serait bon d'en

faire dans nos terrains.
Vingt-neuvième tableau.

Désignation de l'espèce de fumier suivant l'animal qui l'a produit.	Composition	Degré de Chaleur.	Emplois divers. - Terres auxquelles convient chaque espèce.
Cheval	Paille & excréments; urines peu abondantes; coagulés par l'eau attendue que les chevaux se baignent surtout des fourrages secs et de grains.	très chaud	Doit être employé de préférence à l'état pailleux dans les terrains froids et humides d'anciens étangs. ou à l'état consommé pour les semailles de printemps dans les autres terrains. - C'est un des meilleurs pour les terres de notre commune. Il est excellent pour le jardinage, surtout pour la confection des couches.
Mouton.	Paille et excréments; urines peu abondantes; il est toujours long et pailleux excréments solides; il est peu aqueux.	très chaud	Convient dans les terrains froids et humides pour les semailles d'automne; doit être réservé pour les terres d'anciens étangs et de bords défrichés. Bien consommé il produit un merveilleux effet pour les racines: betteraves & carottes. Convient peu au jardinage car il est trop pailleux. C'est un des meilleurs fumiers pour notre sol.
Vache.	paille & excréments; toujours moussé & feuillu dans le ménage pauvre. Fumier aqueux, plus d'eau attendue les urines abondantes des vaches et la nature aqueuse de leurs aliments.	froid	Convient peu à nos terrains; il faut l'employer dans les parties les plus chaudes du sol et à l'état pailleux, autant que possible. - A l'état consommé, il ne divise pas assez nos terres fortes et ne leur communique plus assez de chaleur. - On le mettra sur nos petites pentes et dans les terres qui entourent le village.
Porc.	Excréments et paille; urines abondantes fumier peu étendu; aqueux.	froid	Ce fumier en petite quantité ici gagne à être associé à d'autres, à celui de cheval, par exemple. - Seul, il faut l'appliquer aux mêmes sols que le fumier de vache.
Lapin.	Excréments et paille; urines rares déjections solides.	très chaud	Est encore supérieur au fumier de mouton; mais comme il est en petite quantité, il le réserve pour le jardin. Si on tient à l'appliquer aux champs, il ne faut pas le prodiguer et l'appliquer aux sols froids et humides.
Oies.	Excréments et paille feuillu, moussé, porbe du bois, etc. Déjections molles, mais point d'urines.	très chaud	Le fumier est abondant ici; c'est l'un des plus chauds et des meilleurs; il faut le réserver aux sols froids, aux cultures délicates; racines, betteraves, carottes. - Le conduire sur les sols au sortir de l'étable; produit un effet merveilleux sur les blés; mais il faut l'employer avec des précautions et ne pas en abuser, car il brûlerait les plantes & ferait plus de mal que de bien.

Designation de l'espèce de fumier suivant la provenance	Composition	Degré de chaleur	Emplois divers. - C'estes auxquelles convient chaque espèce.
Chèvre	Comme celui de mouton.	très chaud	Comme le fumier de mouton.
Canards.	Comme pour les oies	très chaud	Comme pour les oies.
Coilles & pigeons	excrciments solides. contient beaucoup d'ayote.	très chaud	Ne doit jamais sous aucun prétexte être mélangé avec celui des autres espèces. Il faut le réduire en poussière et semer cette poussière en petite quantité sur les plantes; blés, racines, fourrages artificiels ou prairies naturelles. - On peut encore d'ailleurs en engrais dans plusieurs fois son volume d'eau et se servir du liquide pour arrosage. - On en fait encore maintenant du phospho. quand?
Purin	Liquide minéral formé par l'équivalent de l'urine et l'urine de l'abattoir; il contient une grande partie des principes fertilisants des fumiers	chaud	Doit être étendu d'eau et servir à l'arrosage des prairies naturelles ou artificielles. On peut aussi en arroser les blés souffrants après l'hiver. - Peu dant cette saison, alors qu'il est gelé, on peut transporter le glace dans des tonneaux et jeter les morceaux de ci, de là dans les champs. C'est un moyen facile de l'utiliser. - Arroser avec les tas de fumier & les composts.
Excrciments humains & liquides.	Matières solides & liquides.	très chaud	Récueillir cet engrais dans un tonneau; le mélanger au purin étendu d'eau et s'en servir pour arrosage dans les terrains froids. - le distiller dans quelques fois son volume de terre ou de cendres et le semer ainsi mélangé sur les céréales ou les racines - l'étendre de plusieurs fois son volume d'eau et arroser directement avec ce mélange; le faire entrer dans la composition de composts.

Maintenant, pour achever de nous instruire, disons comment doit être traité dans la cour du cultivateur, le fumier sur lequel est fondé l'espoir des récoltes. D'abord, l'hygiène réclame qu'il soit éloigné de la maison d'habitation; ensuite il ne doit être exposé ni au grand soleil qui le dessèche, ni aux eaux pluviales qui le lavent, je ne vais pas cependant jusqu'à dire, comme certains auteurs qu'il faut le mettre à l'abri sous des hangars; disposer une plate-forme légèrement inclinée au nord, éloignée du centre de la ferme, mais cependant

à proximité des écuries; enduisez-la d'argile battue pour prévenir les infiltrations et ménagez à portée une fosse à purin dans laquelle viendront aboutir des rigoles soigneusement entretenues qui amèneront des écuries les urines que n'auront pu absorber les litières. Au moyen d'arrosages vous réglerez à volonté la fermentation de votre engrais de manière à l'amener au degré de conservation voulu suivant les plantes auxquelles vous vous proposez de l'appliquer.

Souvenez-vous que pour les plantes qui passent longtemps en terre & dans les sols froids, le fumier long est préférable; il déverse la terre et produit son effet utile au moment de la formation du grain. Au contraire, pour les semailles de printemps et les racines, du fumier court & gras est préférable attendu qu'il est absorbé tout de suite par les plantes et donne tout d'abord un vigoureux coup de fouet à la végétation.

Les cultivateurs de nos pays laissent une légion de poules gratter leurs fumiers; ils prétendent qu'elles les débarrassent d'une multitude de mauvaises graines qui salissent leurs terres. D'accord, mais ces volailles font un dégât considérable, avec du soin, il ne devrait pas y avoir de mauvaises graines dans les pailles.

On attend aussi trop pour enterrer les fumiers: aussitôt aux champs, ils devraient être éparpillés & enfouis.

Le cultivateur n'a jamais assez d'engrais; il doit s'ingénier à augmenter sa provision et pour cela tous les moyens sont bons. A Villeneuve, on ne fait pas de composts; c'est un tort; on trouverait là un emploi fructueux de mille instants perdus. Indiquons sommairement la manière de faire un compost approprié aux commodités de la localité.

Disposons par lits: pailles, débris de chaumes, fanes de pommes de terre, tiges de colza etc. Pas dessus un lit de terre: couvertures de fossés, de marais; boues des routes et des chemins, etc.
Un 3^e lit de joncs de marais, plantes des ruisseaux, feuilles mortes,

herbes des bois; puis un lit de marne, de chaux, de cendres etc. Arros-
sons fréquemment avec du purin; mettons tous les débris de la fer-
me, l'eau de cuisine, les vieilles plumes, les mares sortant de
l'alambic et surtout les excréments humains recueillis dans
un baquet; laissons fermenter le tout pendant six mois. On
aura là d'excellent terreau réunissant tous les éléments possible
de fertilité. Il produira de merveilleux effets sur les prairies
naturelles et sera également bon pour les céréales. - La masse
d'engrais en sera augmentée dans une grande proportion et la
récolte suivra dans la progression croissante avec laquelle la nature
paie les fatigues humaines.

Je blâmerai moins nos cultivateurs de négliger l'em-
ploi des engrais verts que de ne pas apporter plus de soin au
traitement de leurs fumiers et de ne pas faire de composts. Les en-
grais verts ne sont réellement à leur place que dans les terrains secs
ou montagneux, d'un accès difficile qui rend le transport des engrais
de ferme trop dispendieux. Ici, notre sol s'accommoderait mal de la fraî-
cheur produite par la décomposition aqueuse de plantes vertes. Les en-
grais qui ne sont jamais bien actifs et qui sont de courte durée ne
seraient pas bien utiles ici. Cependant on pourrait en essayer, associés
avec les engrais du commerce dans les petites collines qui avoisinent
notre vallée principale.

Avant de passer aux engrais du commerce, concluons que pour
les engrais de ferme, il n'y a pas ici le progrès que j'ai indiqué dans
les autres chapitres; tout s'y passe comme autrefois avec la même
négligence et la même routine. En voici le résumé qui n'est pas à
notre avantage:

Fumiers laissés tels quels dans les cours, lavés par les eaux, brû-
lés par le soleil, exposés aux déprédations des volailles.

Purin négligé & perdu

Sorte en quantité et en qualité parce qu'on ne conduit pas assez
souvent le fumier aux champs.

Mélange non judicieux des différentes sortes.

Épandage tardif

Enfouissement trop lent

Usages de composts

Sorte des engrais humains.

Ce sont toutes ces causes qui font que nos agriculteurs sont obligés de recourir aux engrais du commerce, au grand avantage d'industriels souvent peu scrupuleux et au grand détriment de leur bourse.

Sans doute, il est heureux que la chimie vienne en aide au cultivateur et lui fournisse l'appoint nécessaire de principes fertilisants pour augmenter ses récoltes; mais l'idéal serait que chaque ferme puisse se suffire à elle-même et si cet idéal ne peut être atteint, du moins doit-on chercher à s'en rapprocher le plus possible, ce qui veut dire que, selon moi, le cultivateur doit limiter ses achats d'engrais commerciaux au strict nécessaire.

Et il n'en est pas ainsi ici. Sollicités par une multitude d'intermédiaires, nos cultivateurs achètent des morceaux d'engrais à l'époque des semailles. On ne leur demande pas d'argent tout de suite, mais les échéances arrivent et souvent ils sont très embarrassés pour y faire face. Nous avons à Villeneuve trois dépôts d'engrais d'une fabrique de phospho-guano. Cette multiplicité de commerçants indique qu'on fait de leurs matières une consommation considérable. Il est vrai que les récoltes, s'en ressentent, mais est-ce une raison pour épuiser nos terres? et ne serait-il pas à craindre que, surexcités par ces matières, qui n'apportent pas d'humus au sol, nos terrains ne finissent par devenir stériles et que nous ne mangions en ce moment, comme on dit, nos blés en herbe? On a dit de la marne: « Elle enrichit les pères et ruine les enfants » ce n'est vrai que si on néglige d'associer la marne aux engrais; mais avec les matières chimiques du commerce il serait bon aussi de n'agir qu'avec prudence et de ne les employer que concurremment avec des engrais de ferme.

Augmentons ceux-ci & les autres deviendront sans danger.

Les engrais du commerce sont essentiellement échauffants: c'est pourquoi ils produisent un si grand effet chez nous. Ils stimulent la végétation dans nos sols refroidis: ils l'activent, la font partir plus vite au printemps et font arriver plus tôt la moisson.

Les principaux sont la poudre, le phosphate-guano, les superphosphates d'os, le noir animal etc. Le meilleur selon moi est celui qu'on emploie le moins, j'ai nommé la poudre. Ce moins est engrais provient des déjections humaines et ne se compose pas uniquement de substances minérales. Il est organique et n'épuise pas le sol comme les autres. L'emploi du noir animal serait aussi à essayer.

Depuis une couple d'années des industriels ont proposé à nos cultivateurs de transformer en guano les excréments des volailles. Beaucoup ont accepté et les manipulations se font au domicile des agriculteurs qui semblent avoir à se féliciter de cette combinaison. Cet engrais trouve grâce devant mes yeux, car la matière première principale vient de l'exploitation: il est en partie organique et doit faire grand bien aux terres. Du reste, l'année dernière les principaux fermiers se sont mis à fabriquer eux-mêmes des engrais. Ils ont grandement raison: ils s'affranchissent ainsi du joug d'intermédiaires coûteux, ils n'auront que les matières premières à payer et seront certains de n'être pas trompés sur la valeur de leurs engrais. Ils en opéreront le dosage à leur convenance et suivant leurs besoins. Si ce projet réussissait, comme on doit le souhaiter, nos agriculteurs auront résolu le problème de l'emploi des engrais chimiques au meilleur marché & dans les meilleures conditions possibles. On peut aussi essayer des syndicats agricoles.

Amendements.

Les amendements sont de deux sortes: les uns stimulent la végétation et l'achèvent; ce sont les amendements stimulants dont l'effet se rapproche plus ou moins de celui des engrais; les autres modifient la nature du sol, le rendent plus fertile & plus apte à la culture des plantes, ce sont les amendements modifiants. Les deux sortes sont concurremment employées et toutes deux sont susceptibles d'attirer l'attention de l'agriculteur sérieux et réfléchi. Parmi les amendements stimulants nous nommons la suie, les cendres, le plâtre, les plâtras, les débris de démolitions, la marne et la chaux. Les quatre derniers pourraient être rangés dans une 3^e catégorie dite mixte, car ils sont en même temps modifiants & stimulants.

Suie. — La suie produit de très bons effets sur les sols humides; elle semble surtout convenir aux prairies et aux arbres fruitiers; malheureusement elle est en petite quantité & ne peut être employée en grand. Répandue au pied des vieux arbres, la suie leur donne un regain de vigueur et peut leur faire donner encore quelques bonnes récoltes. On l'a toujours employée avec succès à l'étranger & il n'y a qu'à continuer ce qui s'est toujours fait.

Cendres. — Les cendres, de quelques matières qu'elles proviennent, font toujours un très bon effet sur le sol; il semble même qu'elles soient plus efficaces alors qu'elles ont servi à la lessive. On les répand à la volée sur les prairies naturelles ou artificielles; on s'en sert avec succès dans la culture des haricots et on peut aussi les employer au dessèchement des matières fécales. Répandues à la volée sur les jeunes plantes

ou les céréales souffrantes, elles produisent un effet merveilleux. Nos cultivateurs n'ont qu'à l'essayer et ils s'en trouveront fort bien. Jusqu'ici, à Villeneuve, on n'a employé les cendres que sur les prés ou bien on les dispose tout bêtement sur le tas de fumier, c'est un abus qu'il est temps de faire cesser.

Plâtre. — Le plâtre pulvérisé est un stimulant excellent pour les prairies artificielles: luzernes, trèfles sainfoins; nos cultivateurs n'en font pas usage ici et ils ont tort; ils se figurent que c'est du temps et de l'argent perdus; il n'en est rien cependant & je suis persuadé que dans notre sol dépourvu de chaux et de principes calcaires, le plâtre ferait très bon effet. On s'en sert aussi, mais pas chez nous malheureusement, pour concentrer les principes fertilisants du fumier.

Plâtras et débris de démolitions. — Voici un amendement très recommandable et personne ne le néglige, mais il n'est pas à la portée de tout le monde, car on ne peut se le procurer que quand on dissout de vieilles constructions. Du moins là, tout le monde est d'accord.

Marne. — Nous arrivons à l'amendement par excellence pour nos terrains. Tout le monde fait usage de celui-ci & c'est le cas d'en entreprendre l'histoire avec détails.

De tout temps on a employé la marne à bonifier nos terres. Ce qui le prouve ce sont les nombreuses carrières boisées qui se rencontrent sur tous les points du territoire; elles sont épuisées, il est vrai, mais cela même prouve combien elles ont été visitées avec suite. Actuellement, sur le territoire de Villeneuve, il n'existe aucune carrière à ciel ouvert; il faut faire un puits pour atteindre le banc de marne et alors extraire celle-ci en percant du ga-

horizontales dans le lit, puis les matériaux doivent être remontés à l'aide du treuil & cela ne laisse pas de constituer une besogne coûteuse.

Le plus souvent les frais d'extraction sont à la charge du propriétaire qui fournit la marne à son fermier; celui-ci la conduit aux champs et l'épand à son compte. Tous les lieux contraignent le fermier à un marnage de toutes les terres dans le courant de son exploitation. Celui-ci a intérêt à exécuter ce travail dans les premières années de son séjour à la ferme afin de profiter de l'amélioration des terres pendant toute la durée de son bail.

Les propriétaires cultivant eux-mêmes leur héritage s'occupent aussi de marnier leurs terres. On met ici de 50 à 60 met. cubes de marne à l'hectare. Cette marne contient encore une forte proportion d'argile, ce qui fait que 60 met. cubes à l'hectare ne constituent qu'un marnage bien léger. On pourrait aller jusqu'à 100 met. cubes à l'hectare.

Cette opération se fait l'hiver: on dépose la marne en petits tas, puis on la répand; la gelée la réduit en poussière & un léger labour l'enterre. Nos bois arrachés restent improductifs jusqu'à ce qu'ils aient reçu une bonne dose de marne et bon gre, mal gre; il faut se mettre à cette besogne ou sans cela point de récoltes.

Les communes voisines: La Bellière, Cormant & Subli. qui ont des marnières à ciel ouvert à proximité de notre territoire. Leur marne est plus grasse que la nôtre, mais il ne nous est pas permis d'aller en chercher pour nos terres de Villeneuve. Si l'on possède du terrain sur ces communes, ces terrains ont droit à la marnière communale, mais il n'est pas permis de faire sortir l'amendement du finage qui a la propriété de la carrière.

Il existe bien aussi sur ces territoires des marnières

provises appartenant à des particuliers, mais ceux-ci vendent cher et avec le charroi la matière ne revient pas à un moindre prix que celle que nous tirons de nos puits plus à notre portée.

Chaux. — La chaux serait l'amendement par excellence dans notre sol; malheureusement elle est rare & le frais d'acquisition et de charroi de cette matière en feraient un amendement trop coûteux pour que son emploi soit du domaine de la pratique. Nos cultivateurs négligent donc de chauffer leurs terres et leurs prés et je ne puis leur en faire un grand reproche. Cependant j'ai vu quelques particuliers acheter à Villeneuve-sur-Yonne des cendres de four à chaux et en épandre quelques mètres cubes sur des prés. Ces cendres et ces débris calcaires et brûlés ont produit un bon effet, mais je ne pense pas que l'augmentation de récolte causée par cette opération en ait couvert les frais.

Pour que le chaulage ait chance de se pratiquer en grand à Villeneuve, il faudrait que chaque fermier puisse fabriquer sa chaux lui-même à l'air libre et sans grands frais. Personne ne l'a jamais essayé jusqu'ici.

Parmi les amendements modifiants, je citerai le transport des terres, les travaux d'assainissement du sol & surtout le drainage.

Ce dernier n'a pas encore droit de cité chez nous; nous verrons pourquoi dans le chapitre des prairies; il y produirait cependant de très bons effets, mais comme j'ai déjà traité cette question dans mon étude d'il y a 5 ans, il est inutile de l'examiner de nouveau ici, d'autant plus que nous faisons de l'histoire locale & non un cours d'agriculture proprement dit.

Les transports de terres ont de multiples bons effets ici; ils assainissent le sol car c'est surtout pour exhausser les parties basses où l'eau séjourne qu'on entreprend ces travaux. Ils facilitent encore l'écoulement des eaux en abaissant les bordures des champs

puisque c'est surtout la terre des rives qu'on transporte dans l'intérieur de la propriété. Ils changent la nature du sol puisqu'ils introduisent dans celui-ci des éléments nouveaux. En général, c'est un axiome agricole que : « toute terre, même mauvaise, transportée sur une autre de nature différente l'améliore par cela même qu'elle modifie sa composition première et lui fournit des éléments qui lui étaient étrangers ».

Il y a longtemps qu'ici on a reconnu le bien fondé de ce principe. Un nombre de cultivateurs emploient d'une façon intelligente & fructueuse les loisirs que leur laisse la mauvaise saison à charrier dans leurs propriétés libres les terres disponibles qu'ils peuvent se procurer, soit en les tirant des fossés ou des banquettes des routes, soit en entretenant les bordures des champs, soit enfin en utilisant les dépôts encombrants qui se rencontrent un peu partout.

Pour terminer le chapitre des amendements, je dirai qu'en fait de travaux d'assainissement les cultivateurs font tous leurs efforts pour se débarrasser de l'eau en excès dans leurs champs. Dans chaque dépression de terrain règne un fossé collecteur qui emmène l'eau dans l'eau dans la vallée principale; des rails transversales et des rigoles sont soigneusement ménagés dans les cultures hivernales qui sont les seules à craindre l'humidité. Si on n'emploie pas à combattre l'excès d'humidité son grand remède le drainage, c'est que les frais seraient trop élevés pour un sol comme le nôtre & que des travaux intelligents & judicieusement conduits donnent, en fin de compte, un résultat satisfaisant.



Céréales.

Les principales céréales cultivées à Villeneuve sont : le froment, l'avoine, l'orge, le seigle. On ne cultive pas ici de millet. Le sarrasin & le maïs, cultivés en petite quantité ne le sont que comme fourrages annuels.

Sur les 1001 hectares de terres labourables de la commune, 788 sont consacrés annuellement à la culture des céréales ou sont en jachères afin de préparer cette culture. Le tableau suivant en indiquera la répartition.

Trentième tableau.

Étendue cultivée annuellement en						Total
Froment	Seigle	Orge	Avoine	Sarrasin	Jachère	
330	30	20	218	"	190	788

Dans le quinzième tableau, nous avons vu qu'un hectare de froment rapporte de nos jours 545^f en moyenne. Pour avoir le rapport net d'un hectare, il faudrait défalquer les frais et avoir encore égard à la perte occasionnée par la jachère d'un an qui dans 190 hectares précède la culture du blé. Établissons ce frais afin d'évaluer le rapport net pour la commune résultant de la culture du froment, nous avons le tableau suivant :

Trente-unième tableau.

Énumération des frais.	détail	Frais par hectare	Recompte, balance & observations.
Labours	En moyenne 3 Labours à 27 ⁵⁰ l'un (Voir aux observations pour les frais de culture des terres en jachères ou en racines)	83	Revenu brut 545 ^t Frais 410 ^t
Fumure	15 voitures de fumier à 10 ⁵ l'une ou quand, plus l'épandage.	155	Bénéfice net par hectare 135 ^t
Semence	180 lit. de blé à 20 l'hectolitre	36	Bénéfice Total pour 330 hectares 44.590 ^t
Moisson	30 ^t à l'hectare.	30	
Receuil de la récolte	3 ^t if	3	Les frais de labour, de battage, de receuil de la récolte ne sont pas déboursés par le cultivateur qui fait ces travaux au moyen de son personnel; ils entrent dans le frais généraux de l'exploitation et en bonne comptabilité; ils ne devraient pas être comptés au débit du compte céréales, mais bien au débit du compte d'exploitation. — On donne 4 et même cinq labours aux terres en jachère; mais les blés mis en terre après de
Battage	A raison de 2 ⁵ le sac de 110 l.	33	
Vente	0 ⁵ 50 le sac.	8	
Jachères.	190 hectares cultivés auraient donné un revenu annuel moyen de 190 x 100 ou 19000 ^t , ce qui pour 330 hectares de froment donne par hectare une dépense moyenne de Total. — — — —	50 410 ^t	

racines n'en demandent qu'un ce qui ramène la moyenne à trois, anniquité sont comptés à leur colonne dans ce tableau.

Nous n'entrons pas ici dans le détail des procédés à employer pour la culture du froment; nous avons traité cette question il y a cinq ans; nous nous bornerons à dire que nos cultivateurs recherchent surtout les espèces productives et font tous leurs efforts pour se mettre au courant de ce qu'il y a de mieux à choisir en fait de variétés pour augmenter leurs récoltes en qualité et en quantité; ici encore nous abandonnons résolument les sentiers de la routine pour marcher dans la voie d'un progrès méthodique et raisonné.

Seigle.

La culture du seigle est moins rémunératrice que celle du

froment; elle n'a sa raison d'être que dans deux cas: 1^o Quand les terres sont trop pauvres pour produire la première des deux plantes, et ce n'est pas le cas chez nous; 2^o quand le cultivateur n'a pas assez de paille. Comme plante à produire de la paille, le seigle n'a pas de rival; c'est ce qui fait qu'on cultive encore cette céréale & nous avons vu qu'annuellement il en est encore cultivé 30 hectares dans notre commune. Évaluons le produit net moyen d'un hectare de seigle à 120^f et nous aurons pour le bénéfice son frais produit par cette culture dans notre commune

$$120^f + 30 = 3600^f.$$

Orge.

L'orge est peu cultivée maintenant qu'on ne s'en sert plus à faire du pain dans notre commune; chacun en sème la petite quantité nécessaire pour nourrir l'un ses agneaux, l'autre ses volailles. La seule variété indennée est l'orge commune à deux rangs de printemps. Quant à l'escourgeon on néglige totalement sa culture. L'orge, dans notre commune n'est donc pas destinée au commerce mais bien à la nourriture des bestiaux; cependant cette céréale se plaît bien dans nos terrains et y donne de bons produits: la paille vient généralement grande et si nos cultivateurs n'en sèment pas davantage, c'est qu'ils estiment cette culture peu rémunératrice et qu'ils tournent de préférence leurs vues vers la culture de l'avoine qui demande moins de préparations & pas la moins de frais. Évaluons à 75^f le produit net d'un hectare d'orge nous avons de ce chef pour la commune un revenu net de

$$75^f + 20 = 1500^f.$$

Avoine.

L'avoine est après le blé la céréale dont on s'occupe le plus dans notre commune. Son grain est destiné à la nourriture de nos beaux chevaux; les volailles en consomment beaucoup aussi; le surplus de la production va au marché; la paille de l'avoine, comme celle de l'orge du reste, donne un appoint de

fouage fort apprécié pour la nourriture des vaches en hiver, en balles, mêlés aux betteraves forment avec les balles de froment la base des soupes ou bœufs distribués aux bestiaux du premier décembre au premier mai. Il n'est donc pas étonnant que sa culture soit si développée et il en a été ainsi de tout temps. Peut-être même autrefois en cultivait-on encore une plus grande étendue, alors qu'avec l'assolement triennal pur et l'absence de cultures fourragères, toutes les terres, de trois années l'une étaient en avoine.

Le tableau suivant indiquera l'importance du revenu net produit dans la commune par cette culture, en prenant pour base le produit brut indiqué au 1^{er} tableau de cette étude historique, soit 380^f à l'hectare.

Trente-deuxième tableau.

Énumération des frais	Détail	Frais par hectare	Décompte, balance et Observations.
Labour	1 labour.	28	Revenu brut 380 ^f
Fumure	La plupart des avoines sont semées sans engrais, soit après un froment, soit après défrichement d'une prairie.	..	Frais 130 ^f Revenu net 250 ^f
Semence	180 litres d'avoine à 10 ^f l'hectol.	18	Revenu net pour 21/2 hectares.
moisson	1 ^{er} à l'hectare.	15	53.750
recette de la récolte	15 ^f à l'hectare à cause du râteau	15	Le revenu de l'avoine semble beaucoup plus considérable que celui du blé; mais il n'est que juste de remarquer que l'avoine profite de l'excis d'engrais que n'a pas absorbé le froment, et qu'ainsi tous les frais
Battage	à 1 ^{er} l'hectolitre	40	
Vente	à 0 ^f 35 l'hectolitre.	14	
	Total - - - - -	130	

Le fumure, sont comptés au blé tandis qu'en réalité l'avoine, est débiteur envers le blé d'une notable partie des frais de fumure. Mais le tableau suivant de la récapitulation des produits rétablira l'équilibre & le revenu moyen de l'hectare de terrain cultivé en céréales sera tout-à-fait exact.

Récapitulons le produit total net résultant de la culture des céréales dans notre commune, nous aurons pour les 78^h hectares de terre labourables employés à la culture des céréales en année moyenne, y compris les 190 hectares de jachère qui précèdent la culture du froment et la préparent, le tableau suivant:

Trente-troisième tableau.

Froment			Orge			Seigle			Avoine			Jachère. - Nombre d'hectares.	Total de la surface cultivée	Total du revenu net	Produit moyen par hectare.
Nombre d'hectares cultivés	Produit net par hectare	Produit total	Nombre d'hectares cultivés	Produit net par hectare	Produit total	Nombre d'hectares cultivés	Produit net par hectare	Produit total	Nombre d'hectares cultivés	Produit net par hectare	Produit total				
330	129	42,570	20	77	1,500	30	120	3,600	215	250	53,750	190	78 ^h	103,400	131

Dès.

Qui a foire à pain, dit un vieux proverbe agricole, et nos paysans sont si persuadés de la vérité de cette maxime qu'ils font tout leur possible pour multiplier leurs épis. Depuis cinq ans, la surface occupée par cette culture s'est bien augmentée: tous les terrains jugés pouvant porter du froment ont été semés en épis. Le sol des anciens étangs est presque entièrement consacré à cette culture: chaque année ce sont de nouveaux essais faits non seulement dans les vallées, mais jusque sur les petites hauteurs des plateaux. On ne peut que louer nos cultivateurs de cette heureuse tendance et applaudir à leur initiative. Faisons des vœux pour la réussite; elle est certaine d'ailleurs car notre sol se prête à cette transformation.

Lors évalue l'importance de cet accroissement continu de nos prairies, nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil sur le premier tableau. En 1842, lors de l'établissement du cadastre, nous avions 52 hectares de prés; maintenant nous en avons 100 dans la commune, c'est-à-dire 48 de plus, d'où il résulte une augmentation moyenne annuelle de un peu plus d'un hectare.

C'est surtout dans les 10 dernières années que le progrès s'est accentué. En 1878, il n'y avait pas 75 hectares de prés sur le territoire; donc nous avons eu depuis 10 ans un accroissement moyen de 2 hectares / chaque année, et c'est avec raison, car le revenu des prés tout en étant l'un des moins aléatoires est encore celui qui demande le moins de travail & de main d'œuvre. Si par les années de sécheresse la récolte n'est pas considérable, elle n'est jamais nulle dans un pré. Le prix de vente augmente en proportion de la pénurie de production, de sorte que le résultat final est toujours à peu de chose près le même.

Nous renvoyons à la petite carte intercalée dans le texte pour se faire une idée de l'emplacement de nos prairies; cependant elle est forcément incomplète, car il m'a été impossible d'y faire figurer toutes les petites parcelles disséminées de çà de là dans le territoire & nouvellement converties en prairies. La grande carte qui accompagne ce travail et qui a 7 ou 8 ans de date est de même incomplète sous ce rapport. Puisqu'elle ne contient pas les prés créés depuis la confection.

Si maintenant nous voulons évaluer le rapport en espèces des prés de la commune de Villeneuve-lez-Domdieu, nous arriverons aux résultats indiqués dans 3^e tableau.

Trente-quatrième tableau.

Observations.											
Les frais résultant des prés sont: le Foin, le foin, la culture du foin, le bottelage, la conduite au marché etc. Tous ces frais sont affectés à la culture du foin. -- Le foin est consommé dans la ferme, le foin de bottelage et de vente se vend plus. -- Les engrais se vendent tous comptant, le calcul devant faire ressortir le produit net.	Observations.	Rapport d'un hectare moyen	Débit total	Débit par hectare	Statut de culture d'un hectare	Valeur de la récolte annuelle d'un hectare	Valeur de 100 bottes de foin	Recette par hectare	Valeur de 100 bottes de foin	Nombre d'hectares	Spécies
		200	7500	300	100	400	40	10	25	25	Bons prés
		160	6400	100	75	245	35	7	40	40	Prés dégradés.
		150	1050	150	150	300	20	15	7	7	Mauvais prés
		120	3360	120	60	180	30	6	28	28	Herbe
	183,10	18130							100	100	Coûts.

On voit que l'exploitation des prés, outre qu'elle occupe moins de bras que la culture des céréales et qu'elle donne des résultats moins chancieux donne une plus grande somme de bénéfices qui se chiffre par hectare ainsi qu'il suit:

Rapport des Céréales 183,10
Céréales 131, "

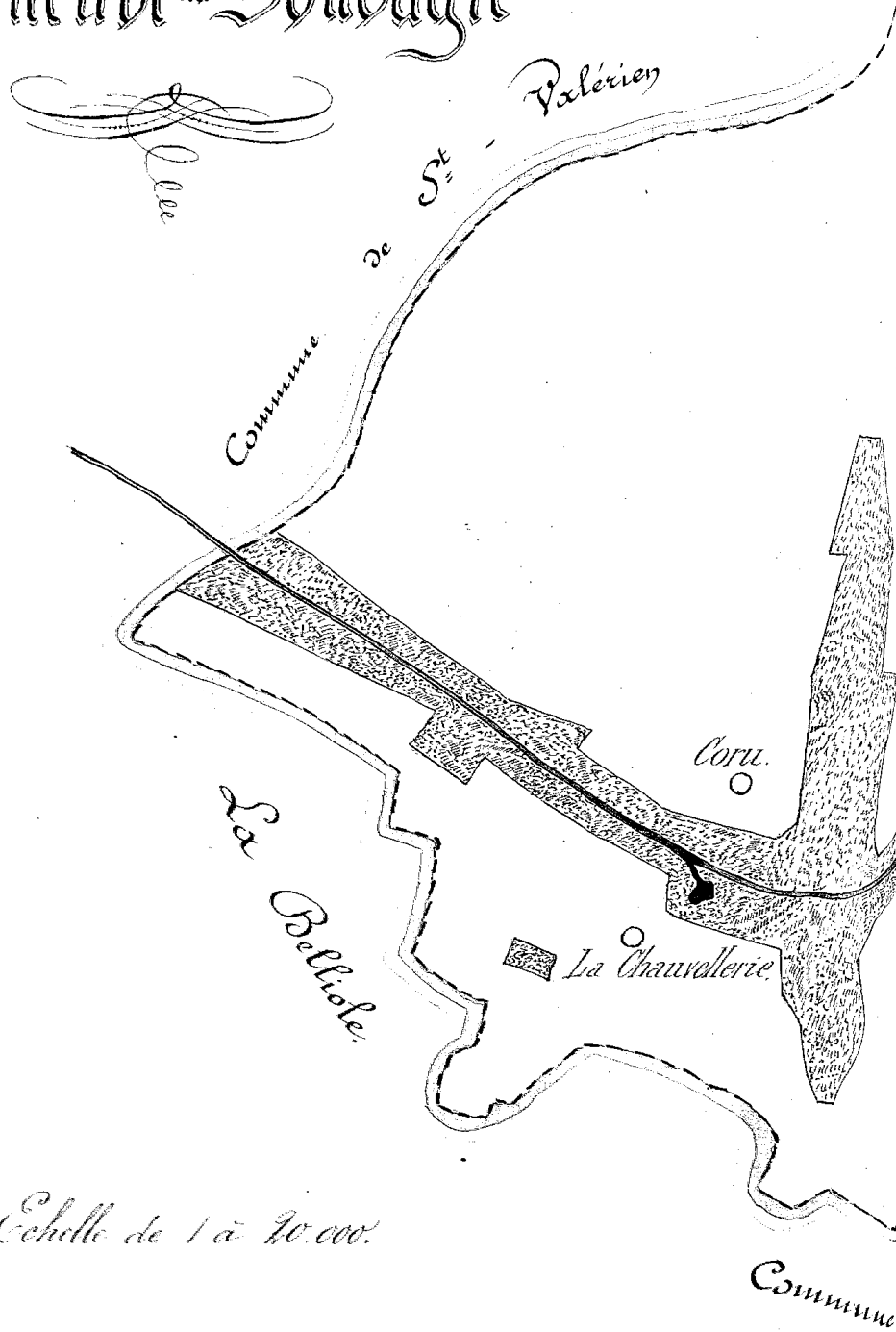
Différence en faveur des prés ----- 51, 10

Les prés, suivant leur emplacement sont de nature très différente: les uns, situés dans des terrains humides où il y a de l'eau stagnante, ne produisent que de mauvaises herbes et les plantes dures & aigres des marais; d'autres situés sur des hauteurs non d'humidité que la pluie du ciel; l'herbe qu'ils produisent est très bonne

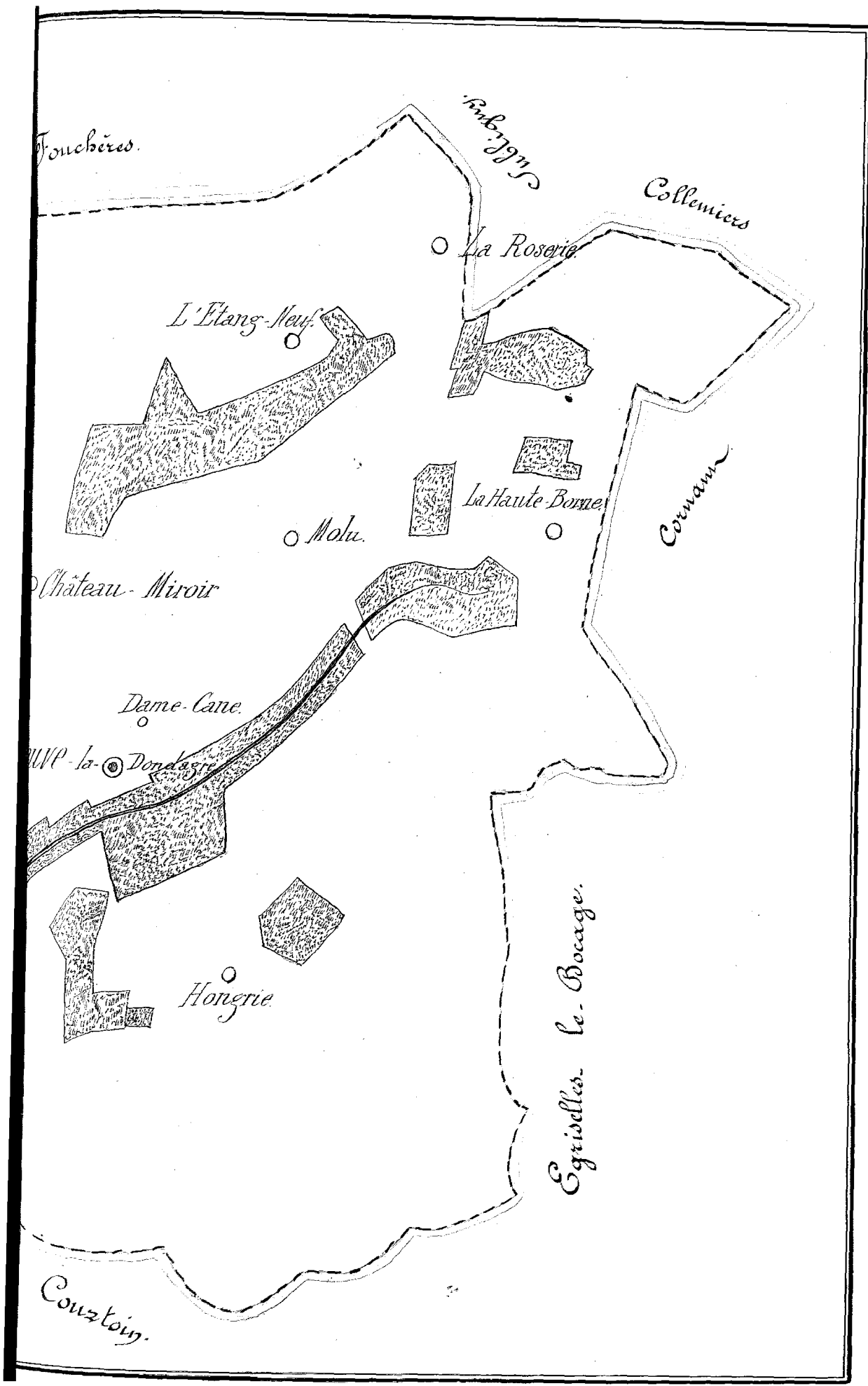
mais peu abondante. Enfin les meilleurs sont situés dans les parties basses du sol, ayant un écoulement suffisant et où arrivent lors des pluies les eaux des forêts et celles des terres arables qui produisent une sorte d'irrigation passagère.

Ce qu'il faudrait à la presque totalité de nos prés serait d'être assainis, drainés et irrigués. Le drainage changerait

Carte des prés de la Commune de Villeneuve-la-Dondagre



Echelle de 1 à 10.000.



Fouchères.

Rubières

Collemiers

La Roserie

L'Étang-Neuf.

Molu.

La Haute-Borne

Cormann

Château-Miroir

Dame-Cane.

VVP-la-Dondagne

Hongrie

Egriselles-le-Bocage.

Couztoin.

la nature de l'herbe de nos prairies qui est en général médiocre & y favoriseraient la croissance des bonnes graminées; il atteindrait le terrain et en même temps l'eau qui en résulterait pourrait servir à l'irrigation des prairies situées au niveau inférieur. Ce serait presque toujours possible puisque l'emplacement de la plupart de nos prairies est celui des anciens étangs et on n'a pas oublié qu'ils se diversifiaient tous les uns dans les autres.

Du reste, même sans avoir recouru aux eaux du drainage, il serait possible d'irriguer nos prairies puisque ces dernières reçoivent l'égout des forêts & des terres cultivées des hauteurs environnantes. Il suffirait, sur les rives les plus élevées, d'enclaver les prairies qui forment le fond des vallées d'une tranchée étanche. Elle garderait l'eau d'égout et la dispenserait au fur & à mesure des besoins au moyen d'un système de rigoles peu compliqué. Il va sans dire que pour permettre l'application de ce système, il faudrait une entente préalable entre tous les possesseurs des prairies.

Le besoin de cette entente si dérivable se fait sentir surtout en agriculture; il faut s'attacher; ce n'est qu'à la réunion d'intérêts particuliers que résultera pour la collection, des individus la possibilité d'appliquer en grand les principes culturels qui sont reconnus pour les meilleurs et qui permettent au cultivateur français d'être lutté victorieusement contre la concurrence étrangère. Qu'il s'agisse d'améliorer le fond même du sol comme dans la question que nous traitons ou bien de se procurer les outils, les instruments et même les engrais commerciaux nécessaires au meilleur compte possible, ce n'est que par l'association que nous pourrions y arriver. Les ressources individuelles sont trop bornées pour permettre les sacrifices demandés par le progrès actuel. Seules les ressources d'une collection d'individus permettent d'entreprendre les

fructueux travaux d'amélioration ou l'acquisition d'un matériel agricole pouvant répondre aux exigences de l'époque et remplacer les bras humains qui ont abandonné la culture de la terre. Le salut est là, dans les syndicats agricoles, dans les associations de cultivateurs du même pays; ils achèteront en commun les meilleures semences, les engrais nécessaires, les instruments de culture perfectionnés et pourront améliorer de vastes espaces qui n'attendent que quelques travaux pour être des terres de premier ordre.

Mais revenons à nos prairies; elles ne sont donc ni irriguées, ni drainées et quelque bien que pourraient leur faire ces deux amendements elles ne seront ainsi améliorées que quand nos propriétaires auront compris qu'il est de leur intérêt d'associer leurs efforts et leurs capitaux. Jusque là, et nous avons peut-être encore longtemps à attendre, chacun doit se borner à faire de son mieux, selon ses moyens pour augmenter sa production; mais encore faut-il s'y prendre avec intelligence: il faudrait régulariser le cours des ruisseaux qui varie tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, suivant les obstacles que le hasard oppose à l'écoulement de l'eau. De la sorte, nos prés sont enlaidis plutôt qu'arrosés par cette eau courante qui pourrait pourtant leur faire beaucoup de bien. Ensuite des fossés d'assainissement remplis de piquets ou de fascines pourraient être ouverts dans le sens de la plus grande pente du terrain; ce serait un drainage imparfait sans doute, mais peu coûteux qui nous débarrasserait toujours d'une quantité considérable de cette eau qui nous amène tant de mauvaises herbes dans nos prés.

Les troupeaux dérangent le nivellement des prairies et entravent les travaux de la fauchaison; on a le tort ici de ne pas les épancher au printemps; il faut le faire; cette terre répandue sur la surface du pré renhausse l'herbe & fait multiplier les touffes. Une des plus mauvaises coutumes aussi de nos pays consiste à conduire trop tard les vaches à la pâture dans

1100 N° 12

les puits. Le peu d'herbe qu'elles y trouvent à l'arrière-saison n'a pas une valeur capable de contrebalancer le tort que cause à la prairie le pûtement incessant des bestiaux sur cette terre argileuse & molle. Il s'en suit des trous qui deviennent autant de flaques d'eau pendant l'hiver et le printemps. Cette eau détruit les bonnes graminées & favorise la multiplication des plantes inutiles ou nuisibles sans compter que le sol du pûr devient excessivement dur et que ni l'eau, ni l'air, ni le soleil, ni la lumière ne peuvent parvenir jusque dans les racines des végétaux. En règle générale, toutes les fois que le sol d'un pûr n'est pas suffisamment sec, il faut s'abstenir d'y conduire des animaux au pâturage.

Une prairie qui toujours produit ne tarde pas à s'épuiser si on ne répare au moyen d'engrais les pertes du sol. Le pâturage redonne bien, sous la forme des excréments des animaux qui y paissent, à la prairie une partie des sucs qui lui ont été enlevés par les récoltes, mais cela n'est pas encore suffisant; il faut y ajouter des engrais bien consommés, du fumier de ferme ou plutôt du fumier résultant de composts; des cendres, du plâtre, de la chaux en poudre feront aussi très bon effet. On peut encore se servir avec avantage du phosphore quano à condition de n'en pas abuser. L'engrais humain délayé dans l'eau ou du purin font aussi très bon effet. On ne doit pas négliger ces fumures si on ne veut pas s'exposer à des inconvénients plus ou moins graves. Ici, on fume un peu les pûrs, mais pas assez. Surtout on se garde bien de les herser au printemps: cette opération détruirait pourtant quantité de moussettes et d'herbes nuisibles, sans compter qu'elle augmenterait les bonnes en multipliant les touffes.

On pourrait aussi trouver à redire sur la manière dont on procède ici à l'établissement d'une prairie. Quelqu'il qu'un

propriétaire s'est déterminé à convertir en pré une surface dom-
nié, il la façonne & l'amende du mieux qui lui est possible.
jusqu'ici, c'est très bien, mais poussé par un esprit d'économie mal-
entendu, notre homme se garde bien d'acheter chez un marchand honnê-
te & consciencieux de la graine de bonnes plantes à pré: il reprend
sur son terrain, les poussees de son grenier à foin, de sorte qu'il propage
autant de mauvaises herbes que de bonnes, sans compter que ce
moyen est un peu économique, il n'est guère rationnel, la graine
ainsi semée pouvant n'être qu'imparfaitement mûre & ne pas lever
en quantité suffisante.

En général aussi, je trouve qu'on coupe trop tard les foin:
au lieu d'attendre que toutes les plantes soient à graines, il faudrait
les mettre par terre dès que la plupart sont en pleine floraison: de
cette manière le foin serait plus tendre, plus savoureux et plus nutritif.

En résumé et pour clore ce chapitre, nous devons nous féli-
citer de voir s'augmenter la surface de nos prairies naturelles, mais
nous avons encore à perfectionner notre manière de faire surtout en ce
qui est des soins à y apporter. Nous devons surtout nous défendre
d'un esprit d'économie mal entendu, & soigner davantage nos inté-
rêts. La routine nous tient encore de ce côté, routine d'autant
plus difficile à vaincre qu'elle s'accorde avec le désir bien naturel
d'épargner son argent et de restreindre ses dépenses.

Vignes.

La nature du terrain de notre commune, son état d'humidité
prolongé au printemps et son peu de pente le rendent peu propre à la

culture de la vigne ; cependant je suis persuadé que ce précieux arbrisseau
pourrait être acclimaté sur notre sol et y donner des produits sinon
brillants par la qualité et la quantité du moins suffisamment rémun-
érateurs & pouvant remédier à la disette de boisson qui se produit dans
notre endroit après plusieurs mauvaises récoltes successives de fruits.

Autrefois, il y a eu quelques essais de tentés, mais l'in-
succès doit plutôt être attribué au choix de cépages délicats et à
une culture défectueuse qu'à un obstacle insurmontable venant du
seul fait de la nature du sol. Du reste, ceux qui ont planté ont,
de leur aveu même manqué de persévérance et arraché les plants.
x trois avant que l'expérience puisse devenir concluante.

Cependant les pieds de vigne cultivés dans les jardins
prospèrent et amènent leurs fruits à maturité complète, pour-
quoi en serait-il autrement des vignes cultivées en plein champ.
Nous avons quelques pentes pierreuses peu inclinées, il est vrai,
mais exposés au midi si je suis persuadé que la vigne vendrait
et donnerait des produits. J'estime que c'est moins la crainte d'un
échec que la peur de s'attirer les moqueries des imbéciles qui ar-
rête nos propriétaires entreprenants. Semblables en cela aux mou-
L tour de Panurge, nos gens s'écarteraient si l'un d'eux commen-
çait et réussit. Il est dommage que je n'aie pas un lopin de
terre ici, car ne fût-ce que pour donner le branle, je ferais un
essai et il réussirait d'autant mieux que nos voisins de Cornant
et d'Egriselles-le-Bocage cultivent avec succès la vigne sur des
coteaux aussi froids que les nôtres et d'une conformation identique.
Malheureusement, tant fonctionnaire, astreint à une résidence
imposée par l'administration, il m'est impossible de fonder un
établissement dans un lieu que je suis exposé à quitter d'un ins-
tant à l'autre, mes ressources ne me le permettent pas. Ce la bon-
ne heure si le Conseil municipal voulait prendre les frais à
sa charge ; qu'il lui laisse tous les bénéfices de l'entreprise
je me risquerais, m'estimant suffisamment récompensé par

la satisfaction d'avoir rendu service à mes concitoyens.

Seulement, si j'avais à établir une vigne ici, je choisiraï pour la planter l'espèce de gamay appelé chaume dans notre arrondissement: on pourrait l'associer au fram noir. Cependant, dans notre sol froid, je préférerais le chaume à tous les autres cépages quoiqu'il ne donne qu'un vin plat et de peu de garde. 1^o A cause de sa grande fertilité; 2^o à cause de sa maturité hâtive, en avance d'une dizaine de jours sur les autres plants; 3^o à cause de sa résistance à la gelée; 4^o parce que la contre-bourve et la sou-bourve donnent encore du fruit alors que les bourgeons principaux ont été détruits par le froid.

Le terrain étant fertile ici, la vigne y aurait assez de vigueur pour supporter la méthode du docteur Guyot, consistant à tailler tous les ceps sur deux yeux en faisant une gaulle à chacun, destinée à servir de porte-fruits. Quant aux deux yeux taillés, ils émettent deux sarments vigoureux qui donnent ou ne donnent pas de fruits, peu importe, la gaulle en donnant toujours assez et étant, par sa position relevée, à l'abri de la gelée. De ces deux pousses, l'une, l'année suivante sera taillée à deux yeux et l'autre servira de porte-fruits. Celle est en résumé l'économie de la méthode; il est vrai qu'elle demande du soin, un terrain fertile et un appareil compliqué de fils de fer pour attacher gaules et pampres, mais son rendement est certain et d'une abondance suffisante pour amplement dédommager le vigneron de ses peines et de ses avances.

Je crois dès lors avoir suffisamment démontré la possibilité d'élever fructueusement des vignes dans notre commune et j'espère que si moi-même je n'en fais pas une application victorieuse, je finirai par mes conseils par déterminer une personne intelligente à l'essayer. De reste si les gelées tardives de printemps se mettaient à détruire trop fréquemment la récolte, le possesseur de vignes aurait encore

la espèce de les abriter comme on fait en maints endroits à l'aide de paille, de planches ou d'autres abris.

Le plus grand danger serait celui des maladies; dans notre sol l'oïdium aurait beaucoup de prise, mais on connaît le remède & il n'y aurait qu'à l'appliquer avec suite. Le mildew a son remède aussi et les gens de Villeneuve le connaissent et ils ont cette année triomphé vigoureusement de cette maladie ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Quant au phylloxera, grâce à la basse température de nos terrains et à l'eau qui les inonde pendant tout l'hiver peu de pays en seraient plus épargnés que le nôtre. Qui sait si dans quelques années, il ne faudra pas venir chez nous pour avoir du vin de basse Bourgogne, le fléau menaçant de détruire les bonnes côtes du département.

Si les habitants de Villeneuve ne cultivent pas la vigne sur notre territoire, c'est simplement parce qu'ils craignent de ne pas réussir, car ils ne se font pas faute d'acheter des vignes sur les territoires voisins et actuellement on ne compte pas dans notre commune moins de 17 propriétaires de vignes résistant du vin pour leur consommation & grâce au vin d'eau sucrée fait avec le marc, en laissant encore une certaine quantité au commerce chaque année. Ensemble, ces 17 propriétaires n'exploitent pas moins de 10 hectares de vignes situés sur les territoires de Cornant, Egriellu, Collemiers, Subligny, Baron, Mailly et même Saligny & Villeblevin.

On voit par là que si chez nous, nous n'ignorons pas la vigne, nous n'en sommes pas moins amateurs de bon vin, frais, naturel et exempt des mélanges malsains du commerce. A ce titre, les vignes nous intéressent autant que les populations des communes voisines & j'ose dire que nous nous montrons plus qu'elles à la hauteur des circonstances. Il n'est aucun des 17 propriétaires de Villeneuve qui ne fasse pas partie d'un syndicat antiphyllloxérique du canton où sont situés ses vignes et certes, une pareille unanimité ne se rencontre pas parmi les populations vigneronnes des autres communes.

Médusé à part, j'y suis bien pour quelque chose car je ne cesse de prêcher ce qui me paraît bon et utile. Moi aussi je suis propriétaire de 4^e arces de vigne à Nailly, mon pays, et je n'ai certes pas été assez sot pour assister impassible à l'irruption et au ravage de nos vignobles par ce redoutable ennemi qu'on nomme le phylloxera.

Donc, conseillé par moi, prêché à outrance, nos propriétaires ont été convaincus et se sont associés au syndicat; mais le phylloxera, tout redoutable qu'il soit, n'est pas notre seul ennemi. Nous avons l'oïdium et tous nos vigneron, suivant mes conseils, souffrent leurs vignes et s'en trouvent bien. Une maladie combattue semblent en appeler une autre chez nos pauvres vignes; à peine débarrassés de l'oïdium, voici venir le mildou. Des premiers, j'avais fait application de l'eau céleste à mes vignes et je m'en suis fort bien trouvé. Nouveau préche, nouvelles exhortations; à Cormant la maladie sévissait avec encore plus d'intensité qu'à Nailly et, il y a deux ans, la récolte mauvaise en quantité fut excrable en qualité, grâce à la chute des feuilles qui n'avait pas permis au raisin de mûrir.

Cette année, je convainquis mes hommes et tous les gens de Villeneuve, sans exception aspergèrent leurs vignes d'eau céleste. Il est vrai que pour vaincre les dernières hésitations je ne menageais pas ma coopération directe et que j'étais à la tête des travailleurs. — Ah! quelles moqueries! Dieu, qu'il fallut de constance! Les vigneron de Cormant venaient à se fendre la bouche jusqu'aux oreilles & s'appelaient les uns les autres d'un bout à l'autre du canton: « Tu es donc sûr un tel, il met de l'eau bénite sur sa vigne! » et d'autres plaisanteries du même sel. — En août, toutes les vignes jaunirent un peu & certaines feuilles prirent une teinte rouge même dans les vignes traitées. Dieu, que les gens sont difficiles à convaincre; plus de 10 personnes m'apportèrent des feuilles tachées pour me convaincre que le traitement n'avait produit aucun effet et

ce que semblait de fort mauvaise humeur. J'avais suivi mes
conseils; un peu plus on m'eût traité de belle façon. Il est
vrai que je ne savais trop que répondre; bien que persuadé de l'effi-
cacité du remède, j'avais peur de me trouver en présence d'une
maladie nouvelle. Je laissai passer l'orage; mais quel triomphe!
au 15 septembre les vignes des incrédules n'avaient presque plus de
feuilles et les autres qui avaient reçu de « l'eau bénite » avaient
conservé toutes les leurs & mûrissaient leurs fruits à merveille.

Qu'on aille à Cornant & qu'on demande si l'année prochaine on
bénira les vignes.

Avant de terminer ce chapitre consacré à la vigne j'espère qu'on
me permettra une observation à l'adresse de Monsieur le président du
syndicat antiphyllloxérique des cantons de Saub. Plusieurs vigneronnes
têtu & ignorantes, à Mailly, surtout, se sont refusés à faire partie
du syndicat à l'époque de sa formation. Malheureusement la com-
mune de Mailly est une des plus endommagées du département.
Les propriétaires envahis, faisant partie de l'association des oppri-
més du flicau ont reçu une indemnité; rien de plus juste; Il en est
d'autres qui se sont refusés à verser une cotisation quelconque, ne
croyant pas au phylloxera, et qui voient maintenant leurs propriétés
contaminées. Ils regrettent leur abstention à présent et se deman-
dent pas mieux que de verser 10^f par are pour recevoir 1/2 ou 20^f
l'indemnité. Est-ce juste et faudra-t-il que les autres paient pour
ceux qui ont fait preuve d'une têtue et d'un entêtement aussi mérités?

Je sais bien que la question a deux faces 1^o Si on n'admet pas ces
retardataires dans le syndicat et si on ne les indemnifie pas; ils s'entête-
ront à continuer leurs vignes envahies, n'ayant plus rien à perdre, et
ne les arracheront pas et infecteront tous leurs voisins; 2^o mais
d'un autre côté, n'est-il pas à craindre que, ne le spirit d'avarice
& de mesquinerie qui domine chez certaines personnes, elles ne fassent
le calcul d'éviter le frais de cotisation tant qu'elles ne sont pas attein-
tes, qu'elles aient leur la société et à payer quand il n'y aura plus mo-

yeu de faire autrement; et, de la sorte, elles profiteront des fonds mis en caisse par des gens d'initiative et d'intelligence.

La question est débattue et je laisse la décision à intervenir à la sagacité d'une assemblée générale de tous les membres syndiqués en déplorant toutefois qu'il y ait encore au 19^e siècle des gens assez plats, assez peu délicats et assez ignorants pour faire le calcul mathématique que je viens d'indiquer.

Mon avis à moi est qu'il faudrait modifier les statuts du syndicat en y introduisant un article portant que tous les non-syndiqués demandant à faire partie de l'association, seront astreints à un droit fixe d'entrée assez élevé pour qu'il n'y ait plus grand avantage à spéculer sur la bonne foi des autres.

Nous allons maintenant donner, comme nous l'avons fait pour les cidres, la récapitulation alcoolique des vins de nos pays d'après l'appareil Salthorn.

Trente-cinquième tableau

N ^o d'ordre	Designation du cépage ayant produit le vin.	Proportion pour cent d'alcool pur.
1	Vin de chausse pur	6. 50
2	Vin de fram. noir	5. 15
3	Vin blanc. Houche & Rochelle	6. 85
4	Vin de fram noir	7. 20
5	Vin de gris et de plant de vie	7. 25
6	Vin blanc, Rochelle & houche	7. 25
7	Vin de fram noir	7. 45
8	Vin blanc rochelle et houche	8. 10
9	Vin de gris et de plant de vie	7. 75
10	Vin de plant de vie pur.	8. 65

Ainsi qu'on le voit, la récapitulation alcoolique des vins de nos pays n'est pas beaucoup plus grande que celle de nos cidres et elle est très variable même avec

un raisin semblable. Cela tient à l'exposition, aux engrais et à une multitude de causes.

Ce qui manque surtout à nos vins, c'est moins la force alcoolique, car on peut toujours mettre du sucre dans la cuve, que le goût. Ici, on n'y peut remédier d'une manière loyale & consciencieuse que par la culture du cépage appelé gros noirs ou teinturiers, et c'est une question qui doit appeler surtout l'attention des vignonniers travaillant pour le commerce.

Fourrages artificiels vivaces & annuels.

Les fourrages artificiels ne sont pas moins utiles que les prairies naturelles. Ils en sont le complément indispensable et c'est de l'importation en France des légumineuses fourragères que date le vrai progrès agricole. En effet, jusqu'à cette époque le pays où il n'était pas possible d'établir des prairies naturelles avait éprouvé de nombreux maux, les animaux dormaient le foin... Sans engrais, point d'agriculture possible et misère épouvantable pour les habitants des campagnes. Tout s'enchaîne en agriculture comme ailleurs, et un progrès réalisé amène d'autres utiles améliorations dans la situation des populations.

On distingue deux catégories de fourrages artificiels: les plantes vivaces et les plantes annuelles. Toutes ces deux sortes ont une importance égale, et j'ajouterai même qu'à certains points de vue, au point de vue d'un bon assolement les fourrages annuels ont le pas sur les autres.

Voici quelle est ici l'importance de la production des plantes fourragères artificielles.

Trente-sixième tableau.

Designation des fourrages.	Nombre d'hectares cultivés	Rendite par hectare en quintaux	Valeur de quintal	Valeur de la récolte annuelle d'un hectare	Frais de culture par hectare	Bénéfice net par hectare	Bénéfice total
Lucerne	80	35	10	350	80	270	21.600
Griffes de toute nature	50	25	9	225	60	165	8.250
Sainfoin	20	25	10	250	60	190	3.800
Fourrages annuels.	20	50	9	450	100	350	3.000
Ensemble	170	"	"	"	"	"	36.650

Rapport moyen à l'hectare. 216⁵.

Dans le trente-sixième tableau nous avons isolé les trois plantes principales comme production fourragère et nous avons donné en bloc le produit de multiples plantes composant les fourrages annuels attendu que ces dernières variétés sont trop nombreuses et que toutes ne sont pas cultivées dans notre commune.

Nous avons fait et y a sans une longue étude sur les procédés culturaux à appliquer aux plantes fourragères vivantes; nous n'y reviendrons pas avec détails, ce serait un double emploi; nous nous bornerons à quelques remarques intéressant l'histoire de ces plantes dans la localité.

La lucerne, plante originaire de l'Afrique, se rappelle encore son climat d'origine: dès les premières chaleurs, elle entre en végétation et comme dans les terrains chauds jusqu'à quatre coupes par an. Ici, nous n'en avons jamais que deux et vers l'arrière-saison un petit regain qui ne peut être fauché et qu'on doit faire pâturer sur place.

Quelquefois la précocité de végétation de cette légumineuse est fatale, car de fréquents retours de froid succèdent aux premières périodes de beaux jours et la gelée endommage et compromet sérieusement la première coupe.

Cela nous arrive souvent, ce qui fait que les produits de la luzerne si abondants dans certains pays sont ici soumis à une série de chances qui en rendent le produit incertain et excessivement variable.

Le trèfle est plus à son aise chez nous; il se plaît dans nos terrains, surtout le trèfle commun. Malheureusement cette plante quoiqu'elle donne un fourrage sain & nourrissant ne peut être comparée comme importance de produits avec la luzerne; elle ne donne qu'une première coupe importante; son regain, bien souvent ne vaut pas la peine d'être fauché & on est obligé de le faire consommant au pâturage, mais alors il faut de la précaution, car il en est de même pour la luzerne) que à la météorisation pour les vaches et les moutons.

Le sainfoin aime les terrains calcaires & les sols légers; il ne rencontre pas cela dans notre commune, ce qui fait qu'il ne s'y plaît pas beaucoup. On le cultive cependant mais son produit n'est guère plus abondant ici que celui du trèfle qu'il ne passe cependant dans beaucoup de communes.

Blâmons de nouveau à propos de ces trois plantes auxquelles le plâtre fait tant de bien nos propriétaires de ne pas le leur appliquer. Cependant dans nos sols si pauvres en calcaire & en chaux cet amendement produirait encore plus d'effet que dans nombre de communes dans lesquelles son emploi est généralisé.

Les plantes les plus répandues ici comme fourrages annuels sont le trèfle incarnat, les vesces, les dracées, la lupuline & le maïs fourrage.

On néglige bien à tort selon moi le seigle, les choux, la moutarde, les pois fourrage, le mocha de Hongrie, le sarrazin, la moutarde etc. Nos cultivateurs n'ont jamais assez de fourrage et il faut s'ingénier pour conserver intacte pour l'hiver la totalité du fourrage se récolté dans l'exploitation. Depuis le milieu d'avril jusqu'à la fin de novembre, les bestiaux, les chevaux exceptés devraient être nourris de plantes vertes provenant de fourrages annuels que je voudrais voir semer en bien plus grande quantité.

Ce n'est pas vingt hectares de fourrages annuels qu'il nous faudrait ici, mais bien 200 hectares soit 10 fois plus. Nous verrons quand nous traiterons la question des assolements quel rôle important les fourrages annuels peuvent y jouer.

Le seigle est le plus hâtif des fourrages annuels; dès le vingt ou vingt-cinq avril on peut le livrer aux bestiaux et il peut durer jusqu'au 1^{er} mai. Sans cette époque, il devient trop dur et si on veut continuer à le distribuer au bétail il faut le faire passer au hachu-paille. Au 1^{er} mai, on peut encore planter des pommes de terre. Rompez le chaume resté du seigle fourrage; avec un peu d'engrais, vous aurez deux récoltes dans l'année.

Au 1^{er} mai arriveront choux verts, navette puis successivement trifle incarnat, vesces d'hiver & dracines; le tout vous conduira pendant tout le mois de juin et en juillet vous commencerez à couper la lupuline, les vesces de printemps & les pois fourrage. Plus tard en août, si peu que vous ayez semé de bonne heure vous aurez le maïs, le plus abondant & le meilleur des fourrages annuels; si vous avez bien espacé vos semis, cette excellente production vous conduira jusqu'en octobre & vous arriverez au sarrasin, à la moutarde, au motha qui vous donneront en abondance leurs produits jusqu'aux neiges.

Toutes ces plantes fourragères peuvent prospérer sur notre sol & y donner de bons produits. Si les cultivateurs manquent de fourrage, c'est qu'ils le veulent bien et qu'ils s'entêtent à ne pas profiter des dons que la nature ne leur marchandé pas. Ils attaquent trop tôt leur réserve de fourrages secs, ce qui les condamne à la disette pour la fin de l'hiver. On ne s'en souviendra pas si l'on songe que presque toutes leurs secondes coupes ont été mangées en vert dans le courant de l'été alors qu'un petit effort pour sortir de leur routine habituelle les leur aurait épargnés.

Il y a huit ans le maïs fourrage était inconnu ici; c'est moi qui ai conseillé à quelques propriétaires d'en semer. J'en ai

déterminé un d'en essayer et son exemple a entraîné les autres. Seulement ils se contentent d'un seul semis au lieu qu'il en faudrait quatre ou cinq successifs et par quantités proportionnelles au bétail de la ferme pour avoir successivement des produits appétissants pendant toute la saison.

Et du terrain, me dira-t-on, pour faire tous ces semis, vous en avez et d'ailleurs vous semez trop de blés; vous abusez de la jachère & vous pouvez faire plusieurs récoltes de fourrages verts dans l'année. Je vous dirai de plus qu'après le seigle on peut planter des pommes de terre, mais après tous les fourrages hâtifs vous pouvez avoir une deuxième récolte. Semez des navets après le trèfle incarnat, le maïs après les choux ou la navette, le sarrasin et la moutarde après les blés; il ne vous manque que du fumier; une bonne récolte vous en donnera et comme toutes ces plantations vous permettent de multiplier vos bœufs, vos engrais en seront augmentés dans une grande proportion & vous aurez tout ce qui vous fait défaut en ce moment.

Pour ce qui est du pâturage dans les prairies artificielles, il n'offre rien de particulier dans notre commune. Comme partout on conduit, dans l'arrière-saison, aux champs les bêtes qui ramassent alors le débris que le faucheur ne peut attendre, de sorte qu'il n'y a rien de perdu. Le droit de vaine pâture n'existe pas ici et chacun est limité à ses seules ressources fourragères.

Puisque nous faisons de l'histoire locale, il me faut ajouter qu'ici les cultivateurs ne s'adonnent pas à la récolte des graines fourragères. Ils sont obligés d'acheter toutes celles dont ils ont besoin. L'industrie des graines fourragères, partout où elle est possible est très lucrative. Je ne vois pas ce qui pourrait l'entraver chez nous. La 2^e coupe des luzernes et des trèfles pourrait avec avantage être convertie en porte-graines; il en résulterait sans doute une diminution dans la quantité & la qualité du fourrage récolté, mais les fourrages annuels sont là pour combler le déficit. Il y a des exploita-

trouvés dans certains endroits qui paient leur fromage rien qu'avec ce produit, j'en connais à Compiègne, par exemple. C'est une chose à étudier que je livre aux réflexions de nos agriculteurs intelligents.

Racines fourragères.

Les principales racines fourragères sont les pommes de terre, les betteraves, les carottes et les navets. Ce sont les seules du moins cultivées dans notre endroit. Voici qu'elle est l'importance de cette cul-
ture.

Trente-septième tableau.

Designation des racines	Nombre d'hectares cultivés.	Récolte par hectare en quintaux	Valeur d'un quintal	Valeur de la récolte annuelle d'un hectare	Frais de culture par hectare.	Bénéfice par hectare	Bénéfice total.
Betteraves	15	400	2 ⁵⁰	800	500	300	4500
Carottes	2	300	2,50	700	400	300	600
Pommes de terre	10	75	8,00	600	300	300	3000
Navets.	1	300	1,00	300	75	225	225
Total	28	"	"	"	"	"	8325

Rapport moyen par hectare 290 francs.

Betteraves.

Les betteraves ne sont cultivées ici qu'à titre de racines fourragères; nous en avons dans le voisinage ni distillerie ni sucrerie, ce qui

fait que la betterave industrielle y est inconnue. Du reste cette racine se plaît peu dans nos terrains et elle est loin d'y donner les produits qu'on peut en attendre dans d'autres sols.

Risquer une culture de betteraves dans nos bords desfrichés et dans nos terrains d'anciens étangs est à la fois perdre son temps et ses soins. Les racines ne lèvent pas et celles qui se décident à sortir de terre restent toutes petites, de sorte que le résultat final est un manque complet de récolte quelques peines qu'on se soit données pour bien amender, fumer et labourer le terrain.

On doit donc faire un choix rigoureux pour déterminer l'emplacement d'une betteravière; il faut prendre un sol sain et qui soit depuis longtemps livré à la culture. Il faut le préparer par de nombreux labours et le fumer à haute dose et malgré toutes ces précautions la réussite n'est pas encore assurée. Il y a certaines années, celles où le printemps est clément et chaud, qui sont favorables à cette plante, mais quand le mois de mai est mou et froid comme en 1887, par exemple, les semis ne réussissent pas; la moitié des graines pourrissent en terre et les autres ne donnent qu'une racine chétive et souffrante qui ne profite pas.

La levée des semis n'est jamais assurée chez nous; il arrive souvent qu'on est obligé de recommencer deux ou trois fois l'ensemencement et pendant ce temps l'époque favorable se passe et on arrive à rien. Beaucoup de gens, dans ce cas, préfèrent acheter des plants de betteraves. Les jardiniers de Montargis qui en ont dans toute la région assurée, en préparent beaucoup et nos cultivateurs vont les chercher à Courtenay. Mais cette manière de faire est extrêmement coûteuse et n'est pratique que pour la toute petite culture. Les fermiers ne peuvent avoir recours à ce moyen trop dispendieux. Faire eux mêmes une pépinière, c'est le pourrais-je à la rigueur, mais ils ne le font pas; c'est peut être un tort car les betteraves repiquées à la charrue donnent de bons produits et

c'est pour nous. La seule méthode qui donne un succès certain.

Carottes.

Les carottes fourragères se plaisent dans notre sol et y donnent de bons produits; elles prospèrent où les betteraves se refusent à venir, dans nos bois défrichés et dans nos terres d'étrangers. Il n'y a que la levée du plant qui soit critique, mais si celle-ci se fait bien, le cultivateur peut compter sur une bonne récolte.

Comme qualité la carotte est supérieure à la betterave; elle est moins aqueuse & plus nutritive; je pense qu'on ne cultive pas assez cette plante chez nous; il me semble qu'on devrait restreindre la culture des betteraves & étendre celle des carottes. En prenant soin de fouler la terre avant de semer la graine, la levée est assurée & alors il n'y a plus rien d'aléatoire dans cette culture.

Les chevaux et les moutons se trouvent très bien de cette racine & c'est pour la nourriture de ces animaux une précieuse ressource pour la longue saison d'hiver.

Navets.

Comme qualité, le navet commun ne vaut pas les deux racines précédentes; il est très aqueux et peu nourrissant; très froid et d'une conservation beaucoup moins facile. Il ne convient qu'aux vaches et encore ne doit-on pas en abuser. Les navets réussissent parfaitement dans notre sol; ceux surtout qu'on sème pour la cuisine sont excellents. Cependant on ne les sème qu'après que dans les champs où la betterave n'a pas réussi et pour occuper un terrain où rien n'a été négligé en fait d'engrais et de labour. Quelquefois encore on mélange quelques graines de navets avec celle du colza ou du hêtre incarnat. La récolte se fait en automne et ne gêne en rien la croissance de la plante qui accompagnait les navets.

Il y aurait peut-être avantage à cultiver les rutabagas dans notre sol, mais personne n'y a encore songé bien que la chair de cette plante soit moins aqueuse & plus nutritive que

alle du navet commun et que la racine soit incomparablement plus volumineuse et plus productive.

Les trois précédentes sortes de racines fourragères sont uniquement destinées à la nourriture hivernale des animaux. Les betteraves et les navets sont consommés par les vaches; Les moutons mangent aussi des betteraves et des carottes. Ainsi que nous l'avons dit les chevaux s'accoutument aussi de cette dernière racine. L'usage du coupe-racines est encore restreint chez nous et c'est un tort car les fines lanières qu'il produit est instrument sont d'une digestion facile, n'exigent pas de grands efforts pour la mâchoire et il ne peut résulter d'accidents de la trop grande avidité d'une bête affamée. Elles ont encore l'avantage de se prêter à une prompt fermentation. C'est à tort qu'on n'emploie pas ici ce mode de préparation qui ne demande pas plus de travail que l'autre et qui a le grand avantage d'échauffer les aliments et d'augmenter leur valeur nutritive.

Pommes de terre.

La pomme de terre est par excellence la racine du paysan; non seulement elle s'en nourrit lui-même, mais elle fait encore la base de la nourriture de ses bestiaux. Le cochon & les poules, les oies et les dindes en consomment pendant tout l'hiver des quantités considérables. Si l'on voulait nourrir avec du grain les nombreux habitants de nos basses-cours nous n'y suffirions pas & leur prix de revient serait beaucoup plus élevé que la somme de leurs produits. Heureusement les pommes de terre sont là qui, cuites dans la chaudière pendant les longues soirées d'hiver, suffisent à tous les besoins du lendemain. On les associe à la soupe du chien, mêlées au petit-lait elles engraisent le cochon, déposées dans une auge avec un mélange de son et de balles elles gorgent toutes les bestioles de la ferme.

Dans notre terrain mou & froid, la pomme de terre n'a guère de succès; elle est trop aqueuse surtout les espèces communes et la pomme de terre chardon. Il faut réserver ces sortes pour

les animaux. Nous ne pouvons pas non plus songer à cultiver les pommes de terre pour le commerce car nos produits ne sont pas d'assez bonne qualité. Toute la récolte est consommée sur place. D'ailleurs il n'y a jamais rien de perdu, car l'abondance en cette matière permet de multiplier les usages de basse-cout qui sont un des principaux produits de notre pays. Il est cependant une variété que je recommande à nos fermiers, c'est la pomme de terre early-rose, qui donne des produits très abondants; elle est peu sujette à la maladie et très tendre à la cuisson. Très farineuse, je ne connais pas de meilleure espèce pour les animaux. Pour la cuisine, elle est moins recommandable car elle s'écrase très facilement & empâte les ragoûts. Cuite sous la cendre ou au four, elle est de première qualité, même à Villeneuve-la-Dondagre.

Plantes industrielles, oléagineuses, textiles et légumineuses.

On ne cultive à Villeneuve ni plantes industrielles ni plantes textiles; autrefois, comme partout dans l'arrondissement, il y avait de nombreuses chenevrières, mais on a complètement abandonné cette culture. Si on cultivait autant de chanvre, cela servirait à l'habitude qu'avaient les femmes de cette époque de filer elles-mêmes leur toiles. Mais avec les progrès de l'industrie & grâce à l'emploi des machines, les toiles du commerce sont devenues si bon marché que personne ne file plus et que les rouets relègués au

grainet sont réservés pour les petites filles d'aujourd'hui un objet inconnu et qu'elles regardent en ouvrant leurs grands yeux bleus étonnés.

Il ne nous reste donc plus dans ce chapitre que deux sortes de plantes à passer en revue: les plantes oléagineuses et les légumineuses farineuses. La culture des unes et des autres est très restreinte ici ainsi que le fait voir le tableau suivant:

Trente-huitième tableau.

désignation des plantes.	Nombre d'hectares cultivés	Récolte par hectare en quintaux	Valeur de la récolte du quintal	Valeur de la récolte annuelle	Frais de culture par hectare.	Bénéfice net par hectare	Bénéfice total.
Colza	9	10	39	350	100	250	1290
Navette	"	"	"	"	"	"	"
Parot	"	"	"	"	"	"	"
Haricots.	2	10	40	400	200	200	400
Pois	1	8	40	380	100	280	280
fèves	"	"	"	"	"	"	"
lentilles	"	"	"	"	"	"	"
Costaux.	8	"	"	"	"	"	1930

Rapport net moyen par hectare 241 F.

Le colza est la seule plante oléifère cultivée ici et encore ne la cultive-t-on que pour faciliter l'ensemencement des légumineuses. Souvent ici, quand on veut semer une légumineuse, pour qu'il n'y ait pas une année de récolte perdue, puisque la légumineuse ne donne la première année qu'un produit insignifiant on sème en même temps de la graine de colza d'hiver. La prairie prend racine à l'abri de la crucifère et celle-ci donne un bon produit dans un sol où on n'aurait rien récolté sans elle. Beaucoup de nos cultivateurs préfèrent ce mode de préparation à celui qui consiste à semer les prairies dans les céréales

de printemps, orges ou avoines.

Une fois mûre et débarrassée de ses sépales, la graine de colza est portée à l'huileur; nous avons quelques unes de ces usines autour de chez nous. Cependant presque toute notre graine va à Château-Renard (Loiret) où il y a une importante fabrique hydraulique d'huile installée sur le Loing. L'outillage de cette usine étant bien complet et perfectionné, l'huile qui y est faite vaut mieux que celle qu'on obtient dans nos fabriques des environs. Nous n'avons pas beaucoup de moyens ainsi que nous l'avons vu au chapitre des arbres fruitiers de sorte que, faute d'huile de noix nous consommons notre huile de colza. Il n'y a pas lieu de faire la grimace; quand on est habitué à son goût particulier, l'huile de colza est très bonne et pour mon goût je la prise autant que la meilleure huile d'olive. Affaire d'habitude & rien de plus. Dans tout le canton de Cheivy c'est l'huile de colza qui fait presque toute la consommation.

Cela ne m'empêche pas de rendre justice à l'huile d'ailette & de déplorer que nos cultivateurs n'essaient pas de cultiver le pavot qui certainement réussirait bien ici, mais je n'ai jamais vu qu'on en ait essayé. La navette est quelquefois associée au colza, mais nous ne la cultivons jamais seule. Au surplus tout ce que nous avons dit du colza peut s'appliquer à la navette, plante de la même famille & qui donne une huile identique.

À Villeneuve, on ne cultive pas assez de légumes farineux pour l'alimentation locale. Les pois sont consommés en vert et suffisent à peu près aux besoins de la population, d'autant plus que la consommation est forcément limitée par la production. Quant aux fèves, à peine si on en rencontre quelques touffes dans les jardins. Les lentilles sont inconnues ici. Les pois: haricots, chaque propriétaire en cultive un peu mais la commune est loin d'en fournir assez pour satisfaire ses besoins. Cependant les haricots donnent ici d'excellents résultats au point de vue de la qualité. Les grains n'y ont pas cette peau épaisse et dure qui les rend parfois si indigestes. Ce qui en limite la culture, c'est

toujours le peu de chaleur de notre sol. Il faut aux haricots pour lever un sol refroidi et réchauffé par le soleil. Ici, nous ne pouvons planter avec chance le succès que du 15 mai au premier juin & s'il vient à geler blanc dans les premiers jours d'octobre, la légumineuse n'a pas eu le temps de mûrir son fruit. C'est une culture aléatoire dont le résultat est trop incertain pour permettre de s'y adonner franchement; chacun tâche de récolter sa provision, mais on ne travaille pas dans cette branche pour le marché & j'en trouve qu'on a raison.

Nous en avons fini avec l'emploi des terres labourables et nous allons dans le 39^e tableau résumer les produits qu'on en tire.

Trente-neuvième tableau.

Emploi du sol.	Nombre d'hectares cultivés.	Revenu net annuel d'un hectare	Revenu total.	Revenu moyen par hectare	Observations.
Céréales.	785	131	103 400	110 ^t	Sous ensemble 190 hectares de jachères destinés à la préparation de la culture des céréales
Jachère	"	"	"		
Prairies artificielles	170	216	36 500		
Racines	38	220	8 325		
Plantes oléag ^{tes} & légumi ^{tes}	8	241	1 930		
Total	1001	"	150 305		

Assollements.

L'assolement suivi en général dans notre commune est l'assolement triennal. Les terres de la majeure partie des exploitations reçoivent d'abord du froment tous les trois ans, l'année suivante de l'avoine, la troisième année elles se reposent, c'est-à-dire qu'elles sont en jachères.

Il ne faudrait pas cependant conclure des termes de cette Aude que les terrains partagés par tiers soient régulièrement accomplis cette révolution dans un ordre fixe & invariable. Une assez grande quantité de terrains sont en dehors de l'assolement régulier. D'abord les terres nouvellement défrichées qui, par leur nature & l'espèce de culture qui les régit ne peuvent entrer dans l'assolement, ensuite les différentes prairies en troisième lieu les terrains ensemencés en plantes racines.

Si nous estimons, comme cela a effectivement lieu dans notre commune la somme de ces diverses exceptions à un quart du terrain, on verra que les sols sont partagés chaque année en quatre parties à peu près égales dont un quart est improductif et les trois autres quarts couverts de cultures diverses.

Je ne crois pas qu'il y ait lieu de se féliciter de cet assolement que, pour ma part je n'hésite pas à condamner formellement. Ses défenseurs ne s'appuient que sur une chose qui le condamne encore davantage. Leur raison, c'est que nos terrains se pressent d'herbe & ne peuvent se nettoyer que par une année de culture soignée & répétée. Cette culture entraîne à des frais considérables.

Cependant il y a d'autres moyens qu'un repos absolu des terres pour les nettoyer de cette infinité de plantes parasites qui les assaillent & peuvent les rendre stériles.

Le grand principe consiste à faire succéder à une plante salissante, c'est à dire à une plante qui favorise la multiplication des herbes nuisibles une autre plante nettoyante, en d'autres termes, une plante qui, par les façons fréquentes qu'elle réclame, ne laisse aucune prise à des végétations étrangères.

Il faut encore faire se succéder dans le même terrain des plantes d'une nature & d'une famille botanique étrangères afin que les éléments nutritifs réclamés par l'une n'aient pas été absorbés par l'autre.

Donc, dans une culture rationnelle il faut faire en sorte:

1^o Que les récoltes successives succèdent aux récoltes satisfaisantes: par exemple, faire succéder des racines à des céréales.

2^o Que jamais un végétal ou une autre plante de même nature ne revienne deux fois de suite dans le même terrain.

C'est ce qui n'a pas lieu avec l'assolement triennal puisque deux céréales, blé & avoine, deux graminées, se suivent immédiatement. Cela seul ferait, à défaut d'autres raisons, condamner le système de nos cultivateurs qui n'est pas basé sur une exacte observation des lois naturelles.

Rapprochons-nous de la nature pour réfléchir dans nos entreprises agricoles. Abandonnée à elle-même, la nature ne fait pas revivre continuellement la même plante sur le même terrain. C'est souvent apparaissent sur un sol vierge de culture des plantes nouvelles qu'on est tout étonné de trouver sur un terrain où jusque-là elles n'avaient jamais été observées; cela vient tout simplement que les éléments du sol ne contiennent plus les substances nécessaires pour nourrir l'ancienne végétation, tandis qu'une nouvelle y trouve en abondance ce qui lui est nécessaire.

Donc, de tous les assolements on suit ici l'un des plus mauvais puisqu'il est en désaccord avec toutes les lois naturelles. Si nos fermiers ne s'y ruinent pas, c'est que le sol est foncièrement riche puisque des récoltes relativement passables viennent encore favoriser cette culture si peu rationnelle.

Si on me demandait quel assolement je préfère, je répondrais que je n'ai pas de choix, pourvu que chaque année la terre me donne l'équivalent de trois choses: le loyer, les frais de culture et un bénéfice suffisant.

Pour arriver à ce but ferais tous nos efforts pour obtenir le plus possible de plantes pouvant servir à l'alimentation du bétail. Les bestiaux sont, en ce moment, et pour nous qui sommes aux portes de Paris, la plus importante source de bénéfices.

Il y a donc lieu de choisir l'assolement qui favorise le plus la production fourragère et je pense que c'est l'assolement quadriennal détaillé au 40^e tableau.

Quarantième tableau.

Années.	Plantes à cultiver	Observations
1 ^{re} année	Céréales d'automne (blé ou seigle)	Fumure mixte de fumier de ferme & de guano ou autres engrais commerciaux
2 ^e année	Racines fourragères. — Fourrages annuels ou plantes oléagineuses	Sans fumure.
3 ^e année	Céréales de printemps (orge ou avoine)	Sans fumure.
4 ^e année	Fourrages annuels ou racines	Fumure à haute dose.

Il est bien certain que les prairies naturelles, les luzernes & les sainfoins sont en dehors de cet assolement et n'y rentrent qu'après leur défrichement, c'est un roulement à étable. Les trèfles, s'ils ne sont laissés qu'un an, sont compris dans la catégorie des fourrages annuels.

Je suis partisan de l'assolement quadriennal

1^o parce qu'il est susceptible comme je le dit au De donner beaucoup de fourrages & de les donner beaucoup de bétail & quantité d'engrais

2^o parce qu'il restreint dans des conditions raisonnables la culture d'un blé peu rémunératrice telle qu'elle est pratiquée ici.

3^o Enfin qu'il est basé sur les lois naturelles puisqu'il ne fait revenir les mêmes plantes qu'au bout d'un temps assez grand pour que la nature puisse réparer les pertes que les récoltes ont occasionnées au sol.

Personnel des fermes et outillage agricole.

De tous côtés aujourd'hui s'élèvent des plaintes sur le manque de bras pour l'agriculture & sur la cherté de la main-d'œuvre. Ces plaintes ne sont fondées qu'en partie. Les gens qui récemment se font sur les gros gages à donner aux garçons & aux filles de ferme devraient bien penser que puisque depuis trente ans le prix de leurs denrées a doublé, il en résulte que pour maintenir l'équilibre les gens doivent aussi gagner plus qu'ils ne gagnaient autrefois. L'argent a moins de valeur que jadis & les dépenses relativement considérables qu'occasionne le personnel d'une ferme sont les conséquences de ce fait économique.

Les ouvriers agricoles ~~ne~~ ne gagnent pas trop; ce n'est pas juste de le dire; un domestique, charretier ou garçon de ferme à qui l'on donne 300^f par an n'est pas trop payé. Sont-ils convaincus ou n'a qu'à songer qu'il lui faut en été se lever à trois ou quatre heures du matin & qu'il n'est libre qu'à neuf heures du soir, ce qui fait 16 à 17 heures de travail, puisque dans l'intervalle des repos il doit soigner ses chevaux, et cela pour 1^{fr}50 environ, c'est-à-dire pour deux sous de l'heure. La fille de ferme gagnera moins encore & devra sans relâche courir aux champs couper l'herbe ou répandre le fumier, à la lacterie, à l'étable, au laitois. C'est une mauvaise plaisanterie que de prétendre que ces personnes, si presque toujours jeunes et vigoureuses, sont payées trop cherement leur force & leur adresse, leur obéissance & leur indépendance.

Allouer tout cela pour deux sous de l'heure. ! Il dire qu'on trouve ce paiement exagéré ce n'est vraiment pas raisonnable. Non, il faut être juste, reconnaître que la rémunération doit être en proportion de l'effort. Le personnel des fermes a droit à des égards, à de la considération & ne doit pas être regardé par le patron comme des sortes d'esclaves domestiques peu différents des chevaux et des bœufs. Du reste il y va de l'intérêt de l'exploitation & les employés savent bien par leur diligence ou leur négligence proportionnés leur somme de travail utile au degré de considération ou de bien-être dont ils jouissent : traités en hommes et en amis, ils agiront comme des hommes et des amis : regardés comme des étrangers ou des subalternes, ils se relâcheront, profiteront du moindre défaut de surveillance, et, en définitive, feront payer cher le dédain dont ils sont l'objet.

Il est impossible de nier cependant que dans une grande exploitation, les charges qu'entraînent l'entretien et les gages de nombreux domestiques incombent lourdement le budget. Il est bon que l'agriculteur fasse ses efforts pour diminuer cette dépense dans la mesure du possible, non pas en augmentant la tâche de chacun pour économiser une personne, mais bien par l'emploi d'un matériel perfectionné.

Il y a bien encore un second moyen et pratique celui-ci, fécond dans ses résultats, d'où dépendent la force et la prospérité du pays tout entier. Je déplore profondément la désertion de nos campagnes, moins celle qui provient de l'émigration des ouvriers dans les villes que celle causée par la petite quantité des naissances. Une nombreuse famille ruine un fonctionnaire qui ne sait comment caser ses enfants, mais une pareille situation enrichit un fermier. Il a dans ce cas, lui, charretiers, bergers, garçons de cour & servantes qu'il n'est pas obligé de payer, qui sont directement intéressés à la prospérité de l'exploitation & qui, sous les yeux du père & de la mère, font leurs premiers armes dans l'art de cultiver la terre.

Qu'on ne vienne pas me dire qu'un cultivateur qui se sert de ses enfants pour féconder les champs exploite sa famille & s'enrichit à ses dépens. Il n'en est rien : La fortune du père appartient à la communauté et il y a en plus dans cette situation un avantage particulier. Tout individu qui veut plus tard exercer un métier doit en faire un apprentissage toujours long, pénible & onéreux. Chez le fermier exploitant avec sa famille, les enfants apprennent la plus noble et la plus utile des professions avec les meilleurs maîtres d'apprentissage possibles, leurs parents, et au lieu de déboursés une somme quelconque, ils s'amassent une dot & s'assurent la possibilité d'exploiter une ferme à leur tour.

Qui voyons-nous au contraire souvent chez les cultivateurs aisés qui n'ont qu'une très petite famille ? Un jeune monsieur qui aura été au collège, une belle demoiselle qui saura dans la perfection courber son joli buste pour une révérence dans les règles. Rentrés au domicile paternel, l'un fera la grimace devant le tas de fumier, l'autre poussera des cris d'effroi à l'approche d'un dindon & ils prendront leur volée pour la ville voisine. Heureux s'ils y réussissent, mais c'est bien rare. Il y a beaucoup de chances pour qu'ils grossissent le nombre des déclassés. On en voit qui ruinent leurs parents. Sans mettre les choses au pis, voici ce qui arrive sans exception : Les parents âgés sont tristement assis devant leur foyer dévot ; ils sont seuls dans leur vieillesse & songent avec envie que chez le voisin, il y a 3, 4 ou 5 robustes jeunes gens qui ne bougent pas à l'ouvrage et qui amènent de vives sonores & francs le coin du feu encombré.

Vieilles gens solitaires et tristes, si vous vous heurtez à l'ouvrage, ne trouvant pas, malgré votre aisance, de bras pour vous aider dans les pénibles labeurs de la vie du paysan, si votre vieillesse est si décolorée et si morne, c'est votre faute. Il fallait profiter de votre jeunesse pour vous donner une belle & robuste famille, qui, par surcroît aurait enrichi la France par son travail et lui aurait fait un rempart de leurs poitrines vigoureuses &

juvéniles : vous vous êtes exemptés du charge de la famille & vous en avez eu joie. Vous avez été égoïstes, mais vous avez fait un calcul absurde. Vous êtes malheureux, mais c'est vous qui l'avez voulu. Que votre exemple serve de leçon à d'autres.

Notre cultivateurs de Villeneuve sont mieux inspirés : quoi qu'il y en ait d'aisés, tous élèvent leurs enfants dans l'agriculture

et chez certains il y a de nombreux familles. Les qui, ainsi que j'ai fait, sait voir sans pour l'exploitation une cause d'aide. et de ressources. Représentant l'émigration des fermes que nous avons déjà passés en revue pour deux causes différentes et nous verrons quelle est la situation des cultivateurs exploitants au

Quarante-et-unième tableau.

Designation des fermes.	Nombre des enfants au point de vue agricole.		de leur âge.		de leur sexe.		Nombre de domestiques employés dans la ferme.	
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes
Grand Naut	2	1	2	1	1	1	2	1
Motte	"	"	1	"	1	"	2	"
Village	1	"	1	"	"	"	1	1
Château Minot	3	"	2	"	1	"	2	"
Fermière	3	"	1	"	3	"	2	"
Coru 1 ^{re}	3	"	1	"	1	"	1	"
Coru 2 ^e	"	"	1	"	1	"	2	"
Coru 3 ^e	"	"	"	"	"	"	1	"
Chauxberrie	12	5	8	3	1	1	1	1
Lotaux								

point de vue de la famille & des domestiques (41^e tableau.)

J'ai déjà avancé que le cultivateur devait se servir d'un matériel perfectionné pour épargner les bras faisant souvent défaut à la campagne. Nous avons déjà beaucoup amélioré nos charreux; depuis longtemps, il n'existe plus ici ces vieux instruments qui grattent la terre plus qu'ils ne la cultivent; mais, il nous manque encore bien des choses: les bons instruments agricoles, sauf de trop rares exceptions, ne se trouvent point chez nombre de cultivateurs. Cela tient à ce qu'ils coûtent cher. On ne peut blâmer un homme d'être réservé dans ses dépenses, mais dans l'ordre d'idées qui nous occupe, les déboursés seraient de l'argent bien placé & qui rapporterait de beaux intérêts.

Permettre de faire plus de besogne dans un temps donné, les machines rendent d'immenses services, et si leur prix d'acquisition, relativement élevé ne permet pas à chaque agriculteur de les avoir à lui seul, au moins devrait-on s'associer plusieurs ensemble pour les avoir en commun. Il n'y a pas à tergiverser, l'association s'impose. Sans doute nous avons de bons charreux, des herbes et des rouleaux solides et faisant de bonne besogne; les charrettes, les tombereaux et autres instruments de transport ne nous font pas non plus défaut, mais ce sont nos fermes qui ont un extirpateur et un scarificateur! Ces instruments cependant permettraient de débarrasser en un tour de main nos champs des mauvaises herbes qui les envahissent si vite; et combien rapidement seraient enlevés les seconds faucons des guérets! combien d'hectares de chaume ne pourrait-on pas nettoyer en une semaine, alors qu'il faut, au mois de juillet, saisir avec tant d'impromptu la moindre aversée pour semer en récolte dérobée, sarrazin, moutarde & navets ou confier au sol le grain de triflè incarnat!

Une faucheuse, une moissonneuse, un réseau à cheval, voire une faneuse, dans une commune comme la nôtre rendraient d'immenses services. Qui est l'impossibilité de se procurer ces instruments en commun? Il n'y en a pas: les seuls obstacles ce sont l'ignorance, la routine et aussi un mesquin esprit de chienne, d'envie ou d'égoïsme qui empêche celui qui a des ressources de venir en aide à un

autre moins favorisé sous ce rapport.

Peuque toutes nos exploitations de quelque importance ont une machine à battre. Du reste, de nombreux industriels battent à la machine, à la tâche ou à la journée, la récolte de chacun. Le fléau du laboureur est allié rejoindre le rouet de la minagère. Ils sont relégués au rang des souvenirs; il en est de même de l'antique van d'osier. Tout le monde maintenant a un tarare. Il y a à présent des machines à battre pour toutes les exploitations; il y en a de toutes les forces depuis la machine à vapeur qui, avec douze ou quinze hommes donne en un jour 1/2 hectolitre de grain, jusqu'à la petite machine à un cheval produisant 607 sacs à la journée. Ces machines ambulantes permettent à tout le monde, gros fermiers et petits manouvriers de faire faire leur besogne en un tour de main et de n'avoir à conserver dans la grange ou le fenil que des pailles battues n'ayant plus rien à redouter des rats; ou, au grenier, du grain nettoyé qui n'attend qu'un moment de vente favorable pour aller au moulin.

Tout semblerait les betteraves on commence à leur des semoirs, on devrait bien en faire autant pour la semaille des céréales; il y aurait là double avantage, économie considérable de semence et meilleure distribution de celle-ci.

Si l'on veut élever avec fruit des animaux, il est encore deux instruments qu'il faut se procurer: un hache-paille et un coupe-racins. Il faut en plus se ménager une chambre de fermentation & posséder une chaudière de grande capacité pour la cuisson des racins qui ne doivent pas entrer dans les rations à l'état cru. Le coupe-racins, nous en avons vu les avantages; sous le hache-paille, il n'est pas moins nécessaire, car on n'a jamais assez de balles de céréales ni de feuilles sèches de fourrage artificiel. Traités aux hache-paille, les plus mauvais foins et les pailles de toutes sortes sont acceptés par les animaux avec plaisir surtout si on a le soin de saupoudrer les rations d'une légère quantité de sel. On voit ainsi bien de la place dans la provision de fourrage.

Soit résumé cette question de l'outillage agricole en ce qui concerne notre commune, je dirai que nos cultivateurs possèdent de bons instruments aratoires, que les instruments de transport sont non moins perfectionnés, mais que les grandes machines nouvelles, sauf les batteuses font défaut. Qu'on doit tâcher de se les procurer, soit en formant un syndicat local qui les achètera à titre collectif, soit en les louant à des mécaniciens, ce qui est moins pratique, car ceux-ci ne pourraient pas suffire à contenter tous les agriculteurs puisque les différentes saisons ramènent partout les mêmes travaux.

Animaux domestiques.

Par animaux domestiques, j'entends les animaux de l'espèce chevaline, les animaux de l'espèce bovine, les moutons, les chèvres et les porcs. Il n'est pas dans le cadre de mon étude d'entrer dans le détail des soins qu'exigent ces animaux; de reste, je renvoie à mon premier travail pour cela. Aujourd'hui, je me bornerai à indiquer le produit donné par tous ces bestiaux à la commune de Villeneuve-la-Dondagre et à résumer les faits saillants qui se rattachent à l'histoire des faits locaux.

Chevaux et ânes. — Ici, il n'y a point de juments poulinières. Les cultivateurs achètent aux foires du Morvan, ou La Fuisaye ou chez les maquignons les poulains des qu'ils sont servis et les élèvent ensuite jusqu'à cinq ou six ans, après quoi ils sont de nouveau conduits à la foire. Les animaux ainsi élevés sont tous des chevaux de gros trait. Nous n'avons donc presque que de jeunes bêtes. On ne fait exception que pour quelques robuste chevaux réservés pour le service

du lion.

Ici, les chevaux sont rarement soumis à la castration, à moins qu'ils ne soient vieux; à peine si dans toute la commune il y a six ou sept chevaux hongres.

L'industrie de l'élevage du cheval, consiste pour nos fermiers à acheter de jeunes bêtes, à profiter de leur travail pendant quelques années, puis à les revendre quand ils ont pris de l'âge, de la force & de la taille. Pratiquée ainsi, cette industrie est très lucrative: un poulain est acheté vers un an ou 18 mois de trois à quatre cents francs. A 5 ans, il est vendu mille à douze cents francs.

Quant aux ânes, ils sont peu nombreux ici, & appartiennent pour la plupart à de pauvres gens auxquels ils rendent de multiples services, tout en ne coûtant presque rien comme nourriture & entretien.

Nous allons évaluer le produit des chevaux en tenant actuellement dans la commune, en tenant compte seulement de leur travail.

Quarante-deuxième tableau.

Designation des animaux	Nombre	produit par animal & par an.	produit total par an	Frais par animal et par an.	Total des frais par an.	Bénéfice net total.	Bénéfice moyen par animal
Chevaux en âge de travailler	48	1200 ^l	97.600	673. 75	31860	25740	536
Poulains	10	36 ^l	3650	36 ^l	3650	"	"
Ânes	8	450	3600	182. 50	1460	2140	267.50
Mulets & muletts	"	"	"	"	"	"	"
Total	66	"	104850	"	36970	27880	422^l

que nous évaluons à 4^l par jour pour 300 jours à l'année. Dans une autre partie de cette étude, nous n'avons compté le prix de la journée d'un cheval que 2^l50, mais c'était pour n'être pas taxé d'exagération dans le calcul de la plus-value résultant de l'établissement du chemin

vicinaux. En réalité, on n'aurait pas ici un cheval pour quatre francs par jour, quand bien même, il serait nourri par le piment. Nous comptons le produit d'un poulain 1^{fr} par jour, calculant que son élevage vaut cette somme et qu'il compense la dépense en nourriture. — Pour établir les frais on prendra pour base de nourriture par jour 2 bottes de foin à 0^{fr}40, 10 lit. d'avoine à 8^{fr} l'hectolitre et 0^{fr}15 de son, en totalité les frais par jour sont de 1^{fr}75. — La journée d'un âne sera évaluée à 1^{fr}50, et sa nourriture à 0^{fr}50.

Vaches et taureaux. — Dans notre commune, la culture n'emploie au labourage ni les vaches ni les bœufs. Les mâles de l'espèce bovine qu'on y rencontre, en très petite quantité, servent uniquement à la reproduction. Les vaches sont élevées pour leur lait, leurs veaux et leurs engrais et non pour un travail qu'on n'exige point d'elles.

Nos vaches n'appartiennent pas à une race bien définie, c'est au contraire un mélange de diverses races parmi lesquelles prédominent les races normande, bretonne, hollandaise et suisse. Tout ce qu'on leur demande, c'est d'être bonnes laitières, car le lait est le produit le plus recherché de nos vaches. Avec ce lait les uns engraisent de jeunes veaux qu'on livre au boucher vers l'âge de trois mois, les autres font du beurre et du fromage maigre. La ferme de l'Étang-Neuf, elle, convertit tout son lait en fromages gras, façon brie.

L'élevage des veaux est une industrie bien active dans nos contrées : les élevés de nos nos pays sont magnifiques et énormes; nos ménagers ont poussé l'art d'engraisser un veau de lait jusqu'à la perfection et quand un sujet sort de leurs mains, il est fini, selon l'expression consacrée, c'est-à-dire que sa chair est d'une blancheur de neige et exquise comme goût. Au marché de La Villette, nos veaux tiennent toujours la tête de la cote et se vendent vingt à trente centimes par kilogram plus que les produits similaires des autres contrées.

Employé à l'engraisement des veaux, le lait ne rapporte guère que

0^o09 par litre en moyenne. Alors qu'on le transforme en beurre et en fromage, il peut rapporter 12 à 13 centimes. Vendu en nature, il se vend de la ferme qu'à raison de 0^o20 centimes. Bien que l'élevage des vaches soit celui de tous les emplois du lait qui le paie le moins cher, c'est un des plus pratiques, car ainsi on est exempt des multiples manipulations de la laiterie.

La transformation du laitage en beurre et en fromage est aussi bien usitée et la encore nos ménagères réussissent parfaitement, car leur beurre est exquis, a un goût de noisette qui lui donne une saveur délicieuse et il se garde longtemps frais. Au marché de St-Nicolas qui enlève la plus grande partie du beurre de notre canton et où toutes nos femmes vont vendre cette denrée, elle se paie tous jours vingt à trente centimes par Kilog plus cher que dans les autres marchés des environs. D'où cela vient-il? de ce que les intermédiaires devenus qui achètent sur toutes les places, pour revendre à Paris, connaissent notre produit et l'estiment de meilleure qualité que ceux qu'ils tirent de nos voisins.

La vente du lait en nature n'est pas facile ici; les acheteurs faisant à peu près défaut. L'industrie des fromages maigres est bornée à la consommation locale et même elle n'y suffit pas.

Quarante-troisième tableau.

Designation des animaux.	Nombre.	Produit par animal et par an. en Francs.	Produit total par an. en Francs.	Frais par animal et par an. F.	Total des frais par an. F.	Bénéfice net. F.	Bénéfice moyen par animal et par an. F.		
Coûreaux	2	200	400	200	400	"	00, 00		
Vaches	}	Lait vaches							
		d'âge	110	240 100	37,400	190	20900	16500	150, 00
		jeunesses	20	200	400	150	300	1000	50 "
Coûreux.	132	"	41800	"	24300	17500	132, 00		

Le mode d'alimentation de nos bêtes bovines est la stabulation permanente pendant neuf mois de l'année; de septembre à novembre elles sortent aux champs pour brouter le regain des prairies.

Nous avons établi à la page précédente le 115^e tableau donnant le nombre de nos bêtes bovines et l'importance de leurs produits en ne tenant compte que de la valeur des veaux et de celle du lait stérilisé à 10^e le litre en moyenne, à raison pour une vache de 12 litres par jour & 200 jours par an. La valeur des engrais n'entre pas dans ce calcul.

Moutons et brebis. — Nos moutons à tulle neuve sont presque tous de races communes: les races perfectionnées s'accroîtraient mal de notre sol humide & de notre pâturage peu succulent. Nos fermiers ont raison de s'en tenir à la race rustique du pays; autrement ils risqueraient de s'exposer à de graves mécomptes. Bien qu'ils aient fait choix de cette race peu exigente, il arrive encore malheureusement que la pourriture se met dans les troupeaux et les décime. Il faut prendre de grandes précautions ici pour préserver nos bêtes de cette affection mortelle qu'ils contractent au pâturage.

Le cultivateur doit faire concorder l'époque de l'agnelage avec le moment le plus favorable pour les jeunes agneaux; ils arrivent géniralement ici de janvier à mai; j'avoue que je donnerais la préférence à cette dernière date car les mères sont abondamment nourries au pâturage & les excellentes plantes vertes qu'elles y trouvent favorisent, sans augmentation de frais, la sécrétion du lait et permet de mieux nourrir les jeunes. Il est vrai que, pendant l'hiver on a davantage le temps de s'occuper du fait & de ses suites, mais le froid peut être nuisible & le complément de ration exigé par les mères ne peut être obtenu que par un onéreux supplément de dépenses directes en son, fourrage et racines.

Il est aussi une coutume que je désirerais voir passer dans nos habitudes et qui, jusqu'à présent n'y figure pas. Il s'agit de l'emploi du sel; ce condiment n'entre jamais dans l'alimentation de nos animaux.

qui, cependant, en ont aussi besoin que nous. Cette remarque ne s'applique pas seulement aux moutons, mais encore à tous nos animaux domestiques. Je trouve aussi que nos cultivateurs ne s'entendent pas bien hygiéniquement de leur bergerie; ils laissent pendant six mois leurs animaux sur le même fumier; c'est un abus nuisible à la santé des bêtes. On devrait sortir chaque mois le fumier de la bergerie. Nos cultivateurs ont raison en proscrivant l'usage du pare; ce mode est incertain; le terrain est trop froid & il ne se trouverait pas mieux du pointement des animaux que ceux-ci de sa fraîcheur constante.

Nous tondons la plupart de nos moutons en saint et nous avons raison encore car le lavage à dos de la toison refroidit considérablement les bêtes et ne me semble pas d'une bonne hygiène.

On n'engraisse guère de moutons chez nous; on vend bien plus souvent les bêtes à la foire qu'au boucher.

Le 44^e tableau donnera l'importance des produits fournis dans notre commune par les bêtes à laine.

Quarante-quatrième tableau.

Animaux.	Nombre	Produit par animal et par an.		Produit total par an.	Frais par ani ^e et par an.	Total des frais par an.	Bénéfice net.	Bénéfice moyen par animal.
		Laine	Viande					
Moutons & béliers	300	9.40	10	5820	15.00	4500	1320	4.40
Brebis	900	7.05	10	8125	14.00	7000	1125	3.05
Cotons	800	"	"	14345	"	11500	2845	3.62

Chèvres. — A la rareté, il convient de rattacher la race caprine; il y a quelques chèvres dans notre village, non pas en troupeaux, mais disséminés par deux ou trois chez les manouvriers pauvres ou chez les personnes ayant des enfants en bas âge à allaiter. Ces

chèvres vivent à l'étable & au pâturage. Les plus pauvres les mènent paître le long des chemins ou dans les bois en dépit des menaces des gardes particuliers. Le nombre des chèvres est trop restreint pour que cet animal mérite une plus longue mention dans notre histoire. Le tableau suivant indiquera le peu d'importance de leurs produits locaux.

Quarante-cinquième tableau.

Animaux	Nombre	Produit par animal & par an		Produit total par an	Frais par animal et par an	Total des frais par an	Bénéfice net	Bénéfice moyen par animal
Boucs	1	40		80	20	40	40	20
Chèvres	10	Chèvres	Lait	460	15	150	310	31,00
Cotons.	11	"	"	540	"	190	350	39,00

Porc. — L'élevage des porcelets est encore une petite industrie locale; elle n'est pas traitée ici sur une bien grande échelle, et il semble même que depuis quelques années elle se restreint de plus en plus.

Quarante-sixième tableau.

Animaux	Nombre	Produit par animal et par an	Produit total par an	Frais par animal & par an.	Total des frais par an	Bénéfice net	Bénéfice moyen par animal
Porcs à tuer	29	100	2900	50	1450	1450	50
Porcs employés à la reproduction	11	360	3960	150	1650	2310	210
Cotons	40	"	6860		3100	3760	94

Dans les fermes et chez quelques propriétaires, il y a une ou deux truies employées à la reproduction; ces animaux sont de la grande race française, car nos cultivateurs ne se défieraient pas facilement de produits ayant du sang asiatique dans les veines. Ces animaux ont une chair trop grasse et huileuse qui ne plaît pas à la grande masse des consommateurs et le fermier n'a pas intérêt à produire des animaux perfectionnés qu'il ne pourrait vendre.

Outre les truies et les porcelots, il y a ici quelques pores réservés pour l'alimentation locale. Toutes les exploitations rurales ont un ou plusieurs pores chaque année, mais ce n'est que par exception qu'ils sont vendus au boucher. Ils sont sacrifiés encore jeunes pour l'alimentation du ménage et leur engraissement n'a pas été poussé bien loin, souvent même il n'a pas été entrepris du tout.

Le 46^e tableau indique l'importance du produit de la race porcine dans notre commune.

Récapitulons maintenant en un seul tableau le produit de tous nos animaux domestiques nous aurons le tableau suivant qui terminera ce chapitre.

Quarante-septième tableau.

Designation des espèces animales	Nombre des animaux	Produit annuel moyen par animal	Produit total annuel	Observations.
Chevaux & ânes	66	422	27.880	Voir le 42 ^e tableau
Vaches & bœufs	132	132	17.500	— 43 ^e —
Moutons & brebis	800	3,62	2.845	— 44 ^e —
Chèvres & boucs	12	39	350	— 45 ^e —
Pores & truies	40	94	3.760	— 46 ^e —
Total	1050	90,00	52.335	

Oiseaux de basse-cour.

Dans notre pays, il se fait un commerce considérable de volailles; notre canton de Chiray est certainement celui de tout le département où l'on élève le plus d'oiseaux de basse-cour: oies, diners, canards & poulets.

Oies. — Les oies sont ici très nombreuses; les troupeaux pendant l'été couvrent les champs; c'est à se demander d'où sortent ces oiseaux en nombre si considérable. Ici, pour cette espèce ce ne sont plus seulement les fermiers qui ont un troupeau; tout le monde en a; qui, une douzaine, qui deux douzaines; qui un plus grand nombre. Des enfants et des vieillards gardent ces bêtes et c'est pour l'ordinaire peu valide un moyen de gagner sa vie; à ce point de vue, les oies rendent donc de réels services à nos cultivateurs et à la population entière.

Tous les oisons élevés ici ne proviennent pas d'œufs couvés dans la commune. La moitié au moins de ceux qu'on y élève sont achetés au marché à des volaillers qui se les procurent surtout dans le Loiret. Huit jours après leur naissance les oiseaux se vendent de 2⁵ à 3⁵⁰ & nos éleveurs en les achetant évitent les frais d'hivernage pour les oies et les jars.

Les jeunes oisons sont nourris d'herbes tendres, de pavots, d'orties hachés & mêlés avec du son mouillé; on les conduit chaque jour au pâturage & en trois mois ils atteignent leur taille normale s'ils sont bien soignés. On les dépouille de leurs plumes trois fois durant l'élevage et cette plume constitue leur principal produit. Après la moisson, les oies sont conduites sur les chaumes et ramassent jusqu'au moindre grain, ce qui les fait croître très rapidement & sans aucun frais, l'après le mois de septembre, il faut le engrais.

est; pour cela, on les tient closes dans leurs stables et on leur distribue plusieurs fois par jour une pâtée de pommes de terre cuites et râpées dans du son ou de la farine d'orge détrempée dans du petit lait. Les oies perdent rapidement la graisse et on s'en défait alors avantageusement. C'est l'élevage pratique dans notre endroit.

Plusieurs achètent aussi des oisons adultes vers le mois de septembre et n'ont d'autre spécialité que de les engraisser. Ceux-ci ne dépouillent qu'une fois les oies de leurs plumes.

Enfin, ceux qui veulent eux-mêmes mettre couver leurs œufs choisissent les plus belles bêtes pour reproducteurs. L'oie pond de 24 à 30 œufs et couve de 29 à 31 jours; on confie aussi des œufs d'oie aux poules qui arrivent à couvrir à bien aussi aisément que la vraie mère. L'incubation commence vers le 14 mai et les jeunes naissent en avril et au commencement de mai; ils sont alors élevés comme il vient d'être dit et vendus au marché.

Mentionnons aussi parmi le produit des oies leur excellent et abondant foin.

Nous n'avons dans notre village que l'oie blanche commune.

Dindons. — Les dindons ne sont pas si communs ici que les oies; cependant leur produit est aussi très important. Tous les élevés éclosent dans nos fermes et il ne se fait pas de dindonneaux un commerce comme celui dont l'oison est l'objet.

Le dindon, dans son jeune âge, est très délicat et moins robuste que l'oie, ce qui fait que sa multiplication cause souvent de graves mécomptes.

La dinde pond de très bonne heure au printemps de 14 à 16 œufs qu'elle couve avec une sollicitude admirable; l'incubation dure de trente à trente-deux jours; les jeunes ont besoin d'être mis à l'abri dans un local d'une température sèche et égale; ils sont nourris d'abord de mie de pain finement émiettée, d'orties hachées très menues et détrempées avec du coillie; plus tard, les dindonneaux, qui sont très voraces, s'accoutument de toutes sortes de choses, mais il faut veiller aux indigestions et les prévenir par un rationnement sévère. On doit leur distribuer

la nourriture à petites doses fréquemment renouvelées.

Lorsqu'ils prennent le rouge, les dindeons sont très affectés et dans une période difficile, mais, cette crise passée, il n'est point d'animal si rustique & si peu délicat. Alors les troupeaux sont menés aux champs & pendant toute la belle saison se nourrissent d'aliments sans valeur.

L'engraissement commence en automne et comme ils sont très voraces, les dindeons s'engraissent rapidement pourvu qu'on leur donne à manger à discrétion.

Poules. — La race de poules la plus répandue dans notre endroit est une race mixte, ayant du sang cochinchinois dans les veines. Presque toutes sont blanches; les poules de cette couleur sont recherchées sur nos marchés & se vendent ^{0^d 1/2 à 0^d 3/4} plus que les produits similaires d'une autre couleur.

Cela vient que les marchands de volaille, par une tromperie qui repousse la conscience, mêlent la plume des poules blanches dans la plume des oies & vendent le tout comme provenant uniquement de ces derniers oiseaux; ils en tirent un bénéfice de mauvais aloi, mais qui n'en est pas moins relativement important. Nos cultivateurs, en cela, se font leurs complices & n'achètent que des poules blanches.

Ces animaux sont développés; ils ont de gros membres et se vendent chers. Ici, on vise la production de la chair beaucoup plus que celle des œufs; c'est pour cela qu'on choisit une race volumineuse et produisant facilement la chair, mais qui n'est généralement pas bonne pondreuse.

Les couvées sont très nombreuses; tout le monde cherche à avoir beaucoup de poullets & à les livrer au commerce dans les premiers jours du printemps. Alors une paire de poullets se vend jusqu'à douze francs et c'est la source d'un bénéfice considérable.

Je conseillerais à nos fermiers d'acheter des couveuses artificielles qui leur permettraient de faire éclore leurs œufs à l'époque qu'ils choisiront, de manière le moment de la vente avec le moment le plus
à faire coincider

favorable pour cette opération.

Canards. — Les canards de la commune appartiennent tous à la race commune, mais les gris sont soigneusement éliminés; tous sont blancs et cela toujours pour la raison des plumes.

Le canard est un oiseau rustique qui mange de tout et qui transforme les aliments, même les plus repugnants, dédaignés par les autres volatiles en une chair délicate et très recherchée.

C'est, de tous les oiseaux de la basse-cour, celui qui a la croissance la plus rapide; deux mois après sa sortie de l'œuf, un canard peut être mangé; cet oiseau est donc d'un grand rapport.

Malheureusement, il ne se plaît bien & ne prospère que dans l'eau, et, quand il n'en a point à sa portée, il s'en va vagabonder à sa recherche de tous côtés, ce qui expose à des pertes qui entendent le bénéfice et limitent son élevage.

La cane pond beaucoup, mais couve mal; il est bon de confier ses œufs à une poule qui s'acquitte de cette mission avec son zèle accoutumé & fait réussir l'opération.

Les jeunes canetons se passent plus aisément de leur mère que les autres volatiles de la basse-cour et la couveuse artificielle fait très bien pour cet élevage.

Pigeons. — A Villeneuve il n'y a que très peu de pigeons et c'est avec raison. L'élevage de cet oiseau granivore est plutôt du domaine de la fantaisie que de celui de l'agriculture. Il fait payer très cher des produits peu abondants, car il commet énormes dégâts dans les champs de trévins ou de vesces. nous ne nous en occuperons donc pas davantage.

Lapins. — Quel que ne étant pas un oiseau, le lapin a sa place dans la basse-cour et est partout chez nous l'objet d'un élevage important. Les lapins de nos pays appartiennent à la race commune et il n'y a rien de particulier à en dire.

Rucher. — Rattachons le rucher à la basse-cour, l'élevage des abeilles est très limité dans notre commune; à peine y en a-t-il comptés vingt ruches; c'est assurément un tort, car le labourant

pourrait recueillir des abeilles de la cire & du miel pour une somme relativement importante. La vente de ces produits fournirait un appoint de revenus qui ne sont jamais à dédaigner. Je ne puis qu'engager nos pressans à en essayer et à se livrer à cette culture.

Je me mets plus, pour résoudre la question des oiseaux de basse-cour qu'à supputer le produit qu'ils donnent à la commune, ce qui est l'objet du tableau suivant.

Quarante huitième tableau.

Animaux	Nombre	Produit par ani- mal & par an.		Produit total par an.	Frais par ani- mal & par an	Costs des frais par an	Bénéfice net par an	Bénéfice moyen par animal	Observations
Poules & capes.	1200	Soielets & Chair	œufs 5 ^{fr}	14400	10	12000	2400	?	Les nonnes por- tes dans la
Oies	300	Chair	plumes 2.00	2400	6	1800	600	?	colonne 2. n°
Dindes	100		9	900	6	600	300	3	diquant qui le nombre des animaux
Canards can- ards	200	Chair et canetons	aufes plumes 5	2400	6	1200	1200	6	adultes exclu- sivement rievres
Lapins	1500		2.50	3750	2	3000	750	0.50	pour la reproduction
Cotons.	3260		,	3380		18500	1290	1.60	ou pour le produit

Dans le calcul des frais comme dans celui des produits, nous estimons en bloc le produit donné par un animal reproducteur & sa couvée comme aussi les frais entretenus par l'ensemble de ces animaux. Vous avez, à dessein, omis dans le calcul des produits l'évaluation de l'engrais produit par les animaux de basse-cour qui ne laisse pas cependant que d'être relativement important.

Retournant maintenant en un seul tableau le produit des dif-
férentes branches de l'industrie agricole nous avons le tableau suivant sommant l'ensemble
(des bénéfices fournis à notre commune par son agriculture)

Quarante-neuvième tableau.
Tableau récapitulatif des produits de l'industrie agricole de la commune de Villeneuve-la-Dondagre.

Énumération des différentes sources de produits	Tableaux au quels et en-vent de se reporter	Nombre d'hectares ou d'animaux	Rapport moyen d'un hectare ou d'un animal.	Rapport total net
Bois	13 ^e	300	60	18 000
Jardins	"	5	600	3 000
Vergers & arbres fruitiers	20 ^e , 22 ^e	"	"	24 085
Prés	34 ^e	100	183,10	18 310
Cerres labourables	39 ^e	1001	"	15 030
Animaux domestiques	47 ^e	1050	50	52 500
Animaux de basse-cour.	48 ^e	3260	1,60	5220
Cotaux	"	"	"	27 110

Cinquantième tableau.
Tableau faisant connaître le revenu net produit par le seul travail de l'agriculture.

Crédit		Débit	
Bénéfices résultant des divers produits agricoles --- Total --- Débit - Report --- Solde créditeur ---	27 110 152 826 118 609	Décompte Revenu imposable d'après la matrice cadastrale 231 925 Contingents le franc, 37, 82. Impôt payé par le sol --- Intérêt ou loyer des 1418 hectares contigus à la culture, à raison de 50 ^e l'hectare (D'ici déduction faite de la surface occupée par le sol des constructions, les chemins les places publiques, cimetières, etc. --- Total ---	8766 43830 52596

Chasse et gibier.

La chasse & le gibier ne font pas, à proprement parler partie de l'agriculture. Cependant ils ont avec elle des rapports tellement intimes que l'histoire agricole d'un pays serait incomplète si on passait sous silence ce qui a rapport au gibier qui vit aux dépens des récoltes & à la chasse qui très souvent leur fait encore plus de mal.

Ditons tout de suite que notre commune n'est pas giboyeuse & les raisons en sont bien simples ainsi que nous l'allons voir.

Le lièvre se plavieait bien dans nos bois et dans nos plaines, cependant il y est très rare. Le lapin ne s'y rencontre qu'à l'état d'exception; Bien que des amateurs en déposent quelques-uns, chaque année dans nos bois, ces bêtes ne prospèrent pas; elles meurent ou désertent le pays par ce qu'ici, le lapin ne peut se tenir. L'eau envahit les terres en hiver & nous les pauvres bêtes ou du moins les exile; il leur faut donc se tapir au pied des buissons ou des ciprés et elles deviennent facilement la proie de leurs ennemis.

La perdrix grise est plus à l'aise chez nous et elle y est assez abondante. Quant aux perdrix rouges elles sont introuvables.

Le gros gibier: sangliers, chevreuils, etc n'existe pas dans nos bois qui deviennent de plus en plus rares. On trouve si de temps à autre on trouve quelque sanglier de passage dans nos endroits. - Depuis 10 ans, je n'ai jamais entendu dire qu'on en ait tué un seul. Un heureux hasard permet quelquefois d'abattre un chevreuil égaré mais cela n'arrive pas une fois tous les cinq ans.

Le gibier de passage: bécassines, bécassines et canards est plus fréquent: il se rencontre chaque année de ces oiseaux dans nos marécages & dans nos bois humides. On en tue quelques-uns au moment du passage au printemps.

Le pigeon ramier, oiseau nuisible, est bien plus abondant & vient nicher sur les futailles de nos bois; mais ce gibier, extrême-

ment sauvage & défiant ne se laisse guère approcher et il faut des précautions à des rates de Huron pour en abattre quelques-uns.

Les animaux sauvages et nuisibles: loups et renards, font de temps à autre une courte apparition chez nous mais ils n'y établissent guère domicile.

Les oiseaux de proie diurnes abondent ici et font cruellement la guerre aux petits oiseaux insectivores qui sont, par ce fait, dans notre endroit d'une rareté dont les autres communes n'offrent pas d'exemple; Par contre, les oiseaux de proie nocturnes ne sont guère abondants non plus, de sorte que souris, mulots, campagnols etc. ont beau jeu pour infester nos champs.

Vici pour le gibier: on voit par ce que je viens d'écrire que nos récoltes n'ont guère à le redouter puisque leurs principaux ennemis les lapins et les sangliers font défaut.

À quelles causes doit-on attribuer la pénurie de gibier qui se remarque dans notre endroit? Elles sont multiples et tiennent: 1^o au braconnage 2^o au grand nombre de chasseurs munis de permis réglementaire 3^o à la mauvaise organisation de la garde de la chasse. Je m'explique: le percepteur délivre en moyenne quinze quittances de permis de chasse chaque année aux habitants de notre commune. Sur ces 15 permis 8 ou 10 sont délivrés à des propriétaires-cultivateurs ou à des gens paisibles, 2 ou 3 autres à des individus qui ne possèdent rien; le reste aux gardes-particuliers ou à de riches propriétaires. De ces derniers, le gibier n'a rien à craindre, les gardes sont pour le protéger & nos bourgeois n'ont pas l'œil bien exercé. Mais les premiers & les seconds dans notre circonscription sont un peu plus sérieux: les seconds surtout qui font de la chasse un métier & qui vendent leur gibier pour se procurer du pain.

Les huit ou dix propriétaires-cultivateurs, disciples de Saint-Hubert, considèrent la chasse comme une récréation et un moyen de passer agréablement & hygiéniquement un journa

de dimanche ou de loisir. Ce ne sont pas eux qui, à proprement parler détruisent le gibier; au contraire, ils s'en montrent les protecteurs vigilants et éclairés & savent des auxiliaires précieux pour les gardes-chasse. Mais ceux-ci sont jaloux de la liberté aisée ou indépendante des autres, jaloux aussi du lièvre ou de la perdrix qu'ils mangent ensemble gaiement: ils se renfoncent, alors qu'ils les rencontrent dans un silence roque ou éclatent en récriminations amères & se font des ennemis de gens qui leur faciliteraient une tâche à laquelle pour tous s'attache un intérêt commun.

Pendant ce temps, chasseurs interlopes et braconniers se donnent beau jeu dans les bois. Les gardes, prudents, n'osent pas troubler ceux-ci, réservant leurs invectives pour les gens paisibles et inoffensifs. Le bois est alors livré aux déprédations de maîtres-passés en l'art de détruire ses habitants: Collets & fusils rouillés, mais guidés par un œil vif, font rage; et, si un malheureux lièvre met la patte sur ces propriétés gardées qui devraient en être remplies, il passe au plus tôt de vie à trépas.

Ces choses n'ont pas lieu seulement pendant que la chasse est ouverte, mais bien en toute saison. Pêcheur ou charbonnier & braconnier sont deux termes synonymes; A, dans un endroit comme le nôtre où la moitié de la population a travaillé ou travaille à l'exploitation des forêts on peut juger ce qu'il en est.

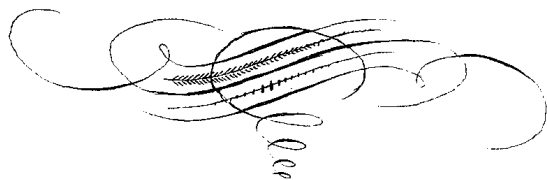
La loi sur la chasse riprouve ces agissements; moi, sans les approuver absolument, je me les explique & les excuse en partie. Les hommes ont tous besoin de distraction et, c'en est une grande que celle de la chasse. Quelle tentation, en plus du plaisir défendu, pour un homme qui vit misérablement, de pouvoir de temps en temps mettre un lièvre en sa marmite & de régaler une bonne fois, sans bourse délier, sa ménagère, ses enfants & sa famille. Ne nous montrons donc pas trop sévère & concluons que ces gens, en s'occupant d'un gibier qui dévorait nos récoltes à partir du bois, non seulement ne font pas un grand crime, mais rendent service à la culture & ne lésent guère les intérêts du riche propriétaire, attendu que 8 fois sur 10, c'est la broche du garde qui s'engraisse et non celle de son patron.

Nous en discuterons la sur cette question de la chasse, car nous y reviendrons dans la 3^{ème} partie de ce travail. (Fin de la première partie.)

Deuxième partie.

Enseignement
agricole.

Méthode en
procédés.



Considérations générales.

L'organisation pédagogique des écoles, telle qu'elle est instituée par les règlements en vigueur prescrit de les diviser en trois cours: cours élémentaire, moyen et supérieur; alors pour faire une étude complète de la pédagogie agricole nous devons naturellement suivre l'enfant dans les trois phases de sa fréquentation scolaire.

Nous devons non-seulement lui faire acquiescer des connaissances techniques, mais le bien du pays exige qu'au moins dans les écoles rurales, nous fournissions son éducation vers les choses de l'agriculture.

Et d'abord, qu'est-ce que l'agriculture et en quoi consiste la science que nous devons faire acquiescer à nos écoliers? Cette question se pose naturellement ici. Pour arriver à un bon résultat, il faut bien connaître le point de départ, le but à atteindre et les différentes stations du chemin. L'agriculture, pour le linguiste, est l'art de faire produire à la terre les plantes nécessaires aux besoins de l'homme; & par surcroît, à ceux des animaux qui lui servent d'auxiliaires. Pour l'instituteur, ce doit être plus que cela: c'est une industrie complexe touchant à toutes les sciences & à toutes les branches des connaissances humaines enseignées dans l'école. C'est, pour le maître de la campagne le couronnement & presque la fin dernière de l'éducation de l'école, puisque la plupart de ses auditeurs sont destinés à rester attachés au sol. Il doit donc le leur faire aimer, les passionner pour cette position, arriver en un mot à les rattacher à cette situation par de tels liens qu'ils considéreraient comme un malheur d'être forcés d'embrasser une autre position.

On fait bien ce qu'on entreprend avec amour. Une besogne

débuté est toujours une course dont on s'acquitte tant bien que mal & toujours plutôt mal que bien. Ce n'est pas là ce qui nous faut de nos jours avec la concurrence toujours croissante de l'étranger. Faire, ne suffit plus : il faut agir avec cœur, avec âme, chercher & toujours rechercher la perfection. Quels progrès ne réaliseraient pas dix millions de cultivateurs éclairés, animés d'un ardent amour pour la vie des champs, luttant avec émulation pour trouver le mieux et continuellement à la recherche des moyens de perfectionner leur outillage, leurs moyens d'action, leurs méthodes et leurs procédés. C'est l'œuvre de l'avenir et elle passera du domaine de la théorie pour entrer dans celui de la pratique alors que dans l'école on se sera résolument et fortement occupé de l'éducation agricole des populations rurales.

C'est pourquoi la définition de l'agriculture que je donnais plus haut, si elle satisfait le grammairien est insuffisante pour un instituteur. Instruire, c'est bien : nos enfants auront la connaissance des pratiques du métier, mais s'ils ne l'aiment pas, à quoi bon ? Faire l'éducation agricole des jeunes générations en même temps que leur remplir le cerveau de connaissances pratiques, voilà à proprement parler le but à atteindre ; en résumé, il faut faire marcher de front l'éducation et l'instruction.

Dans les petites communes, le maître a les deux sexes sous sa direction et il semble tout d'abord qu'il doive en ressortir deux sortes d'enseignement, puisque, d'après les programmes, l'agriculture est le lot des garçons et l'économie domestique est départie aux filles. Cependant je pense qu'il n'y a pas lieu de s'arrêter à cette idée : en effet, dans un ménage agricole, les deux époux doivent s'aider mutuellement. Si, plus naturellement, les gros travaux

des champs & les soins à donner aux robustes nourriciers du fermier
semblent réservés au mari, tandis que l'ouvrage d'intérieur est le
lot de la femme, il ne s'en suit pas qu'ils doivent être plus tran-
quilles l'un que l'autre à toutes les questions intéressant l'exploitation.
Une absence peut réunir toutes les attributions pour la même person-
ne & les deux conjoints peuvent être capables de remplir convenable-
ment le rôle de chef d'exploitation. Le mari peut rester seul ou la
femme perdre son mari. Qu'arriverait-il si chacun s'était strictement
renfermé dans sa spécialité? Non, l'éducation des deux sexes doit être
identique & complète. Sans doute, à l'école, en nous adressant à la
partie féminine de notre auditoire, nous pouvons appuyer d'avanta-
ge sur ce qui est du ressort de la femme & en agir de même avec les
garçons, mais il ne doit y avoir rien d'exclusif. Les leçons peuvent être
communes et même elles doivent l'être.

Nos enfants des campagnes ont tous, à leur entrée dans nos
classes, une idée des choses agricoles, car dans les villages, il n'existe
presque pas de ménage qui, peu ou beaucoup, ne soit rattaché par
quelque lien aux choses de l'agriculture. Ceux qui, par rare excep-
tion, appartiennent à des familles non agricoles n'en ont pas moins
quelques connaissances en cet art, acquises par leurs fréquentations de
voisinage. Nous n'avons donc qu'à compléter une instruction dé-
jà commencée & nous devons nous appuyer sur ce moyen pour ab-
soir notre enseignement. Quand nos élèves entendront parler pour
la première fois d'agriculture dans nos classes ce ne sera pas
pour eux un langage nouveau: ils en connaissent déjà le vocabulaire
& il n'y a qu'à l'entendre.

Peut-être aussi nous faudra-t-il quelquefois rectifier de
fausses idées, mais nous le ferons avec tact, avec courtoisie, sans
jamais heurter de front les préjugés et les idées préconçues des parents
et en ayant toujours bien soin de ne jamais, en quoi que ce soit,
nous exposer à ternir la fleur de respect que chaque enfant a naturelle-
ment dans le cœur pour les auteurs de ses jours.

Le petit garçon, la petite fille, sortis de l'école aident leurs parents dans leurs occupations journalières: ils peuvent donc faire l'application des préceptes donnés en classe. Ils passent ainsi continuellement de la théorie à la pratique. Si nous avons su les intéresser par nos leçons, si nous avons exercé leur intelligence et formé leur jugement, ils viennent dans la pratique de la maison paternelle la confirmation de nos développements théoriques, ils connaîtront le pourquoi, le comment des choses. A leur tour, et sans s'en douter, ils seront pour leurs parents des éducateurs & des propagateurs de bonnes méthodes et de sains principes.

Quel bien ne peuvent faire en ce sens les leçons de l'école données avec tact et intelligence, retenues et répétées par des auditeurs attentifs et jeunes, dont l'intelligence ferment & travaille sans cesse. Nos élèves répéteront avec cet instinct d'imitation naturel à l'enfance les leçons du maître. Voyant avec joie se justifier les faits annoncés par la théorie, ils veulent faire partager leur plaisir & propagent ainsi les enseignements d'une manière d'autant plus fructueuse & insinuante qu'elle est inconsciente & sans apprêt.

Cependant, à l'école, nous n'avons pas affaire qu'à des intelligences d'élite, toujours prêtes à recueillir nos moindres paroles & nos enseignements, quelque intéressants qu'ils puissent être. Il faut un stimulant. Les enfants, comme les grandes personnes, en ont besoin. Chez les adultes, le stimulant est trouvé naturellement: c'est l'intérêt personnel, le désir d'accroître son bien-être & celui de sa famille. La lutte pour l'existence, voilà le coup de fouet qui ne laisse jamais la paresse et l'indolence se glisser dans la vie des paysans. Chez les enfants qui n'ont encore aucune expérience de la vie, il faut autre chose. Trouvant le couvert mis et le vêtement repassé chez leurs parents, ils ne sont pas assez directement intéressés pour accepter volontiers un travail souvent ennuyeux &

toujours pénible. Il faut qu'ils soient sollicités d'une autre manière et c'est l'affaire de l'émulation.

L'émulation, voici le principal auxiliaire du maître, c'est ce levier tout puissant qui met en mouvement les forces intellectuelles de ses élèves et les entraîne dans le courant du bien et du progrès. Tout ce qui tend à favoriser l'émulation des enfants a donc une importance capitale en pédagogie. C'est pourquoi les concours agricoles et les récompenses distribués par les comices sont si précieux. Sans cela l'enseignement agricole courrait le risque de tomber dans le marasme et d'être infructueux et négligé. L'enfant ne voit qu'un but rapproché; ses facultés sont encore trop jeunes et trop tendres pour s'occuper de « long avenir et des vastes pensées ». Travailler toute une année peut être couronné au concours, bien, mais travailler pour dans 10 ou 15 ans faire un bon cultivateur, chansons, on a le temps de s'y reprendre.

Il serait encore bon pour donner une sanction et de la vie à l'enseignement de l'agriculture de faire entrer cette connaissance au moins pour les écoles rurales, dans les épreuves du certificat d'études primaires. Un enseignement platonique, dépourvu de sanction, peut, sans danger apparent, être négligé et par certains maîtres et par certains élèves. Mais que pour obtenir le certificat d'études primaires, si fortement tenu dans les mœurs scolaires, on devra faire preuve de connaissances agricoles, tout le monde s'y mettra avec ardeur et il ne pourra plus y avoir ni négligence ni défaillance.

Tous les exercices scolaires indiqués au programme peuvent et doivent à tous les âges et pour tous les cours concourir à l'enseignement agricole, comme aussi cet enseignement nuit à l'appui de l'intelligence des autres matières. Examinons comment l'agriculture peut venir en aide aux autres

branches, puis nous verrons aussi comment elles-ci à leur tour
font pour n'être pas en cette course la première.

L'art de la lecture se fortifie par l'étude des traités
d'agriculture: il en est de même pour l'écriture courante: avec
du soin et de l'attention, si le maître exige de l'application
dans la rédaction des devoirs d'agriculture, l'écriture courante
s'en trouve améliorée. Si de même l'élève est amené à faire
avec réflexion la rédaction des sujets à développer par écrit,
un sujet agricole est aussi propre qu'un autre à exercer les en-
fants dans l'art si difficile pour eux de la composition fran-
çaise. Les dictées d'orthographe, si arides quelquefois, perdent
de leur sécheresse quand on traite une page agricole intéressante
pour les élèves et écrite par un de nos bons auteurs. C'est
au maître, par une habile & consciencieuse préparation de sa
classe à bien choisir ses leçons et ses exercices et de les appro-
priés au but à atteindre.

Il ne faudrait ^{pas croire} que l'étude de l'arithmétique et du
système métrique n'ait aucun lien commun avec l'agriculture.
Les problèmes et les applications pratiques de ces sciences ven-
lent presque journellement dans les classes sur des faits et des
données agricoles, et cela avec juste raison, car ce sont là ques-
tions à la portée de nos élèves. Ils s'y sentent sur un terrain
connu; ils possèdent le sujet et ne sont pas exposés à pren-
dre le change comme quand il s'agit de questions commercia-
les ou autres avec lesquelles ils ne sont pas du tout familia-
risés.

Les questions géométriques se rapportant au mesura-
ge des champs, des bois, des cours des murs etc. intéres-
sent aussi beaucoup plus les enfants que les applications de
science pure: il faut commencer cette étude par ce qu'ils
connaissent, c'est-à-dire en basant l'enseignement sur les
faits de la vie rustique; puis, peu à peu, en généralisant,

on arrivera par une voie féconde & rationnelle du connu à l'inconnu, du simple au composé. On aura bien doré la pillule, elle s'avalerait sans difficulté ni répugnance au grand profit de l'élevation intellectuelle de l'enfant.

Une étude réellement attrayante, celle de l'histoire naturelle, a une corrélation si intime avec l'agriculture qu'elle en fait pour ainsi dire partie intégrante. Les deux sciences sœurs doivent marcher de front à l'école; elles se prêtent un mutuel appui. Tantôt pour faire comprendre à l'enfant un phénomène de l'histoire naturelle, le maître fera appel à ses connaissances en agriculture, tantôt le contraire aura lieu et c'est l'histoire naturelle qui expliquera telle ou telle difficulté agricole. C'est ainsi que l'enfant qui aura étudié un peu de minéralogie pourra comprendre l'effet utile des amendements et des engrais, comme aussi quand il saura un peu de zoologie, il se rendra un compte exact des soins à donner aux bestiaux, de l'hygiène qu'ils réclament, de leur nature suivant les diverses espèces et des différentes fonctions animales qu'ils remplissent.

Et la botanique donc, quel vaste champ à donner à exploiter aux enfants! je ne parle pas de la botanique des savants, baignée de mots techniques et barbares, mais de la simple et vraie botanique du village qui fera assister l'éleve à la genèse du grain de blé ou de la pomme qu'il croque à si belles dents.

Les herbiers, grosses collections de papiers humides et pourris, ne sont pas de mise dans nos classes rurales tout au plus conviennent-ils aux écoles des villes; ils sentent le pédantisme et seraient une gêne et un embarras pour l'enfant ou paysan. Cet enfant jouit chaque jour du spectacle de la belle & féconde nature; il a sous les yeux et à portée de sa main, dans toutes les phases de leur développement, les plantes intéressantes à étudier. Quelle nécessité y a-t-il à lui faire emprisonner entre deux laides feuilles de papier gris ou roux ces

gracieuses végétations si vertes, si fraîches, si jolies et si pimpantes dans leur état naturel?

Craint-on qu'elles viennent à lui manquer et qu'il lui soit nécessaire, pour arriver à connaître la nature, d'avoir, enveloppées de poussière & de moisissures, ces plantes desséchées qui sont à celles des champs ce qu'est la momie égyptienne à la jeune et robuste servante aux belles jours roses animées par la gaieté & la santé que donne le sain travail du village? Laissons aux savants et aux malheureux habitants des grandes villes ces satisfactions pédantesques et ces imitations factices. Pour nous, instituteurs des campagnes, étudions et faisons étudier à nos élèves la botanique au milieu du plaines, des prairies et des bois, parmi les coquelicots, les bluets et les fraisets.

Dans le cours supérieur les sciences physiques donneront à nos élèves la clef de bien des mystères au-dessus de leur portée jusqu' alors. Ici, encore, l'élève se rendra compte de bien des transformations naturelles qui lui échappaient. Il n'est pas besoin d'insister sur ce point: les chapitres du engrais, de fermentation, de manipulation de la laiterie, etc. nous ont plus de secrets pour lui. Et, quand il aura étudié un peu de mécanique, l'enfant, devenu agriculteur, comprendra le fonctionnement de ses instruments agricoles: charriots, semoirs, machines à battre, faneuses etc. Il sera apte à les conduire en connaissance de cause, se rendra compte des déficiences de ses instruments & pourra sans frais y porter remède de lui-même.

Ah! si je comprends l'utilité de l'enseignement des travaux manuels à l'école, je ne l'entends qu'en de la même façon que le programme, je me demande à quoi servira à ce futur laboureur de savoir modeler une figurine de cire ou de terre glaise. Passe encore s'il se destinait à être sculpteur ou fondeur, mais pour retourner la terre et faire pousser des

recollés, il vaudrait bien mieux qu'il sût remettre un âge ou des mancherons à sa charrue, un pied à sa brouette ou encore relier un cerce de tonneau, y mettre une douve ou y ajuster un fond. Voilà ce que je voudrais voir enseigner à l'école en guise de travaux manuels aux fils des paysans. Ce serait vraiment là un enseignement pratique, fécond en résultats et d'une utilité incontestable. Personne n'y trouverait à redire dans nos campagnes. Le père de famille sacrifierait volontiers la journée du jeudi de son enfant pour qu'on lui donnât ces utiles connaissances, qu'on lui enseignât le maniement des outils manuels et qu'on lui fût acquies l'habileté de main neuve. Il y vivrait dans un avenir prochain une résultante utile et pratique. Si on mettait son fils en face d'un tas de terre glaise ou d'un bloc de cire... Oubons donc! il n'y consentirait jamais et il aurait raison.

Ces connaissances et d'autres encore invoquées au programme officiel sont très utiles sans doute & si je me permets de les critiquer, moi chétif, ce n'est pas d'une manière générale. Elles sont indispensables pour former les artisans et les adroits ouvriers de nos villes; mais, autres lieux, autres besoins, et nous n'avons nul souci à prendre d'une éducation artistique; ce qu'il nous faut, ce sont des bras robustes, des mains exercées aux rudes travaux de la campagne au service d'un cerveau intelligent et instruit dans les choses de la terre & non pas des demi-savants ayant effleuré une multitude de connaissances sans en avoir approfondi une seule.

Si je critique l'institution des travaux manuels tels qu'ils sont entendus là où ils sont pratiqués, je n'en dirai certes pas autant de l'étude du dessin. Cet art est l'un des plus utiles pour le futur agriculteur: il doit pouvoir lire couramment un plan côté pour se rendre compte du fonctionnement d'une machine nouvelle, d'un outil perfectionné ou pour comprendre un projet de bâtiments à construire.

Lui-même devra pouvoir fixer à l'aide du dessin ses idées sur le papier à l'aide du dessin, soit pour des commandes à ses supérieurs, soit pour faire le croquis d'une machine visitée au concours agricole, d'une charrue, d'une mangroie perfectionnées qu'il aura remarquées chez un ami ou dans une ferme bien tenue. Il est bien entendu qu'il n'est pas ici question d'études artistiques; non, bonbons: nous à l'utile, aux choses pratiques. A la campagne, le temps est trop précieux pour l'employer à bailler aux cornues ou à évaser à la perfection des formes de la statuaire antique. Cultivons le goût, très bien, mais ne poussons pas jusqu'à l'infériorité ou à la puérilité.

L'instruction civique concourt enou à l'enseignement agricole quoique les deux sortes de matières paraissent toutes disjointes au premier abord. Les questions d'association, de syndicats, d'impôts, d'assurance, etc. sont du ressort de la première science en même temps qu'elles intéressent à un haut degré l'agriculture. Nous reviendrons plus tard sur ces différents points que nous développerons avec les détails qu'ils comportent quand nous nous occuperons des cours supérieurs de nos écoles.

L'histoire et la géographie finissent aussi à faire leur part dans le concert: C'est l'histoire qui enseigne aux agriculteurs quelle étaient les pratiques des siècles passés; Elle leur montre en outre les progrès réalisés & leur fait entrevoir le chemin à parcourir pour progresser de nouveau.

La géographie est indispensable à notre époque de concurrence effrénée: il faut bien que nos cultivateurs nationaux connaissent les pays de production qui leur viennent en aide en même temps que ceux qui luttent pour les suppléer jusqu'au marché français.

Il n'est pas jusqu'à la morale qui ne soit utile à nos fils de paysans pour leur future profession. Quand elle ne servirait qu'à leur montrer les effets de la persévérance, de la douceur envers les animaux, de la patience et de l'esprit d'initiative, elle ne serait pas à dédaigner. La Fontaine, dans ses fables, nous a laissé d'innom-

imitables exemples des bienfaits de ces vertus; Le Lion & le Rat, nous fait voir les résultats d'efforts répétés et soutenus bien que faibles pris isolément. « Plus fait douceur que violence, » dit-il; Et l'esprit d'imitation, comment n'a-t-il pas été exalté dans la fable du charretier embourbé! Qui trouver un sujet de méditation plus approprié à la situation du cultivateur que cette maxime: « Aide-toi, le Ciel t'aidera! »

Pour nous résumer nous pouvons formuler cette proposition, qui est presque un axiome, que dans l'enseignement tel qu'il est organisé dans les écoles françaises: « Tous les exercices scolaires se suivent et s'enchaînent dans tous les cours et qu'il n'en est pas un seul qu'on pourrait distraire du programme sans par ce fait même détruire l'harmonie de l'ensemble. »

Les considérations générales qui précèdent sont toujours de mise & pour toutes les époques de la vie scolaire. Elles intéressent la totalité du monde des classes, maîtres, élèves, parents. Voici pourquoi afin de n'avoir plus à y revenir nous les avons développées en premier lieu. Maintenant nous allons examiner cours par cours les différents procédés et la méthode à employer pour mener à bien notre œuvre de l'enseignement agricole?

Cours Élémentaire.

Le programme officiel dit: « De sept à neuf ans, les enfants font partie du cours élémentaire. » Qu'est un enfant à sept ans? que sait-il? quelles sont ses aspirations, ses besoins, ses instincts? Il faut bien reconnaître notre point de départ avant d'aller plus loin; il faut une base pour asseoir notre enseignement; et pour le développer d'une manière rationnelle et fructueuse, nous devons étudier notre sujet afin de n'être pas exposé à aller à l'encontre de son caractère & de ses facultés.

Ne heurtons pas de front des difficultés et des anti-

pathés insurmontables; contourner l'obstacle sans l'écarter brusquement au risque de faire sauter l'édifice. C'est pour cela que nous devons nous attacher à bien connaître nos élèves dès le commencement de leur fréquentation scolaire.

À sept ans, l'enfant des campagnes n'est jamais si heureux que dans le bruit; il aime les fouets, les chevaux, les chiens, tout ce qui est remuant et tapageux. Il est ni charretier, cocher et laboureur. Voulez-vous rendre un enfant heureux, mettez-le aux manchettes d'une charrue & faites marcher l'attelage; laissez-le sur un cheval & vous verrez comme il sera fier.

Et la petite fille donc, comme ses instincts de ménagère sont déjà développés! Que fait-elle avec sa poupée sinon imiter les sons que sa mère a pris d'elle et de ses frères et sœurs? Veut-on lui faire plaisir, on n'a qu'à lui laisser suivre sa maman au lavoir. Elle aime à distribuer la ration aux vachelles, à avoir pas dessus ses vêtements le grossier tablier de toile bise de la servante. Rien ne la rend si fière qu'un mot d'éloge pour les petits services qu'elle commence à rendre.

L'instinct agricole, l'amour de la vie des champs sont pour la plupart des enfants des communes rurales les premiers sentiments, leur premier amour; il est ardent et sincère & nous n'avons qu'à développer cette faculté aimante dès premiers âges pour prévenir les disertions si funestes à la vie des champs, et à la France entière.

L'enfant des villes vit dans un autre milieu. Sans cesse d'aimer le bruit il porte sa prédilection sur d'autres objets: un tambour remplace le fouet, un violon tient lieu de charrue. La poupée de la jeune fille a d'autres attributions que la poupée de la campagnarde: c'est une mariée qu'il lui faut & non plus une servante; le battoir ou le tablier grossier de la première sont pas la seconde remplacés par un

crochet ou un chiffon bien brillant.

La nature a donné à l'enfance l'esprit d'imitation dans ce qu'il a de plus vif. Aux ruraux, il faut les choses de la vie rurale; ce sont elles seules qui font leurs délices et s'intéressent à des idées et à des objets que les citadins repousseraient avec mépris. C'est cet intérêt pour les choses de la vie rustique, inébranlable chez les enfants du paysan, qui doit être notre point de départ en pédagogie pour l'instruction agricole de nos enfants.

Au point de vue scientifique, l'enfant, à son entrée à l'école, ne sait rien encore: son esprit est à cette époque trop frêle pour avoir reçu autre chose que des impressions fugitives et sans grande consistance; sans doute, il a une petite notion des choses intéressantes de l'agriculture, mais elle est très confuse. Mélangée encore qu'elle est par le raisonnement ni par l'intelligence, n'ayant encore pas de jugement, l'enfant, avec la mobilité naturelle à son âge, est encore incapable de se faire une idée même superficielle des choses et de ce qu'il a à apprendre.

Il faut bien se garder alors de le heurter et de vouloir aller trop vite. Il faut l'instruire sans qu'il se doute pour ainsi dire qu'il apprend quelque chose. S'il a acquis quelque notion nouvelle, il faut lui laisser le jeu de la découvrir lui-même; il s'en attribuera tout l'honneur et sera d'autant plus satisfait que son petit amour-propre sera plus flatté. Il redoublera d'efforts pour comprendre les conséquences qu'il aura entendues. Souvent sans qu'on se soit douté qu'il y prenait intérêt, casera dans son cerveau des bribes de connaissances nouvelles et peu à peu se débrouillera le chaos où il vivait d'abord plutôt comme une charpente que comme un être pensant et raisonnable.

Naturellement il faut l'aider dans cette période de développement: il doit être guidé et habitué à réfléchir par son maître qui appellera son attention sur divers objets nouveaux pour lui. Une interrogation inattendue, un geste, un rien fera réfléchir l'enfant, lui découvrira une perspective nouvelle et alors il entrera peu à peu dans l'ordre

D'idées où nous souhaitons le voir.

Il n'est besoin pour les tout jeunes enfants de leçons d'agriculture proprement dites; elles ne sauraient rien de tout & iraient à l'encontre du but qu'on se propose; il faut faire de l'agriculture à l'école pour ce cours comme on y fait de la morale, à propos de tous les exercices scolaires. Il a été montré comment tous peuvent venir en aide à un maître intelligent & sagace pour coopérer à l'enseignement agricole.

Comment doit-on donc s'y prendre pour mettre en œuvre les matriculaires nombreux que la nature des choses & le groupement des matières scolaires a mis à portée de l'instituteur pour mener à bien l'étude de la science agricole? en d'autres termes, et sans tant de fracas littéraire, quels sont les procédés à employer, partant de ce point de repère: les connaissances vagues & embryonnaires de la maison paternelle?

Pour le cours élémentaire, voici les procédés que je propose: lectures historiques, formant le corollaire des divers exercices scolaires, promenades au jardin de l'école et dans les champs voisins; conversations familières du maître & des élèves. Provoquer les remarques, les observations, faire quelques comparaisons afin d'exercer le jugement & l'intelligence; habituer à voir juste & former l'esprit d'observation.

L'énoncé des procédés étant fait, il me reste encore à les justifier & à dire pour quelles raisons je préconise ceux-ci plutôt que tels ou tels autres. En même temps je devrais montrer le fonctionnement de ces procédés.

À l'âge de notre élève, nous ne pouvons avoir la prétention de lui faire acquiescer des connaissances bien étendues. Des mots techniques, des idées abstraites ne seraient qu'un épouvantail pour son jeune entendement. Bornons-nous à préparer le terrain et à donner de la consistance à l'esprit afin que les leçons plus substantielles des deux autres cours puissent s'y ancrer d'une manière ferme & stable.

Une histoire, quelle qu'elle soit & quelque sujet qu'elle traite est toujours bien accueillie des enfants; l'attrait de la forme fait passer l'aridité du fond. Tout en s'amusant, l'enfant s'instruit.

cas, d'est âgé, la mémoire est excessivement active. Sans doute, si on voulait faire redire aux jeunes enfants, de vive voix, ce qu'ils ont entendu, la plupart referaient bouche close ou bouche béante, ce qui revient au même. Il n'en faut pas conclure qu'ils n'ont rien retenu. Ils peuvent très bien se rappeler ce qu'on leur a dit, même le posséder parfaitement, et, si ils ne peuvent le rendre oralement, c'est qu'ils ont à la un travail complexe, au delà de leur force et de leur âge. Vous demandez à l'enfant ce que beaucoup d'hommes sont incapables de faire, faute de culture intellectuelle et d'une connaissance suffisante du vocabulaire, de la grammaire et de l'emploi des formes et du tourment d'expressions. En un mot, vous réclamez de lui un exercice hors de proportion avec son âge : une véritable composition française orale plus difficile qu'une composition écrite, ce qui est pour un état intellectuel un véritable tour de force littéraire.

Donc, de ce que l'enfant ne peut reproduire les histoires qu'on lui raconte, il ne s'en suit pas qu'il ne les ait pas retenues et qu'elle n'aient porté aucun fruit. Il les répéterait s'il avait plus de mémoire ou si sa culture intellectuelle était plus avancée. De reste, il n'est pas embarrassé pour se les redire à lui-même quand il est seul et qu'il réfléchit, parce qu'alors rien ne s'embarrasse plus et qu'il n'est en question de forme et d'élocution.

Cette longue dissertation sur les historiettes agricoles a pour but d'établir qu'il ne faut pas être trop exigeant dans la manifestation du savoir de nos écoliers. Les maîtres se doivent borner dans ce cours d'ornement l'esprit sans pouvoir prétendre à la compréhension si douce pour toute personne qui enseigne de pouvoir faire constater par autrui le résultat de ses peines et de ses soins.

Les promenades agricoles pour des enfants de 7 à 9 ans sont nécessairement limitées par les forces physiques peu développées des enfants. Pour moi, j'estime qu'il faut les borner au jardin de l'école et aux

champs voisins. Elles sont cependant une très bonne occasion pour un enseignement oral sans pédantisme donné plutôt à titre de récompense d'un travail de classe bien soutenu ou d'une longue après-midi de sagesse que comme une leçon d'assigé.

Ici, avec du tact, le maître fera parler ses élèves: tous connaissent ces pitances qui sont là sous leurs yeux et tous seront charmés de faire voir leur petite érudition, pourvu, je le répète, qu'on agisse avec adresse, qu'on ait l'air souriant et qu'on feigne d'être fortement intéressé par toutes ces naïves narrations auxquelles on doit bannir toute affectation grammaticale sous peine de troubler l'enfant et de l'arrêter court.

Les élèves alors s'instruisent les uns par les autres; le maître, d'un mot enjoué, avec un bon sourire, peut rectifier sans blessure d'amour-propre plus d'un erreur, faire justice de maint préjugé, sans compter que, sur le vif, il aura l'occasion d'une bonne et fructueuse leçon bien attentivement écoutée.

C'est ici, comme en nous jouant et en récréation que nous pourrions provoquer les remarques les observations, développer le jugement et l'intelligence. Ah! un jardin pour un instituteur qui aime son métier et l'agriculture, c'est une vraie source de bénédictions. Quelles bonnes heures il y passe et quels fruits il peut en tirer pour l'instruction de ses élèves! sans compter que c'est pour lui, en même temps qu'une ressource, un moyen d'employer d'une manière profitable, agréable et innocente les loisirs que lui laissent ses fonctions.

Inutile de mettre entre les mains des enfants du premier cours un traité d'agriculture. Ce manuel ne leur servirait à rien. Ils ne possèdent pas encore assez l'art matériel de la lecture pour en tirer fruit. Les efforts qu'ils doivent faire pour se reconnaître au milieu de cet inextricable fouillis de caractères ne leur laissent pas la faculté de s'attacher au sens des phrases. C'est vouloir trop exiger de ces tendres esprits que de les attendre à porter leur application sur ces deux choses dissemblables: texte, et sens du texte.

Je proclame donc bien haut que l'enseignement agricole

dans le cours élémentaire doit être donné par le maître seul, sans livre pour les élèves, d'une façon orale et toutes les fois qu'il se trouve une occasion propice.

Quel sera le caractère propre de cet enseignement? Les considérations que j'ai déjà développées l'ont fait pressentir. Les leçons doivent être simples, très simples, point didactiques. Point de pédanterie, une sorte de camaraderie entre le maître & ses élèves, une familiarité douce. Un peu de câlinerie même à cet âge ne nuira pas. L'enfant est encore plein de l'éducation maternelle si douce & si tendre. Le cours élémentaire des écoles doit servir de transition entre les précieuses de la famille & ceux plus graves de l'école primaire dans les autres cours.

Il faut, je l'ai déjà indiqué que cet enseignement qui s'ajoute (bien d'autres n'ont pas cette heureuse chance) soit plutôt un jeu qu'une étude. Faisons, si le jardin de l'école est suffisamment spacieux, de petits jardins d'élèves; laissons les travailler sous notre direction; excitons leur émulation; «*qui mieux mieux*» telle doit être notre devise (A 7 ans, on ne nous accusera pas de faire travailler l'enfant dans notre intérêt) Si l'espace dont nous disposons est trop restreint pour que nous en puissions mettre une partie à la disposition de nos enfants, intéressons-les à notre travail personnel, qu'ils y assistent, qu'ils y coopèrent, donnons-leur une fleur, des plants, des graines pour le jardin paternel. Demandons leur compte de leurs essais; intéressons-nous à la réussite. Dans nos promenades, visitons leur petit jardin; goûtons même au besoin à leur première salade & informons-nous si le pot-au-feu dans lequel aura figuré leur premier chou était savoureux.

Plus nous aurons l'air de nous intéresser à leur travail personnel, plus les élèves le prendront en goût et plus il sera fait en conscience avec soin, âme et ardeur. Les non-châchants seront entraînés dans le mouvement général et ainsi nous aurons fait naître

une stimulation salutaire sans laquelle il n'y a rien à tirer d'un enfant qui ne voit que le résultat immédiat de son travail, que ce soit une satisfaction d'amour-propre ou tout autre mobile peu importante, mais qui est incapable de travailler pour un avenir lointain auquel il n'a jamais songé.

Inutile d'ajouter qu'à cet âge les leçons et les exercices sont communs aux deux sexes et qu'il n'y a pas lieu d'établir entre eux une distinction qui ne serait pas rationnelle puisqu'il ne s'agit dans ce cours que d'une sorte de préparation pour l'enseignement plus mâle et plus dogmatique des deux autres cours.

Cours Moyen.

De neuf à onze ans, l'élève des écoles primaires fait partie du cours moyen. Arrivé dans ce cours, l'enfant sait lire, écrit couramment sinon avec élégance; son intelligence est plus ouverte, son jugement se forme et il a déjà l'habitude et le goût des choses de l'école. Il peut donc faire des études plus sérieuses, commencer à acquiescer des connaissances plus consistantes; il faut exiger plus de travail personnel. Ce n'est plus le temps pour le maître de mâcher la besogne de l'élève; il faut l'habituer à résoudre les difficultés, à compter davantage sur lui-même, moins sur les autres.

L'enseignement du cours moyen a, dans toutes les matières un caractère transitoire: il doit tenir le milieu entre l'enfantin cours élémentaire et le sérieux cours supérieur qui, lui, a pour objet de couronner l'instruction et l'éducation de l'homme futur.

Les enfants, qui sont déjà grandetots commencent à rendre divers services chez leurs parents: le petit garçon est chargé du soin des lapins, il aide à jardiner; c'est souvent lui qui prépare

les soupes et autres aliments pour les animaux domestiques. La petite fille, elle aussi a son lot : elle commence, sous la direction de sa mère ses fonctions d'apprentie ménagère et elle est en plus chargée du soin des volailles. Trop souvent même, pendant la belle saison, filles & garçons sont transformés en pâtres : ils ont sous leur direction les chèvres, les vaches quelquesfois ou le troupeau d'oisons et de dindons. Ce n'est pas une bonne chose, car alors l'école est forcément négligée, mais nous ne faisons pas une étude de fantaisie et nous devons baser nos moyens d'action sur ce qui existe en réalité, non sur ce qui devrait exister.

Quand les enfants ne sont occupés aux travaux agricoles qu'en dehors des heures de classe, on doit s'en féliciter et profiter de cette circonstance pour développer dans les cœurs l'amour des choses de la terre. Du reste, nos enfants des campagnes ont une tendance vivace à tout ramener aux intérêts qui préoccupent sans cesse leur famille. N'entendant dans la maison paternelle parler que de récoltes, de bestiaux, de semailles, de labours, de foires et de marchés, leurs idées prennent naturellement et fatalement la même direction. Il n'est point d'instituteurs qui n'aient remarqué dans les compositions françaises de ses élèves cette tendance qu'il doit combattre alors qu'il s'agit d'autres branches que les matières agricoles.

Pour ces dernières, cette disposition facilite la tâche du maître & c'est sur elles qu'il doit le plus compter. Agissons avec tact, n'apprenons pas trop, mais ne faisons pas fi de notre plus puissant auxiliaire. L'amour des champs et les connaissances rudimentaires du cours élémentaire nous servent de point de départ pour l'enseignement du cours moyen. Le but à atteindre dans ce cours est peut être un peu plus difficile à déterminer. Cependant comme pour toutes choses à bien il faut s'y prendre avec méthode, nous devons éclaircir notre marche, et puisque le point de départ est bien comme il faut fixé non moins fermement le but à atteindre.

J'ai dit plus haut qu'il serait désirable que l'agriculture soit comprise dans les épreuves du certificat d'études primaires. Ce certificat est le couronnement des études pour le cours moyen. Nous devons donc dans ce cours, considérer comme le summum de connaissances à acquies les matières qu'on pourrait demander aux aspirants à cet examen.

L'obtention du certificat n'indique pas que celui qui l'a obtenu a une instruction primaire complète, loin de là, puisqu'il n'est dans l'esprit de ses inventeurs que la sanction des études du cours moyen & que l'enfant doit encore passer deux ans dans le cours supérieur pour bien classer & digérer l'enseignement un peu hâti du deuxième cours. Ce modeste diplôme indique que l'enfant a acquis la somme des connaissances strictement nécessaires de nos jours et qu'il a reçu une notion de tout ce qui lui sera utile plus tard à condition qu'il continue à travailler soit de lui-même, s'il est obligé de quitter l'école, soit en classe, sous la direction de son maître.

De là ressort que dans l'ordre d'enseignement qui nous occupe l'enfant doit étudier dans le cours moyen l'ensemble des principes agricoles et qu'il doit en savoir assez pour lire avec fruit les ouvrages traitant de l'agriculture, comprendre & être apte à appliquer les bonnes théories & les fécondes méthodes. Cela est si vrai que les comices agricoles commencent à faire concourir les enfants dès l'âge de dix ans et que les questions que les concurrents ont à développer sont précisément de la force que je viens d'indiquer.

Sans vouloir faire une énumération complète, qui serait fastidieuse, je crois que l'enseignement du cours moyen doit comprendre pour les deux sexes, la connaissance des éléments constitutifs du sol, des instruments agricoles, des engrais, des amendements, des semailles & des soins à appliquer aux plantes cultivées, des soins à appliquer aux arbres fruitiers, des soins à donner aux animaux domestiques & de basse cour ainsi qu'à leurs produits, un peu de jardinage & aussi un peu de comptabilité agricole. En plus les filles auront à traiter les questions d'économie domestique exclusivement du ressort féminin.

Quant aux autres questions, par exemple à ce qui a trait à la lecture, au fruitier, à la basse-cour, à l'étable, elles doivent être apprises par les deux sexes.

Maintenant que nous savons à quoi nous en tenir sur le but à atteindre, nous devons nous préoccuper des moyens à employer pour que tous nos enfants puissent s'élever à ce niveau. C'est la question de la méthode à mettre en pratique & des procédés à employer que nous avons maintenant à discuter.

Tout d'abord, dans l'enseignement dans le cours moyen doit-il être exclusivement oral ou doit-on se servir d'un livre? Les deux ont du bon et je pense qu'on doit les employer concurremment: le livre est indispensable pour le travail en dehors de la classe; c'est le répétiteur du maître & l'aide-mémoire de l'élève.

Dans la classe, c'est le maître qui doit jouer le premier rôle. Sa parole doit être vive enjouée, facile, intéressante & se prêter à toutes les situations, à toutes les occasions, à toutes les formes. Le livre, lui, ne se prête à rien de tout cela; avec lui, il ne peut être question d'à-propos: immuable & froid, il sera demain ce qu'il est aujourd'hui sans prendre souci si, en ce lendemain, il est besoin d'un redoublement d'éloquence, de chaleur ou d'entrain pour vaincre l'apathie des enfants ou triompher de leur incrédulité.

Et puis, la parole du maître a encore cet avantage sur le livre de le mettre plus en communion avec ses élèves, quand il s'anime, ses enfants s'animent dans la même progression, s'il se relâche, les enfants s'endorment; c'est le cas de le dire ici: «C'est vaut le maître, tant vaut l'école.»

Le livre, le livre de classe surtout, un peu sérieux, demi-savant, demi-enfantin n'est guère intéressant; il ne peut rien laisser au hasard l'audace lui est interdite et toujours il lui faut rester dans le moyen ne d'un ton de convention que j'appellerai «convenance scolaire» et qui me semble banal comme une chambre d'hôtel meublé. De rest.

La nature des choses amène cette analogie: il ne peut y avoir rien d'original dans ce livre et dans cette chambre, ils appartiennent à tout le monde & doivent être au goût de tous.

Le maître, lui est plus à l'aise: il s'impose, il raisonne, il pense, il doit pouvoir s'incarner dans les diverses situations; il a le droit, lui, d'être original et d'avoir une manière de faire et de dire qui lui soit propre. Il a l'esprit d'initiative; enfin, il y a entre lui & le livre toute la différence qui existe entre la voix entre l'esprit qui dirige, juge et compare et la matière morte, brute & passive qu'il faut prendre telle qu'elle est.

Donc pour le cours moyen, je veux en classe l'indépendamment oral donné par le ^{livre} maître en suivant un plan déterminé à l'avance, celui du livre, par exemple, car il faut de l'ordre dans l'enchaînement des leçons, puis emploi du livre pour remettre en mémoire les fugitives paroles du maître.

L'idéal, en cette matière de livres serait que chaque maître en eût un fait par lui-même, manuscrit presque toujours. Là ses idées propres seraient développées; il y pourrait faire des allusions en connaissance de cause et s'appliquant au sol du pays et aux différents besoins de sa population. C'est du reste ce que je fais dans ma classe; j'ai rédigé une trentaine de leçons comprenant les principales questions intéressant l'agriculture locale. Mes élèves les ont non pas copiés, mais développés eux-mêmes. Après correction et mise au net ils ont été pourvus chacun d'un traité d'agriculture comme je les aime contenant ce que je veux, précis, banal et approprié à la situation du pays et à la position future de mes élèves.

C'est là, selon moi, le seul moyen à employer pour avoir un bon traité.

La mimique seule ne doit pas être exercée, il faut tâcher de développer les autres facultés. On peut pour cela se servir de tableaux et de gravures, mais c'est surtout l'affaire des rédactions

agricoles. Il faut choisir ses sujets convenablement et les présenter sous une forme compatible avec le but qu'on se propose d'obtenir.

Par exemple, si on dit à l'enfant ce titre: «*Exactement des fumiers*», il n'aura qu'à faire appel à sa mémoire et les idées étant toutes trouvées et développées dans son livre, il n'aura qu'à se les rappeler et à reproduire les mots et les phrases du traité qu'il a étudié. L'élève qui a une bonne mémoire fera le meilleur travail; s'en suivra-t-il qu'il soit plus instruit que son voisin moins heureux dans le devoir duquel se sont glissés de nombreuses fautes, mais qui, lui, s'est personnellement donné la peine de rédiger & de composer son devoir? Bien loin de là.

De ces deux enfants, lequel croit-on; réussira le mieux cet autre devoir, le même en fin de compte, mais s'adressant à l'intelligence & au jugement en même temps qu'à la mémoire)?

«*On a un terrain argilo-siliceux qu'on se propose d'ensemencer en blé. Choisissez l'espèce de fumier à y appliquer, indiquez ce qu'il y a à faire pour la conduite aux champs et l'épandage; justifiez votre opinion.*» Assurément ce ne sera pas celui qui aura le plus de mémoire, mais bien celui qui se donnera la peine de réfléchir, qui pourra juger, comparer et discuter. Dans les questions de cette espèce, la connaissance de la lettre du manuel ne suffit plus, il faut s'être pénétré de son esprit et savoir l'appliquer à propos.

Toutes les questions agricoles peuvent être posées de deux manières; la première n'est que de la théorie pure et simple, qu'avec un peu de mémoire tout le monde peut posséder mais qui, par elle-même, ne signifie rien. La seconde est une application féconde de la théorie qui exerce, ainsi que je le disais toutes les facultés de l'enfant. Le premier devoir est un sujet banal qui a cependant son utilité comme exercice de mémoire et en forçant l'enfant à étudier ses leçons, mais le second est le

le meilleur

sujet complet, intelligent et certain. Quiconque traite bien les questions présentées sous cette forme est capable de cultiver le sol en connaissance de cause, judicieusement, et en connaissance de cause. N'avez les plus grandes chances de réussite; c'est la pratique agricole moins l'exécution, moins la main d'autrui.

Comment faut-il corriger ces devoirs? Le maître doit-il se borner à les lire dans la solitude de son cabinet, à les annoter et à les rendre ensuite à ses élèves. Je ne le pense pas. Cela pourrait se faire pour le cours supérieur, mais l'attention des élèves du cours moyen ne serait pas suffisamment excitée & beaucoup ne prendraient même pas la peine de revoir leurs copies et de lire les annotations du maître.

Il faut procéder à la correction en classe & publiquement afin que tous prennent leur part des critiques, des remarques et des observations du maître. Le tableau noir doit jouer son rôle accoutumé; on y inscrit les parties défectueuses des copies, les meilleures phrases aussi, et pour exciter l'émulation, le maître fait corriger les mauvaises ^{parties} et mettre en relief les qualités de la copie par l'auteur de la composition, ou, plus souvent, par ses condisciples. Il ne devra pas tout dire lui-même; au contraire, moins il parlera, mieux cela vaudra, mais il fera parler les enfants, demandera l'avis de l'un, ~~excitera~~ la timidité de l'autre et de la sorte animera son enseignement de telle façon que jamais l'ennui ne s'y glisera. — Inutile de dire qu'il ne souffrira pas des critiques vives ou acerbes et qu'il ne tolérera aucune mauvaise parole ni aucune moquerie. Il faut songer à ménager l'amour-propre des enfants: l'émulation est fort bonne, mais il ne faut pas la laisser se mêler de sentiments de jalousie ou d'envie.

L'âge de nos enfants est encore tendre & le maître doit prendre en considération leur faiblesse physique: les leçons devront donc être courtes, simples et sans pédanterie. Les idées abstraites

devront être écartés; appuyons-nous sur les faits pour faire comprendre la théorie. Conversons familièrement avec nos enfants. Soit de morgue, de l'adresse, l'une affectueuse sollicitude doit toujours nous guider dans nos rapports avec les enfants.

De la théorie, toujours de la théorie, cela fatiguerait bien-tôt nos élèves. Il faut, pour soutenir leur attention et leur intérêt la faire alterner avec la pratique.

L'enseignement pratique agricole n'est pas toujours partout possible, car il faut pour cela terrain à portée de l'école et instruments de culture. Ces choses sont rarement mises à la disposition de l'instituteur. Si on ne possède pas de champ d'expériences on a toujours un jardin où il est possible de conduire les enfants et les promenades agricoles sont à la portée de tous, soit qu'on visite une ferme bien tenue, soit qu'on se propose d'étudier sur place les différentes cultures du sol.

L'instituteur un jeudi ou un dimanche peut conduire ses élèves chez le fermier voisin toujours flatté de cette distinction et qui s'empresse de se mettre à la disposition du maître et des élèves. De visu, les enfants se rendent compte des divers détails d'une exploitation. Granges, écuries, tables bergères, basse-cour, engrais, animaux et personnel sont passés en revue par ces petites têtes vives qui ne perdent pas un détail, qui ne se gênent guère pour critiquer à part eux certains points qui leur paraissent défectueux, mais qui, aussi, sont susceptibles d'un enthousiasme extraordinaire pour ce qui leur paraît bon et bien. L'instituteur facilitera la compréhension des choses par des explications: il dira le pourquoi et le comment de ce qui se passe sous les yeux, mais il ne tolérera de la part de ses élèves aucune marque de désapprobation. Quant à l'approbation il la laissera se manifester en toute liberté: on est toujours heureux d'être approuvé, vanté & flatté ne fût-ce que par des raisons de 10 ans.

Un autre jour, visite aux champs, aux vignes, aux bois aux prés suivant la saison: là, comme on est en famille, les enfants pourront manifester leur opinion en toute sincérité. Quel bon moyen d'appeler l'attention sur les opérations agricoles! Tous les connaissent ou croient les connaître, mais combien les ont vus sans les voir, avec indifférence et sans fruit. Avec le maître, c'est autre chose; il faut juger, comparer, réfléchir, donner la raison des choses et les voir juste, car demain il faudra rendre compte des impressions d'aujourd'hui.

En effet, un sujet de rédaction est le complément indispensable de toute promenade agricole. Sans cela l'attention se relâcherait et l'intérêt serait moindre; c'est l'un des meilleurs sujets qu'on puisse trouver car il exerce simultanément la mémoire, l'intelligence et le jugement de l'élève en même temps qu'il l'habitue à se rendre compte des choses et de leur raison d'être. Voici ce que j'appelle un bon devoir, mais il faut se souvenir d'une maxime bien sage: «Qui trop embrasse, mal étirent» et dans une promenade, comme dans un travail de rédaction il faut se restreindre et n'en pas vouloir trop faire à la fois. Multiplions devoirs et promenades mais n'appelons chaque fois l'attention de l'enfant que sur un petit nombre de faits.

Le jardin de l'école est tous les jours sous les yeux de l'enfant, c'est là qu'il doit s'exercer à la pratique. Je ne veux pas dire qu'il faille mettre bêches et râteaux entre ses mains; cela aurait des inconvénients et beaucoup de parents s'en trouveraient à redire. Bien que les petits services que pourraient rendre les enfants soient plutôt une gêne et un embarras pour le maître qu'une aide effective et efficace, beaucoup y verraient une idée de lucre & certains pourraient aller jusqu'à accuser le maître d'exploiter à son profit le travail et les forces de ses élèves.

Il y a là un écueil à éviter: nous avons assez d'embarras souvent et de sujets d'ennui sans nous en créer à plaisir, ne faisons donc pas travailler l'enfant, mais faisons-le assister à notre travail. Cultivons avec lui en maniant bêche, plantoir, arrosoir et sécateur. S'il n'exécute pas lui-même en notre présence, il fera ses premiers armes tantôt dans le jardin paternel et imitera ce qu'il nous aura vu faire. Donnons-lui des graines, des plants, des greffes etc. demandons-lui compte de ses travaux, personnels, intéressons-nous à ses efforts et efforçons-nous de lui faire prendre goût aux travaux horticoles si négligés dans les communes rurales. C'est, je crois, ainsi qu'il faut entendre l'enseignement pratique dans les écoles de village.

Les soins à donner aux arbres fruitiers sont certainement la partie qui se prête le mieux à l'enseignement pratique. Cette culture ne demande pas de grandes fatigues corporelles et nul ne songera à trouver matière à critique si un instituteur met un sécateur entre les mains de l'enfant et le laisse cueillir une brindille. Profitons-en pour enseigner sur l'arbre les principes de la taille, du pincement et de la greffe. Plus tard dans le cours supérieur, il ne restera plus que le bataillon d'élite de nos élèves et, avec ceux-ci nous aurons nos coupes plus franches.

Cours supérieur.

Le cours supérieur comprend les enfants de 11 à 13 ans et au-dessus. On se tromperait grandement si on se figurait que la lettre du règlement est bien observée dans les écoles rurales. Il en est du règlement comme de beaucoup d'autres choses; ce n'est pas seulement à la lettre qu'il faut obéir mais bien à son esprit. Or, si la lettre classe les enfants par âge, il va sans dire qu'on

doit aussi tenir compte de leur état de culture intellectuelle.
Certainement si la totalité des enfants fréquentait assidûment
les classes de 7 à 13 ans, comme le veut la loi, sans aucune ab-
sence, le classement de 7 à 9, de 9 à 11 et de 11 à 13 ans pour-
rait avoir lieu presque mathématiquement. Malheureusement
il n'en est pas ainsi et il arrive presque toujours qu'à onze
ans, l'enfant n'a encore acquis que les connaissances nécessaires
pour entrer dans le cours moyen de sorte qu'il doit encore
passer deux années dans ce cours avant de pouvoir suivre le
programme du cours supérieur.

En réalité dans les écoles rurales le cours supérieur
n'existe que pour un nombre très restreint d'enfants; ce sont les
sujets d'élite. Avec eux l'enseignement est plus facile et
plus agréable qu'avec la moyenne ordinaire des classes; ils ont
l'intelligence plus ouverte & le jugement plus développé, le
maître, lui, est plutôt exposé à dépasser le but qu'à rester
en deçà; cependant il est de son devoir de se limiter. Nos clas-
ses rurales sont ouvertes pour tous, non pour un petit nom-
bre de favoris. Nous ne pouvons pas sacrifier le tout à une
partie, quelque intéressante qu'elle soit. Ne faisons pas con-
currence à l'école primaire supérieure ou à la pension, restons
dans notre rôle d'instituteur de village.

Ces réflexions sont faites, non pour nous faire
négliger le cours supérieur, mais pour nous mettre en garde
contre l'attrait qui nous pousse vers ces études plus hautes
où nous pouvons montrer notre érudition et qui peuvent sem-
bler à certains plus en rapport avec leur dignité.

Cependant puisque la loi nous impose un cours supé-
rieur, il nous faut bien étudier ce qui concerne les enfants qui
le composent & voir ce que nous devons faire avec eux & comment
nous devons agir pour les armer aussi complètement que pos-
sible pour les combats de la vie commune dans laquelle

il veut entrer en quittant nos bancs. -

Le but de tout enseignement est de mettre chaque enfant en état de faire bonne figure parmi ses contemporains, de jouer dans la vie un rôle digne et noble, de remplir tous ses devoirs et aussi d'exercer tous ses droits en connaissance de cause.

Au point de vue agricole, nous devons mettre l'enfant en état de pouvoir faire un agriculteur complet, affiné, possédant une instruction et une intelligence qui le mettent en tout temps et malgré toutes les difficultés à la hauteur des circonstances. Voici le but que nous devons attendre, soit qu'il s'agisse des garçons, soit que nous ayons des filles à diriger.

A son entrée dans le cours supérieur, l'enfant, ainsi que je viens de le faire voir n'est pas seulement un petit homme de village; c'est un jeune être déjà dégrossi, intelligent & passablement instruit. Il a ou il est capable d'avoir son certificat d'études primaires & ce titre indique déjà pour la campagne un degré de connaissances plus grand que le niveau intellectuel moyen des personnes qui l'entourent. Son esprit est donc éveillé, son intelligence cultivée, mais il faut prendre garde de le dévoyer et d'en faire un demi-savant qui pense que sa place n'est plus au village. Il faut développer en son cœur l'amour de la terre dont on se moque un peu dans les livres mais qui cependant est pour le paysan le lien le plus fort qui l'attache à la pénible vie qu'il s'est choisie.

Quand je dis qu'il faut développer dans le cœur de nos enfants l'amour de la terre, je n'entends pas cet esprit de lucre et d'avarice qui fait que certains gens deviennent les plus âpres et les plus durs gens du monde dans l'espoir d'arrondir leur patrimoine; non, ce n'est pas cela du tout; il faut comprendre par mon expression qu'on doit faire aimer les choses de la vie rustique, les champs, les récoltes, les animaux, qu'il faut

penétrer les âmes de la douce poésie qui s'exhale de la nature et faire en sorte que ce soit avec bonheur qu'on respire l'air embaumé de la campagne au lieu de porter ses aspirations vers les plaisirs bruyants et malsains des villes.

Quand ce but sera obtenu, l'enfant n'hésitera plus dans le choix de sa voie; il sentira que sa place est au village & que là seulement il aura chance de trouver une vie paisible, calme et selon ses goûts. Alors qu'il sera déterminé à être cultivateur, il studiera avec ardeur ce qui se rapporte à la profession de son choix. Aimant son futur métier, il se mettra tout entier à l'étude des choses agricoles et ainsi, poussé par sa vocation, il nous facilitera la tâche de l'instituteur.

Maintenant que nous nous avons trouvé notre point d'appui, nous allons discuter la méthode d'enseignement à appliquer dans le cours supérieur ainsi que les procédés à employer en commençant par l'enseignement de la théorie.

Nous avons vu dans le cours moyen le rôle que pouvaient jouer le livre et le maître pour l'enseignement de l'agriculture; nous avons conclu qu'il fallait les employer concurremment. Pour ne pas faire double emploi dans nos arguments nous dirons qu'ici encore il faut avoir recours au livre & que la parole de l'instituteur doit venir le compléter. Ce qui est de mise dans cet ordre d'idées pour le cours moyen n'est pas moins bon pour le cours supérieur et je recommande la même méthode.

Il ne suffit pas d'apprendre par cœur ou autrement, il faut aussi fixer ses idées et pouvoir les développer par écrit: c'est le but des compositions écrites; je pense encore qu'il faut agir de même que dans la précédente division en graduant les difficultés et en les proportionnant à l'âge de nos enfants. Pour la correction des sujets nous suivrons encore la méthode.

indiqué mais la part que les enfants devront y prendre sera plus ample et nous devons exiger une plus grande précision dans les termes et dans les appréciations. Quelquefois, si le temps nous manque nous pourrions annoter les copies et les rendre ainsi à nos enfants sans faire une correction publique de tous les devoirs, mais quelques-uns cependant devront toujours être expliqués, lus et commentés en commun.

Dans le cours supérieur, nous devons choisir des devoirs exerçant le jugement et forçant l'élève à la réflexion. Quand nos enfants auront en main la direction d'une exploitation, il ne s'agira pas de se rappeler la lettre d'un traité d'agriculture quelconque, mais bien d'appliquer judicieusement et en connaissance de cause les théories développées dans le livre. Faisons leur faire ces applications du livre multiplions les problèmes agricoles. Par cette expression, je n'entends pas des opérations d'arithmétique à faire sur des données agricoles mais bien de petites difficultés à résoudre comme par exemple: « Vous avez un terrain de telle composition; quels amendements y appliquerez-vous? » - ou bien: « Vous avez tant de vaches, vos foinages ou vos betteraves ont manqué, comment y suppléerez-vous? » etc. etc. Toutes les questions peuvent être traitées sous cette forme. Leur nombre n'a de limite que l'imagination du maître. C'est comme cela que nous préparerons nos enfants à lutter contre les déceptions qui attendent continuellement le cultivateur dans ses débâcles avec la nature qui vient si souvent contrecarrer ses efforts et détruire ses travaux. Ainsi, non seulement nous instruirons, mais encore nous rendrons l'âme plus ferme, plus forte et nous forgerons le bouclier qui la défendra contre les défaillances et le découragement, c'est-à-dire que nous posons une pierre à l'édifice de l'éducation morale du jeune cultivateur.

Du reste, l'éducation et la valeur morale d'un enfant qui sort de l'école n'est que le résultat de l'ensemble de l'enseignement

qui lui a été donné dans sa classe et cette éducation devrait de plus en plus parfaite à mesure que le niveau intellectuel s'élève. Toutefois il doit y avoir de l'harmonie dans les divers cours. Pour tout l'ensemble des exercices scolaires il faut suivre un plan bien déterminé d'avance, dont toutes les parties soient bien homogènes et s'enchaînant mathématiquement. Quand ce résultat est obtenu, c'est qu'on a suivi une bonne méthode.

Il résulte de là que l'enseignement agricole à donner au cours supérieur ne doit différer de celui du cours moyen que par une élévation de niveau & qu'il y a lieu, comme programme, de développer et d'étendre les matières apprises dans ce dernier cours en y ajoutant celles qui ont été omises à dessein comme demandant un effort hors de proportion avec le jeune âge des élèves.

Nous avons fait l'énumération des matières à passer en revue dans le cours moyen; nous n'y reviendrons pas, nous bornant à dire qu'il faut les revoir dans le cours supérieur, les approfondir et les creuser ainsi qu'il convient à l'âge plus avancé de nos élèves et en ne perdant pas de vue cette idée que ces connaissances formeront le bagage scientifique de nos enfants pour la vie & que ce bagage de nos jours doit être aussi complet et aussi étendu que possible.

À ces matières il convient d'ajouter pour le cours supérieur des notions sur les associations, les syndicats, les sociétés de prévoyance, les assurances, l'économie politique, les impôts & enfin le placement & l'emploi des économistes.

À notre époque et nous l'avons fait voir dans la première partie de cette étude, les questions d'association s'imposent au cultivateur. Nous ne reviendrons pas sur les arguments que nous avons développés, mais il est de notre devoir de bien pénétrer nos enfants de l'importance de cette idée. En le faisant,

non seulement nous combattront les instruisons, mais encore nous faisons leur éducation morale, car il nous faudra combattre l'égoïsme et l'esprit un peu étroit de nos paysans qui ne comprennent pas toujours que l'intérêt général prime l'intérêt particulier & que c'est de l'aider de tous que provient la source de la richesse de chacun.

La question des syndicats agricoles intéresse aussi au plus haut point les populations rurales. Ces associations permettent de combattre certains fléaux avec efficacité, d'acheter semences et engrais à meilleur compte, de propager les bonnes souches et les bonnes méthodes; enfin elles entrent pour un facteur important dans le produit du progrès obtenu et leur influence ira croissant à mesure que les populations comprendront mieux leurs intérêts et que leurs adhérents seront plus nombreux.

Les sociétés de prévoyance mettent leurs membres à l'abri de la misère résultant des maladies, des accidents & de mille causes de gêne & de ruine; il faut prêcher sans cesse nos enfants pour leur en faire comprendre l'importance & les amener à s'associer à ces utiles institutions.

L'assurance est la chose du monde la plus utile pour le cultivateur. Incendie, accidents, grêle, mortalité du bétail. Tous ces périls sont conjurés par cette fructueuse combinaison sur laquelle il ne faut pas se lasser de faire ressortir les avantages et d'expliquer le fonctionnement.

En étudiant un peu d'économie politique, l'enfant comprendra mieux les bases de la société. Il ne sera pas tenté de prêter l'oreille aux utopies débitées avec tant d'aplomb de nos jours par certaines personnes qui y trouvent leur compte et dont l'amour de l'humanité n'est pas le principal mobile; il deviendra un bon citoyen, aimant bien son pays et n'étant plus tenté de médiser de tous & de tout.

Les questions d'impôt, qui tiennent tant au cœur des paysans devront aussi faire l'objet de sérieuses études; il faudra

faire voir que sans impôt rien ne pourrait marcher dans le pays
et qu'il n'est que juste que chacun paie sa juste part des avan-
tages dont il profite, que somme toute l'argent de l'impôt rap-
porte de gros intérêts en procurant à tous ces bienfaits investima-
bles: la sécurité, l'instruction, la justice, les moyens de transport
etc. etc.

Pour ce qui est du placement des économies, j'en vois pas un
plus fructueux pour le cultivateur que de les employer à arrondir son
champ ou à développer ses moyens d'action, c'est-à-dire se procurer
les bestiaux & les instruments propres à favoriser son industrie. Du
reste, pour cette matière il n'y a pas lieu de donner des conseils
directs mais seulement de mettre à même les gens de choisir
en connaissance de cause en leur faisant comprendre le maniement
des fonds publics & le fonctionnement des établissements de crédit.
Cette dernière partie est plutôt que ressort de la comptabilité ou
de l'arithmétique que du domaine de l'agriculture.

Le paysan français a un défaut général qu'il faut
combattre chez nos jeunes gens; il pousse trop loin l'esprit de
lucré: entasser, entasser toujours telle est sa principale préoc-
cupation; et, dans son désir immodéré d'accroître son bien-être, il
n'est pas toujours aussi consciencieux ni aussi délicat qu'il de-
vrait l'être. Il ne se fait pas toujours scrupule dans les transac-
tions commerciales de tromper l'acheteur confiant. Vendre le plus
cher possible, telle est sa devise: Que nos enfants remplacent
cette devise par cette autre: « vendre le mieux possible », ce qui
n'est pas du tout la même chose. Vendre le mieux possible, c'est
se débarrasser de ses denrées à un prix raisonnable, assez rémunérateur
et à l'époque la plus favorable. Vendre le plus cher possible, c'est
attendre les moments de crise pour profiter d'une hausse soudaine
fautive, employer tous les moyens, licites ou non afin de remplir
la bourse au détriment de celle des autres. C'est faire des choses
qui réprouvent la morale?

Les points qui précèdent ne sont contenus dans aucun traité d'agriculture & cependant ils doivent être lexis aux réflexions de nos enfants. S'ils font l'objet de leçons didactiques et indiqués à l'avance sur l'emploi du temps ou le carnet de préparation, ces leçons courent le risque d'être si ternes et si froides qu'elles ne porteront aucun fruit et que l'enfant n'en retiendra pas un mot. C'est dans des conversations familières avec ses élèves, en récréation, dans le cours d'une promenade que le ^{maître} donnera ces conseils, les faisant passer & agréer avec plaisir par un air souriant, une familiarité douce & pour ainsi dire paternelle.

On appuiera les conseils par des exemples pris sur le vif, touchant des personnes ou des situations connues des enfants mais prenons garde, faisons aimer le bien, faisons apprécier une noble conduite & de belles actions mais n'insistons pas sur ce qui pourrait s'être fait de mal. Les oreilles des enfants sont ouvertes et leur langue est toujours disposée à répéter ce que nous aurons dit. La louange sera toujours bien accueillie par celui qui en aura été l'objet, mais quel ennemi acharné nous nous ferions de celui dont nous aurions flétri la conduite ou seulement critiqué un peu vivement la manière de faire!

Les enfants, comme les hommes ont des passions; elles sont généralement généreuses à leur âge; servons-nous en pour les moraliser & les instruire. Bien que l'agriculture soit une profession calme qui semble incompatible avec tout ce qui est passionné elle a cependant plus d'un lien avec les plus hautes aspirations humaines. Que nos enfants comprennent qu'ils serviront le patrie en produisant le pain et la viande nécessaires à la nourriture commune aussi utilement & même plus noblement que dans bien d'autres situations plus relevées; qu'en devenant de robustes laboureurs, ils se mettent plus en état de défendre le pays qu'en allant s'étioler dans l'atmosphère étouffante d'un bureau ou d'une grande usine urbaine et alors ils sentiront fructifier de leur rôle modeste et ne

souhait plus à débiter leur poste. C'est à l'instituteur à leur faire comprendre tout cela et à relever à leurs yeux la profession de leur parents, à l'ambler & à la positiver.

Avant de passer à l'enseignement pratique, je dois dire quelques mots des concours agricoles, organisés par les comices & qui tiennent le milieu entre la théorie & la pratique.

La préparation à ces concours, qui sont une excellente chose à laquelle j'approuve de deux mains, ne doit pas se faire au détriment des autres études. Il ne faut pas négliger pendant les quelques semaines précédant les épreuves, les autres matières de l'école afin d'enlever un prix. C'est là une préparation surchauffée, qui ne laisse aucune trace dans l'esprit des enfants et qui, si elle réussit au concours, ne fait que flatter un vain amour-propre & développer de petites vanités d'enfants ou de parents aveuglés sur leur mérite.

Ce qu'il faut, c'est faire concourir l'enfant avec la moyenne de son bagage scientifique acquis, sans préparation excessive autre qu'une revue générale & rapide des faits appris. Ainsi on n'aura pas nu à la marche générale des études et, si le succès vient récompenser nos efforts, ce sera un succès de bon aloi bien préférable & bien plus fructueux qu'un succès factice, enlevé au grand détriment de la culture générale & qui, somme toute, n'est dû qu'au hasard & ne prouve rien du tout.

Un échec dans les conditions premières froisse l'amour-propre; on avait tant travaillé pour... oubliant les négligences passées pour se souvenir que de l'effort récent; on s'en prend à tous & à tout; on accuse de partialité, jury & correcteur; on va même jusqu'à suspecter la sincérité des épreuves.

Dans les autres conditions, l'enfant malheureux se console vite, se dit qu'il fera mieux plus tard, redouble d'ardeur toute l'année ne comptant pas sur un coup de collier général pour

réparer sa paresse & rattraper le temps perdu de toute une année?

Mieux vaut pour une école ne pas prendre part du tout à un concours si les élèves ne sont pas suffisamment préparés que de vouloir à toute force se faire remarquer en transformant quelques malheureux enfants poussés à toute vapeur en «bêtes à concours» afin d'emporter un prix immérité.

Dans le cours supérieur, les filles suivent dans les écoles mixtes, comme dans les autres cours, la même marche que les garçons. Elles étudieront les mêmes choses; il sera seulement insisté davantage sur leur rôle futur de ménagère & pour cela on leur donnera à part quelques leçons spéciales d'économie domestique pour ce qui regarde spécialement la femme comme le soin des vêtements, la cuisine, le mobilier, etc. Pour ce qui est des différentes parties de l'exploitation agricole, je le répète, les deux sexes doivent être aussi instruits l'un que l'autre & tous deux mis à même de jouer convenablement le rôle incombant à la direction.

Il nous faut maintenant passer à la partie pratique de l'enseignement agricole. La pratique, en agriculture comme en toute science est le corollaire de la théorie; il faut, à l'âge de nos enfants qu'ils acquièrent la pratique des choses de la culture & qu'ils soient mis face à face avec les obstacles qui semblent, parfois, dans le domaine des faits pratiques contredire les théories les mieux appuyées en apparence.

La théorie, qui s'enchaîne si bien sur le papier, pour être souvent contrariée par des faits résultant des divers accidents naturels de climatologie & de météorologie, ne prend jamais complètement ses droits. Ces résultats excentriques sont une exception qui confirme la règle et ne lui enlève rien de sa véracité. Les causes accidentelles écartées, les faits suivent la marche rationnelle que la nature leur a assignée, c'est ce qui justifie notre assertion que la pratique découle de la théorie.

Le meilleur mode d'enseignement pratique consiste dans les promenades agricoles, dans des visites faites aux champs, aux fermes, aux concours, aux ateliers, aux usines. Nous n'avons pas besoin de justifier ces pratiques; nous avons montré dans le cours moyen tout le parti qu'on en peut tirer. Il venait, serait nous exposer à des redites ennuyeuses; nous pourrions varier les expressions, mais le fonds & les idées seraient toujours les mêmes. Ajoutons cependant qu'avec nos grands élèves l'enseignement doit être plus grave; que nous devons nous montrer plus exigeants et que tout: explications, réflexions et exposition d'idées personnelles de la part de nos élèves doit être proportionné à leur degré d'instruction & de développement intellectuel.

Les comptes-rendus écrits de ces excursions devront aussi donner lieu à de plus amples développements et il faudra exiger des critiques & des appréciations marquées au coin du bon sens et d'un sain entendement des choses.

Pendant les années d'écolage, les enfants sont encore maladroits & inhabiles à se servir de leurs mains. Cela tient au défaut d'exercice & il ne peut en être autrement puisque presque tout leur temps est consacré à des études sédentaires qui exercent bien l'esprit mais laissent en repos le corps & la matière. Il faut réagir contre cette influence pernicieuse de l'école; nous devons nous efforcer de développer les forces physiques & de rendre les mains habiles & aptes à tous les services que réclament d'elles les travaux de la campagne; c'est l'affaire des occupations pratiques & nous allons indiquer comment nous les entendons.

Si l'école a un champ, tant mieux, ou n'a qu'à le transformer en champ d'expériences & à y conduire les enfants. Tout en donnant aux plantes expérimentées les soins qu'elles réclament, les élèves s'exerceront aux pratiques du travail de la

terre, pratiques qui ne sont pas nouvelles pour eux du reste, puisqu'ils ne sont pas sans mettre la main à l'œuvre quand dans la maison paternelle le travail presse & que tous les bras sont mis en réquisition pour sauver les récoltes menacées.

La création de champs d'expériences serait une chose très utile à la campagne à condition que les études soient bien conduites & les rapports faits en conscience. C'est ainsi que l'instituteur pourrait continuer les leçons de sa classe & les étendre jusqu'aux adultes, jusqu'aux vieillards, essayer les engrais et reconnaître les variétés et les espèces les plus appropriées au sol & susceptibles des meilleurs résultats.

Ce serait à essayer par un syndicat réunissant tous les cultivateurs du même village; en attendant que ces sociétés se forment & qu'elles passent du domaine de la théorie dans celui des faits, un enfant peut sous la direction et avec l'aide de son instituteur se créer un petit champ d'expériences où avec la collaboration de ses camarades on pourrait faire en petit des expériences dont le bienfait ne se ferait pas longtemps attendre. Ce serait là le véritable enseignement pratique débarrassé des inconvénients résultant de l'attribution à chacun des travailleurs des fruits du travail. Ceux-ci dédommageraient le propriétaire du fonds. Le surplus pourrait être partagé en nature entre tous les membres participants; à celui-ci une variété de plante nouvelle, à celui-là une bouture enracinée, à ce troisième un plant greffé, à cet autre telle ou telle chose qu'il convoite ou dont ses parents ont besoin.

Il faut encourager ces essais. Si on ne peut grouper les enfants pour les faire en commun, l'instituteur doit au moins essayer d'y intéresser ses élèves & de leur faire créer dans un coin de l'héritage paternel un petit champ d'expériences à l'usage de la famille & à faire, dans ce cas, rendre compte des résultats. Il doit

visites et champs, ne pas imposer ses conseils & prêcher d'exemple en mettant lui-même la main à l'œuvre. Surtout que le maître soit désintéressé, qu'il fasse abstraction de tout intérêt personnel, que tous voient bien qu'il n'a en vue que le perfectionnement & le progrès général sans en espérer d'autres avantages que la satisfaction intime du bien accompli & du service rendu.

Dans le jardin de l'école auront lieu les leçons pratiques qu'il n'est pas possible de donner ailleurs; c'est là que l'enfant s'exercera aux pratiques de l'horticulture & de l'arboriculture. Soignées, greffes et sécateurs passeront de main en main pour greffer, couper et tailler sous la direction du maître.

Les travaux manuels intéressant la future profession de nos enfants seront donnés dans ce cours, mais on aura soin de se conformer aux choses & aux exercices que j'indiquais dans les considérations générales qui sont en tête de ce travail: rien pour le luxe, tout pour l'utilité; nous ne faisons pas ici l'éducation d'artistes mais bien celle de simples villageois, de paysans positifs à qui la terre ne laissera pas le loisir de philosophiser sur cette maxime « chat ganté n'attrape pas de souris. » mais qui devront dès l'abord mettre résolument la main à la pâte, s'y plonger jusqu'au coude, agir vite et avec décision pour lutter vigoureusement avec les difficultés de l'existence.

Il ne nous reste plus qu'à voir quel doit être le caractère de l'enseignement dans le cours supérieur. Il doit être grave, mais sans morgue; il faut être affectueux tout en restant digne. Ici nous nous adressons à des enfants qui déjà se voient des hommes; il faut ménager leur dignité mais faire leur apprendre le respect de eux-mêmes. Bien que tirant par la taille et la force physique à l'enfance ils tendent à se rapprocher de l'homme par instinct inné & ils s'humilient autant qu'il est en eux.

Ils n'ont que de bons exemples tous les yeux, ils prendront

insensiblement l'habitude de vertus qu'ils voient mettre en pratique sous leurs yeux. Et ils s'efforcent d'acquiescer les qualités qui distinguent leurs modèles. Dans un milieu moins favorisé et plus grossier, les enfants prennent aussi les allures et les sentiments de ce milieu. Si par malheur la société de l'enfant est dépravée, l'enfant lui-même sera dépravé et corrompu, et même, le mal sera plus grand chez lui que chez ceux qui l'ont contaminé.

Il s'en suit donc que l'instituteur qui a charge d'amis et qui sans cesse est en contact journalier avec les enfants qui le jugent et l'observent à tout moment, doit apporter dans ses rapports avec eux la plus grande prudence et veiller avec un soin scrupuleux sur ses moindres paroles, ses gestes les plus légers et jusqu'à ses pensées; qui, presque toujours, se trahissent au dehors par des manifestations indépendantes de la volonté.

Si l'instituteur des enfants est doux, bienveillant, familial, poli, et est probable que eux-ci acquiescent ces qualités et elles ont une grande importance pour l'avenir; si au contraire il se montre impatient, colérique, emporté, brutal ou nonchalant, les enfants à leur tour auront ces défauts; et c'est de là que vient cette disposition qu'on voit certains maîtres ou certains domestiques d'exploitation, au grand préjudice de la bonne marche d'une entreprise; de se montrer exigeants, colériques, brutaux, criards et maltraitant à fort et à travers les membres de leur famille ou les animaux domestiques qu'ils ont à conduire ou bien négligent leurs devoirs par paresse ou insolence.

Il faut aussi exercer l'intelligence, habituer l'enfant à réfléchir et à parler, à juger, à comparer; ne point se fatiguer, avoir de la patience, retourner les questions sur toutes leurs faces pour s'assurer qu'elles sont bien comprises et bien digérées, classées méthodiquement dans le cerveau d'où, au moment du besoin, la nécessité les fera apparaître.

Nos explications doivent être simples, pratiques; il ne faut pas de mots à effets. Ne visons pas à l'ébahissement des élèves; ce n'est pas un bien grand tort de force que d'étonner un enfant; en tout cas, l'essai n'est pas digne d'un homme sérieux qui se préoccupe plutôt du bien à faire que de jeter de la poudre aux yeux des populations.

Si il faut être clair simple et pratique cela n'indique pas que dans ce cours il faille bannir le langage technique & scientifique; cela ne se pourrait pas car l'élève aura à lire plus tard des traités plus ou moins savants dans lesquels il se fera usage de ces dénominations. Il faut donc les connaître & bien comprendre leur signification. D'ailleurs l'élève, quand ils lui auront été bien expliqués et qu'il se sera familiarisé avec leur usage s'apercevra vite qu'ils ne sont pas si barbares qu'ils en ont l'air & qu'ils n'ont de ribarbatif que l'apparence.

C'est uniquement en vue des écoles primaires de village que j'ai rédigé cette étude pédagogique. Quelques idées et certains moyens que je préconise ne seraient nullement de mise dans une école de ville dont les élèves n'ont ni les mêmes moeurs, ni les mêmes besoins, ni les mêmes aspirations que les enfants qui fréquentent nos classes. Tout dans ce travail est pensé, écrit & conclu en vue de la campagne, la ville n'est pas mon affaire.

Je crois maintenant en avoir fini avec cette deuxième partie de ma tâche; sans doute, dans quelques écoles urbaines, il y a un cours complémentaire; mais je ne pense pas que dans le sujet qui nous est proposé on ait eu l'intention de comprendre ce cours. D'ailleurs le cours complémentaire n'est de mise que dans les écoles primaires supérieures et les jeunes gens qui veulent faire une étude plus approfondie de la science agricole, n'ont pas à frapper à la porte de l'école primaire supérieure, mais bien à celle de la ferme.

école ; je les y renvoie donc. Et je n'ai plus qu'à faire le résumé
de cette étude pédagogique et à en poser les conclusions.

Résumé et conclusions.

Considérations générales se rapportant à tous les cours.

À l'École, il faut faire l'éducation agricole de l'enfant
en même temps qu'on l'instruit.

On doit baser l'éducation sur l'amour de la vie rustique.

L'éducation des deux sexes & leur instruction agricoles
doivent être identiques et complètes pour tous les deux.

Les connaissances agricoles acquises dans la maison pa-
ternelle doivent servir d'assise à l'enseignement de l'école.

Redressons les fausses idées préconçues sans qu'il puisse en
résulter de froissement.

Les enfants, en aidant leurs parents, propagent les leçons
de l'école de sorte que la totalité de la population agricole
du village peut en tirer du fruit.

Il faut stimuler les enfants & exciter leur imitation.
Les concours agricoles font beaucoup de bien dans ce sens. Je désirerai
voir une épreuve d'agriculture pour le certificat d'études.

Tous les exercices scolaires viennent en aide à l'enseignement
pour l'enseignement agricole. — On se sert de la lecture & de
l'écriture. — Les dictées peuvent avoir pour objet un sujet
d'agriculture. — Les problèmes des données agricoles. — On
peut étudier les principes de la tenue des livres avec une
comptabilité agricole. — Le système métrique sert au mesurage

du champs — L'histoire naturelle & les sciences physiques ont
des rapports intimes avec l'agriculture. — Le dessin est très utile
au cultivateur. — Comme travaux manuels on peut exercer les
enfants à des travaux de charroinage ou de tonnellerie. — en-
fin toutes les branches d'enseignement entrent dans l'enseigne-
ment agricole soit comme instruction, soit comme motif d'é-
ducation; même l'histoire, la géographie, l'instruction
civique et la morale.

Cours élémentaire.

Considérations générales. — Basons notre enseigne-
ment sur la connaissance du caractère de nos élèves.

Le jeune enfant du village nait charronier, cocher & laboureur
soit petite fille a des instincts très développés de ménagère
Profiteons de ces dispositions naturelles pour développer l'amour
de la vie rustique dans le cœur de nos enfants.

Méthodes alternativement déductive & inductive.

L'Enfant, quoiqu'ayant déjà de petites connaissances
est fort ignorant.

Il a l'esprit faible borné, peu de jugement, une intelligence
embryonnaire.

On l'aidera, sans qu'il s'en doute à se débrouiller & à pren-
dre des idées nouvelles.

On devra le guider, appeler son attention sur des faits nou-
veaux, le faire réfléchir.

Il ne faut pas à cet âge de leçons d'agriculture proprement
dites. On doit faire cet enseignement à propos de tout.

Procédés. — Petites histoires découlant des exercices sco-
laires.

Promenades au jardin dans les champs voisins, sans prétention ni
présentoir, données à titre de récompenses.

Conversations familières du maître & des élèves.

Provoquons les remarques, les observations, faisons des comparaisons afin d'exercer le jugement & l'intelligence, habituons à voir juste et formons l'esprit d'observation.

Point d'idées abstraites ni de mots techniques.

Caractères de l'enseignement. — L'enseignement dans ce cours doit être simple, très simple, familier, même un peu câlin. Il doit former transition entre l'éducation maternelle & celle plus mâle des deux autres cours de l'école.

Il doit plutôt être un plaisir qu'une étude fatigante & morose. Faisons travailler l'enfant au jardin ou à l'école, qu'il respecte chez lui ses états auxquels nous devons nous intéresser.

Donnons une sanction au travail, soit satisfaction d'amour-propre soit toute autre.

Les leçons seront les mêmes pour les filles et les garçons.

Cours moyen

Considérations générales. — L'élève du cours moyen, avançant en âge, il faut en exiger un travail personnel plus sérieux & plus substantiel.

L'enseignement au cours moyen sert de transition entre l'enfant lui-même et le sérieux cours supérieur.

Les enfants rendent déjà certains services dans les familles agricoles.

Ils ont une tendance vivace à tout rattacher aux choses qui préoccupent leurs parents. — Ils ont donc à la campagne l'esprit tout occupé de choses agricoles & aiment la vie champêtre.

Basé l'enseignement sur cet amour & sur les connaissances déjà acquises dans le premier cours et partit de là.

But à atteindre. — Mettre l'enfant à la hauteur des épreuves qu'on pourrait exiger d'un candidat au certificat d'études primaires.

Méthode: alternativement déductive & inductive.

Procédés.

Enseignement théorique. — La parole du maître doit jouer le principal rôle dans l'enseignement.

Le livre doit venir comme répétiteur & aide-mémoire.

Il serait bon que le livre employé fût rédigé par le maître lui-même car alors il contiendrait ce qui est bon et utile pour les enfants auxquels il s'adresse & serait débarrassé de tout ce qui ne peut leur servir.

Donnons alternativement des devoirs exerçant la mémoire & d'autres s'adressant à l'intelligence.

La correction doit être faite en classe publiquement et avec la coopération effective des enfants.

Enseignement pratique. — Il faut se servir du jardin de l'école.

On doit avoir recours aux promenades agricoles et elles doivent faire l'objet de devoirs écrits.

Les promenades doivent avoir pour but tantôt la visite d'une ferme, tantôt celle des champs.

Quand on conduit les élèves au jardin on doit visiter tout ce qui pourrait leur être utile qu'on veut profiter de leur travail.

Donnons graines et plants; faisons-nous rendre compte des résultats acquis.

Les travaux au jardin seront surtout précieux pour ce qui se rapporte à l'arboriculture.

Caractères de l'enseignement. — Il doit être simple. — Les leçons doivent être courtes.

Il faut éviter les idées abstraites.

Nous devons nous appuyer sur les faits pour exposer la théorie.

Une affectueuse sollicitude doit toujours nous guider dans nos rapports avec les enfants.

Cours supérieur

Considérations générales. — Le cours supérieur comprend les élèves d'élite de nos classes; ils ont droit à toute notre attention, mais il ne faut pas faire négliger les autres enfants.

L'enfant va nous quitter, il faut donc que son intelligence soit aussi cultivée que possible. Et qu'il ait reçu toute l'instruction que comportent nos classes.

En arrivant dans ce cours l'esprit est incubé; l'intelligence développée.

Nous devons développer en son cœur l'amour de la terre et des choses de l'agriculture.

Méthode alternativement déductive & inductive.

Procédés.

Enseignement théorique. — Le livre & la parole du maître doivent être employés concurremment.

Il ne suffit pas d'apprendre par cœur, il faut fixer ses idées par l'écrit.

Donnons des devoirs exerçant en même temps l'intelligence & le jugement.

Les matières à apprendre dans le cours supérieur sont le développement de celles passées en revue dans le cours moyen; on n'a qu'à élargir le cercle.

Donnons des notions sur les associations, les syndicats, les sociétés de prévoyance, les assurances, l'économie politique, les impôts etc.

Moralisons nos enfants et combattons l'esprit de lucre & d'avarice auquel sont enclins bien des villageois.

Ben vendu n'est pas toujours vendu le plus cher possible.

Nous ne devons pas dédaigner de conversations familières.

ment avec nos élèves ; c'est dans ces dialogues amicaux que nous
glorifions les meilleurs conseils, ceux qui seront le mieux écoutés
et le mieux suivis.

Apprenons les conseils sur des exemples pris sur le vif.
Apprenons du tact, ne nous permettons point de critiques vives ;
montrons le bien, laissons le mal.

Servons-nous des passions nobles des enfants.

Si nous faisons concourir nos enfants, qu'il soit
avec le niveau moyen et sérieux de notre école. Évitez de pré-
paration excessive nuisible à la marche générale des études.
Qu'un échec ne nous rebute pas.

Pour les filles. Faisons comprendre le rôle de la
ménagère, apprenons sur l'économie domestique. Mettons
cependant l'enfant en état de diriger toutes les parties d'une
exploitation.

Enseignement pratique. — Il faut faire
voir que la pratique découle de la théorie et n'en est que
l'application.

Mémoires nos enfants visiter les fermes, les cultures,
les travaux des champs, les concours agricoles, les musées,
les expositions, les ateliers et les usines.

Nous devons cultiver & développer l'adresse physi-
que, la habileté de main.

Créons des champs d'expériences, publics et com-
muns s'il est possible, particuliers dans les autres cas.

Intéressons-nous aux travaux personnels des
enfants. apportons-y une coopération ^{à la fois} affective & morale.

Conduisons les enfants dans le jardin de l'école, où ils
s'exerceront aux opérations de l'arboriculture.

Il faut limiter les travaux pratiques, et faire en sorte
que l'enfant profite de son labeur personnel.

Le maître doit se montrer désintéressé.

Les travaux manuels auront trait à la future profession
de nos enfants : nous avons pour but de former des hommes pra-
tiques & non des artistes.

Caractères de l'enseignement. — Il doit
être plus grave que dans les autres cours, mais sans morgue, tout
en restant digne et ferme.

On parle à de futurs hommes qu'il faut préparer à ce rôle.

On doit donc habituer l'enfant à réfléchir, à parler, à
juger, à comparer, à comprendre et à donner la raison des choses.

Ne visons pas à jeter de la poudre aux yeux, restons
simples et n'employons pas de mots à effets ni de termes
conflants.

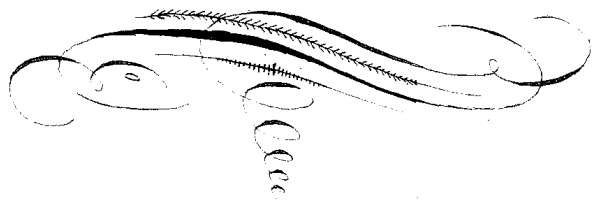
Cependant nous devons employer le langage technique
et les termes scientifiques que nos élèves trouveront plus tard dans
leurs lectures.

Fin de la 2^{ème} partie.



Troisième partie.

Moyens à employer
pour faire aimer les travaux
des champs aux enfans
en les attachant au sol.



La diffusion des campagnes est un fait qui s'accroît de plus en plus & contre lequel il importe de réagir. Malheureusement ce fait, quoique matériel, n'en a pas moins pour causes principales des accidents moraux. La liberté, conséquence de nos mœurs & de nos institutions ne permet presque pas d'appliquer à ce mal d'autres remèdes que ceux bien platoniques de la persuasion. Il est impossible de réagir efficacement & par des moyens sûrs contre les mille causes qui servent de facteurs à ce produit de l'agrandissement continu des villes aux dépens des campagnes.

Et cependant si jamais question sociale fut brûlante, c'est bien celle-ci : il faut trouver des remèdes à ce fléau sous peine d'assister bientôt à la dislocation de la société telle qu'elle est constituée et, parmi ces remèdes, je le répète, les plus nombreux ne peuvent qu'être d'ordre moral. Leur application et leur efficacité dépendent uniquement de la volonté individuelle de chacun. Ce qu'il faut, c'est donc que chaque paysan soit bien persuadé que sa place et celle de ses enfants est au village; mais, pour qu'il en soit bien certain, il lui faut connaître le fort et le faible de la vie des villes qu'il croit si brillantes parce qu'il n'en voit que la surface & qu'il n'en connaît pas les dessous.

Il est donc nécessaire de lui en dévoiler les misères; il faut lui faire toucher du doigt les vices et les vices qui se cachent sous ces dehors brillants; il doit savoir combien de larmes se glissent sous ces sourires & quelle amertume elles ont quand elles se dissimulent sous un éclat de rire forcé. La cause première des émigrations villageoises vers la ville, c'est les dehors brillants de celle-ci qui jouent pour nos pauvres ruraux le rôle de miroirs à alouettes. Il faut les mettre en garde contre ces piqueaux, les éclairer, calmer l'inquiétude qui les pousse vers l'inconnu, que nous leur ferons apprécier & voir, et quand la par-

La réclame de la population aura ainsi fait l'instruction de chacun, quand le paysan comprendra qu'il est de son intérêt bien entendu de rester au village et d'y fixer à jamais sa famille, personne ne sera plus tenté de quitter une position assurée pour une autre incertaine. Et d'ailleurs, en un mot d'abandonner la proie pour l'ombre?

Je n'ai pas la prétention de faire connaître les mille & mille causes qui poussent les paysans vers les villes: elles sont aussi nombreuses que les tempéraments et les circonstances diverses de la vie de chacun. Les enfants n'ont, pas eux-mêmes, aucune idée de leur volonté, soumis qu'ils sont à celle de leurs parents. Ce n'est donc pas sur les premiers qu'il importe surtout d'agir, mais ce sont les seconds qu'il s'agit de prêcher & de convertir. Pour cela il faut examiner les principaux motifs, les plus généraux et les plus communs, qui poussent le villageois à l'émigration. Nous allons en citer quelques-uns et indiquer les moyens à employer pour chaque cause examinée afin d'arriver à redresser les idées fausses et de combattre les arguments qu'on nous oppose et qui n'ont pas la vérité pour atter.

La première cause qui se présente à mon esprit est la disjoins-
sance constante du chœur des maîtres. A la campagne et pour un agriculteur, une nombreuse famille est une bénédiction; à la ville, c'est une cause de gêne & de ruine. Quand le cultivateur a une famille nombreuse: 4, 5, 6 et plus d'enfants, il lui faut bien les faire travailler, les occuper, les mettre de bonne heure aux travaux des champs. Ils conservent ainsi toute leur vie les goûts de leur enfance & nous avons vu dans la deuxième partie de ce travail combien vif est l'instinct qui porte l'enfant des campagnes vers les choses de la terre et la vie du laboureur. La personne qui a pris d'autres goûts & contracté pendant les années de l'adolescence d'autres inclinations se remet difficilement aux

choies agricoles. Cette vie est toute naturelle pour ceux qui n'en ont jamais connue d'autres. Il n'est, pas contre, si possible à ceux qui l'ont abandonnée de s'y remettre avec autant d'entrain : ils ont rompu la chaîne de l'habitude, le fil est pris ; à la moindre contrainte, au moindre découragement, ils jettent le manche après la cognie. Et, abandonnant la ferme, ils vont grossir dans les villes le nombre des désoyés, prêts à toutes les besognes, mais n'ayant point l'esprit de suite nécessaire pour persévérer dans aucune. Ils ont perdu leur voie : ils ont perdu leur boussole et le port qui les attend souvent est le coin d'une borne ou le lit commun et dégradant de l'hôpital.

Le chef d'une famille nombreuse, quelque pénible que soit sa situation à la campagne n'est jamais tenté de quitter celle-ci pour la ville ; il sait quelle affreuse misère l'y attendrait car il lui faudrait y nourrir sa famille avec le seul fruit de son travail, au lieu qu'à la campagne, chacun se sent les conduir : on peut y trouver ^{produit en} une multitude de petites choses qu'on ne peut avoir en ville qu'en payant fort cher. En plus, à la ville, point d'occupation pour les enfants : au village, ils gardent le troupeau d'oies ou de din douz, élèvent des lapins, rendent mille & mille petits services qui viennent en aide aux parents. Si jeunes qu'ils soient, ils gagnent déjà leur vie et souvent même leur travail donne un important appoint de ressources à la famille. Bois mort, feuilles, herbes, litière, ils ramassent tout cela en monceau et la famille est chauffée, la vache est nourrie, l'engrais est trouvé grâce au seul labeur des enfants.

Au contraire, si le cultivateur n'a qu'une famille restreinte, un enfant ou deux enfants seulement, il peut se voir en situation de leur donner une autre position que la sienne. Il n'en tire que peu de profits parce qu'il n'en exige aucun service ; il les élève dans du coton, non, en vue d'en faire de bons laboureurs et de robustes paysans. Sa tâche de chef d'exploitation devient pénible.

il n'a personne à qui se fier. Les domestiques sont nonchalants. Le
restant indispensables, ils exigent davantage. Les frais sont énormes et
hors de proportion avec les produits; le fermier se rebute. Un beau jour
il quitte les champs pour l'atelier ou la charrette pour l'industrie
& transporte ses pénates à la ville, pour laquelle il n'a pas été
élevé, dont il ne connaît ni les ressources ni les détours.

Le pauvre homme se voit alors travaillé de ci, de là, volé
par les uns qui abusent de sa simplicité, moqué par les autres qui
raillent la gauche de ses manières; il n'a fait que changer de
gabin. La misère arrive presque fatalement & le désespère le
quittant. Voilà à quoi a abouti la sagesse dont il a cru faire preuve
dans ses jeunes années en se refusant aux charges d'une nom-
breuse famille.

Il peut aussi se faire que ce père résiste à la tentation
de quitter la ferme et le village où il est né et que malgré tous
les déboires résultant du fardeau trop lourd pour lui de son
exploitation, il tienne bon & résiste; mais alors au prix de
combien d'efforts & de fatigues!

Il prend en dégoût son métier & sa peu éclairée ten-
tative de faire à l'avance, il se jure bien d'épargner à son fils ou
à sa fille la peine & la fatigue qui ont été le lot de son exis-
tence. La ville est là qui quitte sa proie: le jeune homme y est
conduit, mis chez un notaire ou dans toute autre situation
analogue; et là, il passera les plus belles années de sa vie à
gratter des papiers poudreux, à s'étudier, à s'ennuyer. Heureux
si son état moral ne ressemble pas à son état physique & si son
père n'a pas à pleurer sur un déshonneur irréparable!

Indépendamment de ses autres avantages sociaux, l'accrois-
sement des familles a une importance capitale au point de vue qui
nous occupe: c'est un des meilleurs moyens pour prévenir les dés-
astres et favoriser les travaux du sol. L'attention des pouvoirs pu-

bles & de ceux qui s'intéressent à la prospérité agricole, c'est d'en être fortement attirés sur les familles nombreuses. & il faut les faire multiplier dans la mesure du possible. Il faudrait pour celles-ci des exemptions d'impôts, des privilèges attirants, des faveurs spéciales; tout cela serait juste puisque ces avantages seraient mis à la portée de tous. La Convention l'avait bien compris. Ce qu'elle a fait en faveur des grandes familles est dans toutes les mémoires. Son exemple est bon à imiter et il serait temps d'y revenir. - Les commis agricoles ont aussi droit à la reconnaissance publique alors qu'ils réservent des récompenses destinées à encourager les nombreuses familles. Il serait bon que toutes les administrations de l'État imitassent cet exemple. Soit de la faveur, soit des recommandations! A mérite égal, le membre d'une nombreuse famille préfère aux autres. Ce serait une règle fructueuse en ses résultats à tous les points de vue.

Les hommes ont toujours tendance à mépriser les bien-être ont à leur portée pour rechercher d'autres biens plus ou moins cherchés. Au lieu de se contenter de sa position on veut continuellement sortir de sa sphère et atteindre un niveau supérieur sans bien savoir si cette élévation amènera en bien-être, en tranquillité & en quiétude l'équivalent des efforts qu'on aura faits et de la peine qu'on se sera donnée pour arriver à ses fins.

Des aspirations plus élevées, voilà la seconde cause de départ pour la recherche d'une position sociale plus en rapport avec le mérite qu'on se suppose. - Un tel a bien réussi, se dit-on, certainement je le veux bien, se dit-on, et; puisque il a fait son chemin il n'y a qu'à l'imiter pour réussir comme lui. Hélas! pour ce favorite que vous jalousez combien d'autres sont restés en chemin & n'ont quitté la voie que brisés et mourants! Du reste, bien que vous en parlez, il n'est pas prouvé que vous jouissiez des mêmes aptitudes, de la même capacité & que vous ayez en fait de compte les mêmes chances de succès.

Croyez-moi, campagnards, mes amis, la réussite à la ville vient d'abord par le lot des gens d'un âge mûr. Il faut aux citadins un aplomb, une façon de vous ne posséder pas ; des talents spéciaux qui ne s'acquièrent plus à votre âge, des manières aisées et agréables que vous n'avez pas acquises dans la fréquentation de vos chevaux et de vos vaches. Vos jeunes gens, pendant-vous feront vite peau neuve et se dépouillant de la rusticité qui les distingue, ils acquerront vite tous ces talents ; cela est possible mais en revanche ils perdront leur candeur, leur franchise, leur innocence, les moeurs pures du village.

Ni vous fiez pas aux mines patelines des gens des villes. Bien que beaucoup soient de parfaits hommes, ne les jugez pas sur leur apparence ; ce sont souvent chats faisant patte de velours et plusieurs savent très bien déguiser leur méchanceté et leur fausseté sous un air bonhomme et souriant. A la campagne on est tout naturel et si, parfois, il arrive de lâcher un juron honore, ce juron est franc et inoffensif. Il peut peut-être un peu trop vite et sans grande nécessité ; mais il y a lieu de le faire profiter des circonstances atténuantes résultant de la franchise du villageois, de sa rusticité native et du caractère de spontanéité et de pétulance qui l'a fait tel ou tel.

Comme moyen de refuser cette ambition malsaine, voici ce que je préconise : il faut que les personnes ayant la confiance des paysans les conseillent et les dissuadent de changer leur position actuelle contre l'atée d'une profession et d'une résidence différentes. Ces précepteurs d'un nouveau genre doivent être en situation de se faire écouter et ne pas craindre de mettre à nu certains défauts sociaux capables de porter un tort au salutaire dans l'âme naïve du paysan. - Vous voulez faire telle chose, voici ce qui est arrivé à telle personne dans la

position que nous ambitionnons. — Vous abandonnez telle situation, si vous employez tels et tels moyens elle s'améliorerait d'elle-même. — Et quelles sont les personnes pouvant jouer ce rôle bienfaisant d'éducateurs du paysan? Les publicistes, les journalistes, les membres des comités agricoles, les juges de paix, les conseillers généraux, les maires, les notaires etc, tous ceux enfin qui ont chance de se faire entendre, qui ont le pouvoir et le droit de s'adresser aux foules dans leurs écrits, dans leurs discours et dans les conférences, les assemblées & même dans leur cabinet.

Une troisième cause de dépopulation des campagnes vient du découragement et du dégoût résultant de nos révoltes et de pertes subites. L'individu découragé prend sa position en grippe et en vient fatalement à envier le sort de ceux qui sont plus heureux que lui. Ce sentiment d'envie dégenère très facilement en tendances haineuses & rend l'individu d'autant plus malheureux que, honteux d'un sentiment si bas, il n'ose pas mettre à nu sa plaie & qu'il est réduit à vivre toujours avec ce cancer qui lui ronge le cœur, sans jamais pouvoir se soulager en confiant à un ami la cause de son malheur. A la fin, lassé, furieux par le mal-moral qui l'étreint, il quitte le lieu qui l'a vu naître et se portera à la ville & son envie & sa haine qui en font bientôt un ennemi de la société.

Sans doute il n'en est pas toujours ainsi & il arrive souvent que l'individu résiste par le malheur ne se laisse pas tomber si bas, il reste bon, il reste lui-même, il ne monte pas à l'assaut de la société mais s'il quitte le village pour aller chercher sa mine à la ville il est forcé d'y vivre de la manière la plus précaire & la moins conforme à ses goûts & à ses tendances; essayant tous les métiers à portée de l'indigent, il ne réussit dans aucun, et souffre qu'il ait pas un nombre considérable de ses concurrents qui pullulent sur le pavé des grandes villes.

S'il reste au village où il est comme & apprécié, il a chance

de s'en tenir ; il continuera une profession qu'il connaît, il sera aidé par ses amis, par les membres de sa famille qui l'aiment & l'estiment & avec de vigoureux efforts, il pourra redevenir maître de la situation & arriver à réparer ses pertes et à écarter la ruine. Mais peu de gens sont tempérez assez solidement pour conserver la lucidité d'esprit et le sang-froid nécessaires pour réagir contre le désespoir et arriver à force de persévérance à vaincre la mauvaise fortune.

Il faut donc chercher plutôt à prévenir le mal qu'à le guérir. Écartons les causes de ruine & nous aurons prévenu les dégoûts & les découragemens qui en sont la suite.

Les principales causes de non-réussite pour un cultivateur sont : l'ignorance & la routine, les maladies, la mortalité du bétail, l'incendie, la grêle, les mauvaises récoltes & les prix de fermage trop élevés.

Toutes ces causes ont leur remède bien simple, à la portée de tous. Instruisons bien nos enfans à l'école & ils ne seront plus ignorans ni routiniers. Nous aurons en plus rempli consciencieusement notre devoir de instituteurs ou de pères de famille.

On est à l'abri de la maladie & de ses dévastations en s'adressant aux sociétés de secours mutuels ; c'est dans les jours de prospérité & pendant le temps de la jeunesse qu'il faut s'imposer quelques sacrifices afin de parer aux chances funestes toujours à craindre dans quelque position qu'on occupe.

Les assurances mutuelles ou autres permettent au cultivateur prévoyant de se voir des risques causés par la mortalité du bétail, par l'incendie, par la grêle. Les primes d'assurances sont pour un cultivateur intelligent & prévoyant une dépense obligatoire à inscrire chaque année à son budget.

Les mauvaises récoltes ne sont qu'à craindre quand on connaît bien son métier & qu'on a fait une étude consciencieuse du rôle des engrais & des assolemens. Si une cause fortuite ou de force majeure a compromis une partie des récoltes, vite qu'on fasse

appel à l'esprit d'ingéniosité & qu'on remplace par d'autres plantes analogues les cultures dont il n'y a plus rien à espérer.

Réfléchissez bien avant de vous lier par un bail; attendez plutôt que de conclure avec trop de précipitation; pesez le pour & le contre; rendez-vous compte des ^{chances} de recettes et des causes de dépenses; éprouvez la qualité des terres; voyez s'il n'y a pas de ^{fenêtres} dans cette ferme. Sacrifiez une convenance personnelle à un prix trop élevé; adressez-vous ailleurs; en un mot agissez prudemment & judicieusement.

Le quatrième point que nous avons maintenant à traiter est la question des impôts payés par le paysan, le propriétaire du foin ou fermier, dans les deux cas, il acquitte l'impôt foncier, la contribution personnelle & mobilière & l'impôt des portes & fenêtres. Comme tout le monde il a à acquitter la longue liste des contributions indirectes qu'il ne connaît même pas et dont il n'a pas une grande idée; Heureusement qu'il ne connaît pas cette longue & forte énumération d'impôts qui échappent à sa vue, il man-
gré déjà bien assez sans cela, surtout quand il pense qu'ayant vidé sa bourse dans la caisse du percepteur, il lui faut encore payer pour le chien indispensable à la garde du troupeau & deux fois pour le cheval, une fois 7/10 pour prestation & une autre fois 1/10 s'il a une voiture suspendue pour mener ses denrées au marché. Rien n'échappe à l'impôt & cela exaspère le paysan qui, lui, ne voit que l'argent qu'il donne sans songer aux profits qu'il retire de ses sacrifices.

Il faut bien convenir qu'ils sont écrasants les sacrifices qu'on exige du villageois. Il y a peu de communes ayant moins de 100 centimes additionnels & dans certains lieux le nombre de ces centimes dépasse deux cents. C'est le travailleur de la terre qui paie car le riche propriétaire a presque toujours le soin de mettre l'impôt foncier à la charge de son fermier; la cote mobilière d'une ferme est presque aussi élevée que celle d'un château, ce qui est

injuste en définitive: les bestiaux d'une ferme, s'ils sont une valeur mobilière sont en même temps un outillage indispensable au fermier; ils ont un caractère d'utilité générale que n'a pas un mobilier somptueux et une galerie de tableaux ou d'objets d'art.

Le fermier paie 750 par an pour lui-même et pour chacun de ses domestiques mâles, autant pour chacun de ses chevaux, pour l'entretien des chemins vicinaux; c'est une charge notable et cependant c'est celle qu'il acquitte au le moins d'amertume parce qu'il voit l'utilité de cette dépense, qu'elle est faite dans son endroit et qu'il en profite directement.

Ne pas profiter de son argent, voilà justement ce qui excite la bile du paysan. De tous côtés, dans les villes et les grosses agglomérations, s'élèvent des monuments somptueux, des chemins de fer, des télégraphes, des ponts. Les rues sont bien pavées, bien entretenues; il y a théâtres & musées, casernes et écoles somptueuses, squares & jardins publics, statues & tableaux de maîtres; il lit dans les journaux que tels théâtres sont subventionnés que M. le fonctionnaire un tel gagne de grosses sommes & il se dit qu'en définitive, c'est avec sa sueur & son labeur qu'on se paie toutes ces belles choses et qu'il n'en profite pas. Il ne va pas jusqu'à en nier l'utilité; mais, il fait un retour sur sa position précaire; il compare sa ferme à la maison bourgeoise de la ville, son chemin baveux aux belles rues pavées; le chemin de fer passe devant sa porte, mais cela fait dix kilomètres à faire pour gagner la station; le télégraphe lui coûte bien plus cher qu'aux gens du bourg; lui, il lui faut payer 20 sous par kilomètre pour avoir sa dépêche; il trouve sa situation précaire et misérable. Il pense encore que ses récoltes ont été l'été dernier ravagées par la grêle, que l'inondation a perdu ses puits & l'orage raviné sa vigne, que personne ne lui est venu en aide; mais qu'on a donné 200.000 francs de l'argent des impôts aux victimes de l'incendie de L'Opéra-Comique.

à des gens riches, qui se plainent des pleurs de 4 et 5 francs pour trois heures de plaisir, alors que lui sue & peine au grand soleil pendant 14 heures pour 40 sous.

Si on lui dit qu'un grand nombre de ces victimes étaient des acteurs, des machinistes, des ouvriers, qui étaient là pour gagner leur vie, il vous répondra que chaque metait à ses risques et que personne ne lui est venu en aide l'année qu'il a reçu un coup de pied de cheval.

Je n'ai pas l'intention de faire le procès de l'impôt ni d'énumérer tous les griefs qu'on peut trouver contre sa répartition. Un volume n'y suffirait pas. Ce que j'en dis est pour montrer comment le paysan excédé, se croyant, mais à tort, chargé de fournir l'argent à lui tout seul, se dit qu'il est bien sot de s'en pas tirer plus de parti alors que pour cela il n'y a qu'à quitter la campagne pour la ville.

Que faudrait-il pour prévenir ce fâcheux accident. Les remèdes ne peuvent venir que des pouvoirs publics. Il faudrait une plus équitable répartition des charges. Mille francs en espèces devraient payer comme mille francs en terre; il faudrait soutenir notre agriculture nationale et ne pas toujours la sacrifier à l'industrie; ne pas toujours et sous toutes les formes prendre de l'argent dans la poche du paysan, qui on se figure encore être Jacques Bonhomme, faible & corvéable à merci & miséricorde, à en exiger plus de la bourse du bourgeois, rentier & actionnaire, et de celles du commerçant ou de l'industriel qui font 30 pour cent de bénéfice & 500 000 f d'affaires; songer un peu aux campagnes & ne pas tant sacrifier au luxe et aux embellissements des villes; soulager les misères résultant des orages, des gelées, des inondations, autrement que par des dégrèvements d'impôts directs. Ces misères des laboureurs sont aussi intéressantes que celles éprouvées par les victimes de

L'Opéra-Comique & faire pousser du blé est au moins aussi utile à la société qu'éviter un chœur ou lorgner les mollets d'une danseuse.

Que ne fait-on pas pour les ouvriers des villes, popula-
taires inquiète, troublante & agitée? toujours on pense à eux, il
ne ferait pas bon les oublier. Qui songe aux paysans, si tranquilles
& si calmes, si ce n'est pour leur faire payer vingt sous par litre
pour l'eau-de-vie saine qu'ils ont tant de peine ^{à tirer} du sol ingrat
et rocailleux de la vigne! Et les traités de commerce, sur quels
dos portent leur fardeau? Faut-il faire une concession, vête, que
ce soit aux dépens de l'agriculture. L'industrie est chose tapa-
guese, il faut protéger nos fers, nos soieries, nos articles de Paris,
nos tissus; mais notre vin?... Allons donc! Qu'il se débarbouille
avec le phylloxera. On donnera quelques tonneaux de sulfure de
carbone à Jacques Bonhomme et il ne dira rien si on inonde
la France de piquettes de raisins secs du Levant ou d'eau rou-
gie du Guadalquivir aromatisée avec du trois-six prussien.
« Vive l'industrie! vive le commerce! » débarrassons les mar-
chands de vin du fardeau de l'exercice, le paysan, qui ne
voit jamais personne, sera enchanté de recevoir la visite des
commis.

Et puis il faut bien que nos bons ouvriers de Paris, de
Lyon ou d'ailleurs boivent du vin à bon marché; tant pis
s'ils s'empoisonnent, l'essentiel est qu'ils se trouvent contents
& nous laissent faire nos petites affaires en paix.

Revenons à nos cultivateurs: la question des impôts
est trop vaste, elle touche à trop de graves problèmes sociaux
pour qu'il n'y ait pas toujours beaucoup à en dire; ce n'est pas
deux ou trois pages qui peuvent même l'effleurer & il faudrait
pour la traiter une autre plume que la mienne, j'ai voulu
seulement indiquer ma pensée que je résume en cette phrase:

Les campagnes ont droit au même traitement que les villes au point de vue de l'impôt; elles doivent ne l'acquitter qu'en proportion de leur richesse & de leurs produits et elles doivent aussi en profiter dans la même proportion.

La profession du cultivateur est pénible et souvent peu lucrative: elle exige une grande dépense de forces physiques, d'où résulte une somme considérable de fatigues corporelles. D'un autre côté il n'y a pas chance d'y faire fortune. Ces deux causes poussent les ambitieux & les indolents hors de cette voie. Encore un motif de dépopulation pour les campagnes.

L'Ambitieux qui quitte les champs pour l'atelier ou la boutique du commerçant fait souvent fausse route. En ville, la concurrence est acharnée dans toutes les professions et il faut sérieusement compter avec elle & avec les caprices d'une clientèle inconstante & moutonnière. La vogue, la mode sont deux choses qui ne se peuvent guère définir et qui n'ont souvent d'autre raison d'être que leur existence effective. Le succès amène le succès. Celle ou telle maison fait des affaires en quantité, telle ou telle autre tout aussi bien & souvent mieux aminagée, voit ses comptoirs déserts; le tout sans raison apparente. Le commerce, pour un campagnard qui va s'établir en ville, est une chose terriblement aléatoire; et tel était aisé dans son village qui mange son bien devant les rayons toujours pleins d'un magasin.

L'atelier ou le bureau n'ont pas de plus grandes chances de succès. Il faut au paysan devenu écrivain se remettre à l'étude à un âge où elle est le plus pénible & le moins fructueuse. Lui, habitué à la liberté des champs, étouffe derrière un vitrage et des guichets et est bientôt défrancé par ses collègues plus au courant de la besogne, ha-

béni à cet atmosphère surchauffé & impur qu'ils ont toujours respiré; et, il sera remercié ou maintenu dans des emplois subalternes qui procurent à leur homme les misères dorées, si poignantes & si terribles de l'habit noir.

À l'atelier, quels dignités ne viendront pas l'assailir: il lui faudra subir la promiscuité de compagnons quel que soit leur caractère, toujours grossiers & brutaux, ignorants, envieux, jaloux pour la plupart. Ce n'est pas non plus dans les usines qu'il trouvera la joie, les plaisirs et la dignité du village. Il n'y retrouvera plus la liberté & l'indépendance de la bonne vie d'autrefois. La vapeur ne se fatigue pas et le contre-maître qu'elle le moindre relâchement: il ne sera plus qu'un rouage toujours en marche, toujours pesant, fatigué et grinçant. L'homme, il sera devenu machine. Comme son ambition l'aura bien servi!

Quant au paresseux qui trouvait trop pénible la vie des champs, le commerce n'est pas son fait: il faut trop d'ordre, trop de soin, trop de diligence & d'esprit de suite pour faire honneur à ses affaires. S'il s'y livre, la banqueroute l'attend fatalement.

Le bureau lui vaait mieux, mais quelle vie assujettissante! il faut trop de régularité et de ponctualité: être toujours à la minute, toujours à l'attache, il n'a pas assez de liberté! Bref, une telle vie n'est pas tenable & il l'abandonne.

Dans l'usine, il n'y resterait pas huit jours, les amendes seraient plus fortes que son gain. À quoi est propre cet homme? il erre de ci, de là à la recherche d'une dupé à faire; vagabond du trottoir, il a bientôt descendu la pente qui mène à la misère. Il ne sait pas le matin, comment il dînera le soir; parasite que le besoin rend effronté, il se glisse d'ustaminet en café afin de demander à l'escroquerie une ressource pour apaiser la faim qui le pousse; il est prêt pour toutes les besognes honteuses & se couche sur les bancs de la police correctionnelle.

A la campagne, cet homme était un mauvais ouvrier, mais il gagnait toujours sa vie, il se suffisait; il avait encore intact le sentiment de l'honneur et du devoir, il se respectait lui-même & n'avait pas diminué l'estime de ses concitoyens. La ville l'a perdu & l'a mis au nombre des rebuts de la société.

Quels sont donc les moyens de réagir contre ces deux causes de désertion des campagnes, l'ambition & l'indolence?

A l'ambitieux, on peut faire comprendre qu'un travail soutenu, des efforts constants lui procureront à la campagne une place distinguée parmi les notables du village; tandis qu'à la ville, il sera forcément perdu dans la foule et que, malgré ses efforts, il y aura toujours des supériorités qui le relègueront à l'arrière-plan. On flattera sa vanité; on le traitera un peu comme un enfant capricieux dans le sens duquel on a l'air d'abandonner tout en cherchant un dérivatif pour lui faire abandonner une idée dangereuse. Qui fera cela? mais un peu tout le monde: l'instituteur, le maire, le juge de paix, le notaire, le délégué de ceci ou de cela, les voisins & les proches. Une petite place, une petite distinction honorifique, une nomination comme répartiteur, comme membre du bureau de bienfaisance voire comme conseiller municipal, suivant les cas; comme administrateur du syndicat, un grade dans la compagnie de sapeurs-pompiers peuvent donner du relief à cet homme, calmer l'inquiétude de son esprit & le rattacher au village. Les plus petites causes ont souvent de grands effets.

On devra aussi tâcher d'empêcher le départ du nonchaland pour la ville où il serait lui, irrémédiablement perdu. Il faudra l'encourager par de bonnes paroles, par de bons exemples; tâcher de le tirer de son apathie, lui faire comprendre qu'au village il est plus libre qu'à la ville & qu'il y est plus indépendant. Qu'on fasse appel à ses bons sentiments, à sa dignité, à sa moralité & peut-être qu'on parviendra à lui

facile prendre goût au travail; qu'on lui choisisse son labeur; il y a toujours dans la multiplicité des travaux de la campagne des parties plus attrayantes que d'autres & dans le nombre, il y en a certainement selon ses goûts et ses aspirations. La voie une fois trouvée, le danger sera écarté, l'homme sera sauvé. Il est bien certain que ce n'est pas l'universalité des citoyens qui peut prendre le souci de cette conduite délicate à tenir envers le paysan, mais il s'agit d'une âme à sauver; et cet homme a des parents, une famille, une femme parfois, que cette éducation morale & physique regarde. C'est pour eux un devoir de haute importance sociale d'entreprendre cette cure difficile et de la mener à bien.

La cause qui contribue peut être le plus à la dépopulation des campagnes est la honte qui résulte de certaines fautes plus ou moins graves contre l'honneur ou contre la probité ainsi que le malheur découlant fatalement de quelques vices dégradants comme l'ivrognerie et la débauche. Dans les villages tout le monde se connaît on y vit en famille; tous les habitants sont liés entre eux par des liens de parenté. On ne veut pas avoir à rougir devant ses proches et, par un sentiment de pudeur louable après tout, on va se perdre dans le grand troupeau humain de la ville, y cacher sa honte et souvent aussi y étouffer ses remords.

Ce n'est certes pas là le milieu qu'il faudrait choisir pour revenir au bien; les mœurs du village, la fréquentation de ses proches, l'église des parents feraient bien mieux l'affaire. Mais on a encore trop d'orgueil pour s'exposer aux froissements cruels de l'amour-propre causés par un contact journalier avec des gens de bien dont on a perdu l'estime.

Un peu de charité chrétienne éviterait ces départis funestes. Mais on n'est guère charitable à la campagne et si Dieu mesure le vent à la brebis tondue, si le premier apôtre de la charité dans ce qu'elle a de plus grand et de plus noble, Jésus-Christ

a écrit sur le sable : « Qui Celui qui est dans péché jette la première pierre à cette femme », ces enseignements ne sont pas graves dans les cœurs de nos paysans. Et ils sacrifieraient toute la charité du monde à la joie d'avoir fait un malin & gros calembour ou d'avoir provoqué les éclats de rire par un quelconque attardement de gros sel.

C'est à nous, instituteurs, à faire germer dans l'âme de nos enfants ces sentiments de charité & d'amour pour le prochain. Mettons-nous résolument à l'œuvre de l'éducation de la jeunesse & faisons en sorte que la génération future soit mieux disposée à compatir aux faiblesses d'autrui & qu'elle tende la main à ceux qui tombent pour les relever au lieu de les enfoncer davantage dans le bouabou.

Pour le prudent, que tous ceux qui peinent & qui raisonnablement prennent en main la cause de la justice et qu'on tâche de réhabiliter, dans la mesure du possible, ceux que leur faiblesse a entraînés dans une mauvaise peste. Que jamais une parole de raillerie ou d'amertume ne se fasse entendre à leur adresse. Ne sourions point aux mauvaises farces dont ils sont l'objet & désapprouvons fermement et froidement les mauvais plaisants dont les moqueries empêchent un relèvement moral dont il faut d'autant moins désespérer que le coupable a le sentiment de sa chute & qu'il en a honte.

Puisque j'ai parlé de misère, il me faut aussi examiner cette question et voir si là encore il n'y aurait pas quelque chose de mieux à faire que ce qui existe dans les campagnes pour la soulager.

Le service de l'assistance publique est bien organisé dans les villes : les indigents y trouvent journaux économiques & secours à domicile : ils ne manquent dans la mauvaise saison ni de bois, ni de pain ni de viande. Dans leurs maladies ils ont

l'hôpital ou l'hospice. A la campagne, il n'y a rien de tout cela; c'est ce qui fait que beaucoup de campagnards besoigneux envient le sort des citadins, et de l'unie au départ il n'y a que l'épaisseur d'un cheveu quand aucun intérêt ne se met en travers de la détermination. Les bureaux de bienfaisance des villages (et il n'y en a point partout) n'ont pas des ressources suffisantes. Il faut se borner à l'occasion du premier Janvier ou du 14 Juillet à distribuer quelques pains de quatre livres, ressource tout à fait illusoire et inefficace.

Viennent les maladies & la vieillesse pour les indigents nombreux dans certains villages pauvres & dans le mien en particulier; le bureau de bienfaisance est impuissant; le budget communal déjà surchargé ne peut y porter remède: et les malheureux vieillards, les infortunés malades sont en proie à une misère atroce dont rien ne peut donner une idée. Sans doute les voisins sont là, et les professeurs ont plus de pitié pour les douleurs matérielles que pour les infirmités morales, viennent dans la mesure de leurs ressources en aide à leurs voisins et soulagent leur misère; heureusement que l'esprit de solidarité, sollicité par les liens de famille et de voisinage est puissamment développé au village, sans cela combien périraient de misère, de faim & de froid pendant nos hivers rigoureux.

Mais n'y aurait-il pas mieux à faire? Prenons par exemple l'hôpital de Senlis qui peut nous servir de type pour apprécier & voir ce qui se passe dans les établissements de même sorte en France. Il est très riche; il possède de belles & bonnes fermes dans nombre de communes de l'arrondissement; cependant ses produits ne sont ouverts que pour les seuls Lisonnais. Si un habitant des communes rurales, miné par la maladie, en proie à toutes les angoisses de l'indigence, s'y présente, elles restent impitoyablement fermées. L'avez-vous dit-on; donnez 2 ou 3 francs par jour & vous serez admis. Quelle dérision! Si ce malheureux avait 3 francs à dépenser par jour, il ne viendrait pas frapper à votre porte, ô Etablissement si mal nommé!

Cependant, hôpital, si vous n'êtes pas assez riche pour abriter tous les indigents de l'arrondissement il y a un moyen: faites appel aux conseils municipaux. Que chaque commune inscrive 100^{fr} en moyenne à son budget, par exemple; (les pains de 14 litres du 1^{er} janvier & du 14 juillet coûtent à peu près cela) vous voilà avec 10.000 francs de reste de plus par an et en état de faire tout le bien qu'on a droit d'attendre de vous, surtout si vous voulez vous gêner un peu.

Les lignes ironiques qui précèdent marquent bien la situation & indiquent ce qu'il y a à faire. Cependant si, au mépris de toute justice, les portes des hôpitaux des villes continuent à rester fermées aux indigents des communes rurales, celles-ci n'en doivent pas moins chercher à organiser l'assistance publique qui, à notre époque, est devenue un devoir social de premier ordre.

Qu'elles votent chaque année une certaine somme, qu'elles la fassent saigner par des votes successifs, pendant quelques années puis qu'elles se réunissent entre elles par canton. Aussitôt que possible organisons un hôpital cantonal, restreint dans le commencement; 4, 6, 8 ou 10 lits, qui vont se multipliant peu à peu à mesure que les ressources augmentent. Qu'on sollicite des subventions de l'Etat & des départements, nos hôpitaux en auront au moins autant besoin que l'Opéra et les autres établissements de ce genre où aucun paysan n'a mis les pieds. Les dons particuliers viendront peu à peu & le service hospitalier se développera & s'organisera partout pour le plus grand bien des campagnes.

Contre les idées traitées jusqu'ici se rapportent plutôt aux parents qu'aux enfants; cependant je ne les considère pas comme hors du sujet à traiter; j'ai étendu, j'ai élevé le débat, mais je n'ai pas mis le pied au dehors de la voie tracée attendu que, s'agissant de déterminer les moyens à employer pour rattacher

les enfants au sol & au village, je ne fais que d'indiquer & discuter le principal de ces moyens, le plus efficace, le seul réellement certain, qui est d'y retenir leurs parents de qui ils dépendent.

Il faut aussi agir sur les enfants. Nous avons vu dans la seconde partie ce qu'il y avait à faire à l'école pour leur faire aimer la vie agricole. Revenir sur la discussion pédagogique terminée sans objet & constituerait une sorte de pleonasmisme vicieux qui n'aurait d'autre effet que d'embrouiller mon étude & de détruire l'harmonie de l'ensemble. Les idées qui vont suivre étant de mise et pour les parents et pour les enfants termineront ce travail et feront comme une seconde partie à cette troisième question mise à l'étude.

Les lectures des enfants laissent dans leur esprit une impression profonde. Il faut donc apporter un grand soin dans le choix des livres qu'on leur met entre les mains. C'est possible à l'école, et encore!... C'est moins facile pour les lectures dont le choix échappe à l'instituteur & qu'ils font à la maison.

Les livres des bibliothèques scolaires sont ordinairement bien choisis & cependant ils peussent, sous le rapport du respectement des campagnes, avoir des inconvénients. Sur 100 ouvrages pris au hasard dans une bibliothèque, 90 traitent de sujets étrangers à la campagne. Presque toujours la scène se passe à la ville, sur la mer ou à l'étranger, c'est excellent en général pour le développement intellectuel de l'enfant, mais moins bon au point de vue qui nous intéresse actuellement. L'enfant voit passer devant ses yeux nombre de tableaux: la cité, ses places, ses rues, son éclairage, ses ateliers, ses habitants, son commerce et même ses plaisirs; la mer & ses drames; les savanes et les forêts vierges.

Les héros de ses lectures frappent vivement son imagination: il les suit partout où il a plu à l'auteur de les promener. Combien sont cultivés, payans comme lui et aiment l'agriculture.

ture de ces personnages fantastiques avec lesquels l'enfant est toujours en communion d'idées! Très peu, trop peu attivement.

Il s'en suit que l'enfant passe la moitié de sa vie à agiter dans sa tête des idées et des réflexions d'un ordre tout différent que celui du milieu où il est né. Pourtant ressemblant à celui-ci, admirant celui-là, s'incarnant dans tel autre, il bâtit mille châteaux en Espagne, il se trace un genre de vie chimérique, il forme mille projets pour l'avenir tout différents de ce que pour lui doit être cet avenir et il en arrive à perdre ainsi l'amour des choses de la terre & à rêver d'une autre existence que celle du village.

La littérature actuelle n'est guère faite pour nos enfants. Dans presque tous les livres, surtout dans les romans (et nous ne pouvons pas empêcher l'enfant d'en lire quand ce ne serait que le feuilleton du journal de la famille) le beau rôle appartient toujours au riche. C'est une comtesse, un marquis, un duc qu'on met en scène; si un homme du peuple y apparaît, il y joue le plus souvent le rôle de dupe ou le rôle de traître. Comme cela fait bien pour un enfant de la campagne! Le paysan déjà âgé s'en est, mais l'enfant, mais le jeune homme ou la jeune fille!! Quelles pensées ne doivent pas s'agiter dans leur esprit en voyant continuellement dans leurs livres favoris le campagnard bafoué! on se moque de sa vie, de ses mœurs, de ses allures, de son langage, de ses idées qu'on ridiculise à plaisir pour faire ressortir la beauté du caractère des autres héros de l'ouvrage.

Les littérateurs et les écrivains ont pour les choses et les gens de la campagne la même injustice et le même dédain que l'Etat en matière d'impôt, que l'hôpital urbain en matière d'assistance publique. Toujours les campagnes traitées en parias, toujours elles sont sacrifiées aux villes et l'on

s'étonne qu'elles se dépeuplent.

L'enfant ou le jeune homme ne voit pas ces détails d'une façon bien nette; il ne raisonne pas ses impressions, mais la direction finale de son esprit n'en est pas moins la résultante de l'ensemble de tous ces faits qui, pris isolément, ont l'air bien anodins, mais qui apparaissent gros de conséquences à l'esprit du penseur alors qu'ils sont groupés.

Ah! qu'on y prenne garde: il n'est que temps de remettre en arrière et de ne pas toujours travailler en égoïstes pour ceux qui paient le mieux. Qu'il y ait une littérature pour les villes, rien de mieux; mais l'auteur qui écrit en vue de l'éducation du paysan, pour lui, pour l'instruire, pour faire son éducation d'une manière saine & conforme à la nécessité des choses, pour lui mettre de bonnes idées dans l'esprit, celui-là rend un service immense au pays, celui-là remplit une œuvre bonne, utile & féconde; il mérite une couronne beaucoup mieux que d'autres plus affinis dans l'art de bien dire.

Et du reste, pour faire vibrer le cœur de l'habitant des campagnes avec des sujets appropriés à sa situation, il faut avoir un réel talent & quelque chose de ce feu sacré qui anime les grandes âmes. Nous avons les ouvrages d'Erckmann-Chatrian qui sont des chefs-d'œuvre en ce genre. A la bonne heure, voici des livres à mettre entre les mains de nos enfants. Ceux-là leur donneront l'amour du village. Il y en a encore quelques autres. L'Instituteur doit les connaître, les chercher, les trouver & les propager.

Il n'est pas jusqu'aux livres de classe qui ne viennent pas parfois jouer un rôle dissolvant pour dévoyer les jeunes campagnards. Ces livres sont faits pour toutes les écoles, c'est leur excuse, mais il en faudrait de spéciaux pour les écoles de villes et d'autres pour les écoles des campagnes. Prenons, par exemple un livre qui, par le sujet qu'il traite, ne semblerait pas devoir donner prise à

la critique dans l'ordre d'idées qui nous occupent.

L'instruction morale & civique de Pierre Lavoisier, ouvrage pour le cours moyen, en usage dans une quantité d'écoles rurales contient dans ses premières pages une historiette intitulée: «La famille Leclon». Il s'agit d'un bon vieux cultivateur qui, avec sa femme non moins vieille ont rassemblée pour une fête leurs enfants et petits enfants; ils sont 36 à table. Au dessert, le grand père veut faire une petite leçon de morale et il exalte les vertus et les qualités de la famille. Il fait voir l'origine de la maison: il était pauvre cultivateur, mais il a bien élevé ses enfants; il en avait cinq; quelques-uns sont restés cultivateurs; les autres sont allés à la ville & sont devenus fabricants; tous ont prospéré, la famille, selon son expression est «montée en grade». — Naturellement on ne s'arrêtera pas en si bon chemin, les enfants sont mieux élevés encore que leurs parents. «Vous» les petits enfants montent encore en grade, ils sont «Vous» les garçons au lycée, les filles en pension. L'un sera ingénieur, l'autre sera autre chose; aucun sous peine de déshonneur ne restera au village...

Je m'arrête on m'a compris. Cette historiette, quoique parfaitement écrite, quoique exhalant un parfum de fraîcheur admirable, n'est pas de mise dans les écoles de village; elle ne peut qu'exalter une ambition malsaine chez nos enfants; elle leur fait rêver une existence qui ne sera pas la leur; elle prêche l'abandon de la campagne & elle est d'autant plus dangereuse pour nos enfants qu'elle vient à l'appui de préceptes moraux qui leur sont tous les jours enseignés; elle est donnée comme exemple à suivre & c'est là justement une conduite contre laquelle nous devons les mettre en garde.

Que faut-il donc faire alors? Comment réagir contre cet effet pernicieux de la lecture & même des livres de classe?

On devrait choisir avec soin les livres des bibliothèques scolaires & rejeter impitoyablement tout ouvrage où la vie de la campagne ne jouerait pas le beau rôle. Point de marquis, point de nobles, point de riches bourgeois dans les

ouvrages lus par les enfants. Des paysans, des cultivateurs, des
ouvriers: nos enfants sont du peuple, il faut leur faire aimer le
peuple; ils sont de la campagne, choisissons les choses de la vi-
rustique & mettons-les pour eux en action.

Les sociétés savantes, qui ont des concours, devraient de
temps à autre donner pour thème des livres destinés aux paysans,
ce qui multiplierait ces sortes d'ouvrages dans une grande propor-
tion, car couronnés ou non, les livres parus resteraient & alors il y au-
rait de quoi choisir dans le nombre; ou plutôt, tous seraient bons,
puisque chaque auteur, sachant qu'il remporterait le prix, aurait tra-
ité son sujet avec tout le soin possible.

Les journaux agricoles écrits pour les paysans devraient
être soutenus, subventionnés & multipliés. Par soutenus, j'en-
tends que des hommes de talent & de science devraient y apporter
leur collaboration, y publier d'utiles & d'intéressants arti-
cles qui videraient de leur place les ineptes & dangereux feuille-
tons publiés dans les journaux ordinaires, littérature grossière
qui fait les délices des portières & des bonnets d'enfant & qui,
hélas! corrompt & trouble les imaginations naïves de nos jeu-
nes gens.

Par subventionnés, je veux dire qu'il faudrait que des
hommes désoués les soutinssent de leur appui financier afin
de permettre ^{à un publiciste} de rétribuer selon leur mérite les écrivains qui con-
sacraient leur science & leur talent à cette œuvre utile & gini-
rente.

Par multipliés, il faut comprendre que le nombre de ces pu-
blications devrait être augmenté, que d'hebdomadaires qu'elles sont,
elles devraient paraître deux fois par semaine ou tous les deux jours
ou même tous les jours en restreignant leur format, afin de tenir lieu
aux paysans des journaux ordinaires. Enfin, chaque bibliothèque
religieuse, chaque syndicat, chaque société agricole devraient s'abon-

net à ces publications & les communiquer à tous leurs membres.

De la sorte et en rassemblant tous les ans les journaux pour en former un volume, on finirait par avoir une très jolie collection, faite spécialement pour les campagnes & contenant toutes sortes de notions agricoles toujours de mise & toujours d'actualité, en même temps que des morceaux littéraires sains, moraux & instructifs.

Pour ce qui regarde spécialement les écoles, je voudrais des livres de classe rédigés uniquement en vue des écoles rurales & non ces volumes hybrides et mixtes pouvant à la fois s'adapter aux villes et aux campagnes, habits d'arlequin, faits de pièces & de morceaux, destinés à remplir tous les rôles, toujours dépassant le but ou restant en deca; & en définitive, ne contentant personne à force de vouloir satisfaire tout le monde.

De tout ce qui précède il ne faudrait pas conclure qu'il y a lieu de m'accuser de vouloir partager la France en deux parties ennemies l'une de l'autre: d'un côté les villes & de l'autre les campagnes: ce serait deux Frances dans la patrie commune, deux Frances ennemies en rivalité l'une contre l'autre: loin de là ma pensée. L'union des deux parties doit être complète et toutes deux doivent tendre, mais par des voies différentes à un but commun, la grandeur & la prospérité de l'ensemble du pays.

Puisque les voies sont différentes, il faut bien que l'éducation & l'instruction qui les préparent diffèrent aussi, de même que les moyens d'action, les méthodes et les procédés. Être tout un fût et un charbon comme un fût et un marchand, leur met-on en main les mêmes outils? non certainement, et alors pourquoi en serait-il autrement des écoles!

Comme je n'ai en vue que la recherche de la vérité, je ne veux pas cacher une seule de mes pensées; et, j'en demande pardon au lecteur, mais je me permettrai aussi de critiquer

l'organisation; Des concours agricoles. Ils se font toujours en ville; à la campagne jamais. Je sais bien que la ville est un théâtre plus fait pour relever la solennité d'une cérémonie de ce genre qu'une campagne et que l'état qui accueille la proclamation des ^{nommes} lauréats rejaille sur la profession agricole tout entière; que, puisqu'il s'agit d'honorer l'agriculture, on ne saurait donner trop de relief à cette fête. C'est là ce qui excuse le choix de la ville où on trouve plus de ressources que dans les villages; mais le paysan s'habitue à ce faste. Il perd le goût de la simplicité et après une de ces fêtes brillantes il revient dans son village, l'esprit encore rempli d'une foule d'idées malhonnêtes, de désirs confus, d'aspirations indéfinies: il se trouve malheureux sans savoir pourquoi. Ses yeux sont encore éblouis des splendeurs de la ville, ses oreilles tintent encore du son des fanfares et le silence de son champ, le braillement de ses bestiaux ne lui occasionnent plus qu'une impression de tristesse & de détachement.

Dans les chefs-lieux de canton les choses se passent plus modestement & l'impression n'est pas si forte; j'aime déjà mieux ces concours modestes mais pourquoi toujours choisir le chef-lieu du canton alors qu'il y a certains villages aussi propres que lui à servir d'emplacement à la fête, où on viendrait honorer la profession du cultivateur à sa porte & sur le lieu même où il peine & travaille. Là il serait chez lui, tout son monde: femme, enfants, petits enfants, profiterait de la joie. On se trouverait grandi & honoré d'appartenir à une profession qui inspire tant de personnages de marque. La campagne y gagnerait un relief considérable & on ne serait plus tenté de jalouser les gens de la ville auxquels on n'aurait plus rien à envier sous le double rapport de l'honneur reçu & du plaisir trouvé.

La vanité & le désir d'éblouir ses voisins enfantent encore un autre travers chez le villageois aisé. Certains, tout en destinant leur fils ou leur fille à continuer leur profession & à leur succéder à la ferme, veulent se distinguer de leurs concitoyens et leur faire

donnés disent, ils une éducation plus en rapport avec leur richesse. On est riche avec peu de chose à la campagne & souvent la valeur d'une personne s'y estime par le nombre de ses quartiers de terre; travers ridicule qui est la cause de bien des fâcheries, de haines vivaces et de rancunes insouvenies.

Donc, le paysan aisé met son fils au collège, sa fille en pension ou au couvent. Du collège, je ne dirai rien; le fils y est avec des enfants de son âge, souvent destinés comme lui aux travaux de la terre; l'instruction y est forte comme dans tous les établissements de l'Etat; la vanité & l'orgueil n'y fleurissent pas. Là il ne risque que de perdre son temps à apprendre du latin et du grec dont il n'aura que faire, mais il ne prendra pas en dégoût ni en dédain l'état de son père.

Il n'en est pas de même pour la jeune fille: le couvent et la pension sont pour une villageoise une mauvaise chose. L'instruction n'y est pas sérieuse, on sacrifie tout aux dehors; on y est en compagnie de jeunes filles véritablement riches destinées non à faire des femmes d'intérieur comme il en faut à la campagne, mais des femmes du monde, traînant leur vie dans l'oisiveté; et on reçoit la même éducation que celles qui pendant leur existence n'auront qu'à paraître dans un salon & à parler de chiffons et de toilettes. On prend des airs bien au-dessus de sa position; on ne se meuble pas le cerveau de connaissances utiles et sérieuses; le travail manuel est honni & ridiculisé; on n'y apprend pas à repasser une chemise ou à tricoter un chausson, mais en revanche on sait à merveille broder une guipure, tirer une révérence, danser un pas de cotillon, jouer du piano, marcher les pieds en dehors, etc. etc. Quelle belle chose! de jeune fille sérieuse, qu'on aurait eue en restant dans son milieu, ou en devenant poupée à ressort!

Mettez cette poupée à la tête d'une femme, comme elle est préparée à jouer son rôle de ménagère, de mère de famille; comme elle s'occupe à soigner ses enfants, à surveiller ses domes-

Agnes, à mettre elle-même au moment du besoin la main à la pâte. Oh, bien oui! des ongles roses & limés sont bien faits pour se blanchir de farine ou se noircir d'écumes le pot-au-feu et il ferait ^{son} sentir le fumier ou la graisse! Tout va de mal en pis dans l'exploitation: Une éducation de jeune fille manquée c'est une maison perdue & ruinée.

Là encore pour remédier à ce mal il faut des conseils & une direction. Quand on nous retirera de l'école un enfant pour la mettre en pension, disons aux parents ce que nous en pensons, sans gêne, sans fausse honte. Que ceux qui ont autorité sur les masses fassent comme nous; laissez ^{laissez} les sergents de recrutement du pensionnat & du couvent, écoles de paresse & de vanité, et tâchons qu'ils fassent bien leur œuvre. Tout ma part je n'ai jamais manqué de dire ceci aux parents qui m'ont consulté ou simplement prévenu en me retirant leurs enfants:

« Si vous voulez faire de votre fille une bonne fermière, laissez-la avec sa mère. Elle ne peut avoir de meilleure maîtresse ni une direction plus douce, plus ferme & plus éclairée en même temps. A la pension ou en fera une « demoiselle », qui vous méprisera, n'aura plus aucune de vos idées, que vos manières choqueront & qui rougira de vous. Quand elle reviendra, elle saura danser, chanter, marcher, se tenir dans les règles mais il lui faudra « sa chambre » à part; elle se lèvera à neuf heures le matin, passera deux heures à sa toilette & sera prête à préparer le déjeuner des domestiques à midi, quand le roman commence ou le journal de modes lui en laisseront le temps »

« Vous aurez beau faire, beau dire & vous désoler; vous vous briserez contre une habitude invétérée, contre une mauvaise volonté arrêtée, contre une inertie passive peut-être, mais qui n'en sera pas moins tenace & invincible. Mettre votre fille en pension, c'est semer la discorde dans votre intérieur, c'est vous préparer une collection de chagrins intenses & intimes pour vos vieux jours.

Quand vous songerez à son mariage elle se laissera guider par ses instincts vaniteux de demi-demoiselle, méprisera les jeunes cultivateurs qui brigueront votre alliance & leur ennuira pour vous et pour elle si elle ne fait pas quelque sottise vous obligeant à accepter dans votre famille quelque aventurier à la bouche en creux qui l'emmenera à la ville où tous deux vont étaler leur nullité & leur suffisance & manger vos économies si péniblement amassées !!

Ce discours ou quelque autre semblable m'a souvent suffi pour prévenir l'abandon du village & une mise en pension qui me paraît chose désastreuse pour nos futures fermières. Si ces conseils étaient donnés plus fréquemment par les personnes possédant quelque autorité morale sur les populations, les pensions ne seraient pas si répandues et les choses agricoles n'en iraient pas plus mal, au contraire. On peut avoir une autre opinion, quant à moi, j'ai dit la mienne en toute sincérité & de nouveau j'affirme cette idée que pour vivre & se plaire au village, il faut en avoir les mœurs et les instincts, il faut ne l'avoir jamais quitté & que jamais les aspirations ne se soient tournées vers un autre but.

Donc, que les filles que nos cultivateurs destinent à l'agriculture restent sous l'aile de leur mère; si on se propose d'en faire des commerçantes, des directrices de poste, des institutrices, la pension peut être de mise, et encore.... En ce qui me concerne je ferais de nombreuses réserves. Il y a d'autres établissements plus sérieux où la poudre jetée aux yeux des gens ne joue pas un si grand rôle, mais où, en revanche on prépare la jeune fille à jouer dignement le rôle sérieux qu'elle aura à remplir dans la vie.

Certains personnes recherchent encore le séjour de la ville pour les divers avantages qu'elles se figurent y rencontrer. D'abord on y espère une vie plus douce. Nous avons vu ce qu'il en fallait pen-

se en ce qui concerne les gens qui ont besoin d'y gagner leur vie. Quant aux rentiers, c'est une autre affaire: allés manger ses rentes à la ville après une longue vie de travail & de labeur me semble chose pardonnable & je n'y vois rien de blâmable si on n'y emmène pas en même temps ses enfants & qu'on les laisse continuer la tâche commencée au village. Encore ne voit-je pas très bien ce qu'y gagnent des vieillards qui vont y porter le fruit de leurs économies, y vivent solitaires & qui dépensent à la ville le double de ce qui leur serait nécessaire à la campagne où ils pourraient mener une vie plus en rapport avec leurs goûts & leurs habitudes.

D'autres se laissent séduire par l'attrait de diverses choses qui se rencontrent actuellement rarement dans les villages: - Plaisirs, musique, théâtre, conférences, bibliothèques, divertissement de toutes sortes. On pourrait discuter la question de savoir si les plaisirs de la ville, les réunions de salon, les réunions de café ou de cercle valent mieux que les plaisirs similaires qu'on peut se procurer au village.

S'assemble dans un salon et y pûit d'ennui ne me paraît pas valoir une « bonne fournie de crêpes ou de gaufres » au coin du feu de la ferme, la point d'étiquette; chacun est à l'aise; chacun raconte son histoire sans gêne et sans souci; si on y médit un peu du prochain, du moins on rit franchement & sans arrière-pensées. Au salon, toilette de rigueur, l'étiquette est la reine; la cérémonie & la gêne y laissent la réunion; on chuchote à voix basse & l'on sourit du bout des lèvres; le rire sonore & franc en est banni comme grosfuit. La médisance devient de belle & bonne calomnie; les agaceries et les plaisanteries innocentes du village dégénèrent au salon en coups de langue acérés, plus pointus qu'un poignard, plus venimeux qu'un vipère.

Vous-voilà guérit un jeune homme ou une jeune personne de la campagne du mal des grands-vieux, conduisez-les dans un salon de la ville.

et laissez faire. Il se sera tellement ennuyé, y aura été si mal à l'aise, il aura surpris tant de regards moqueurs à son adresse qu'il sera à tout jamais guéri de l'envie de retourner se fourrer dans un semblable guépard.

Le café de la ville vaut-il mieux que le cabaret de la campagne? En tous cas, ils ne valent ni l'un ni l'autre les réunions villageoises entre voisins pour faire une bonne partie chez l'un d'eux en vidant un « pichet » de cidre ou de vin. Il est de meilleur ton, voilà tout, mais il coûte plus cher, ce qui est une chose digne de considération.

Le cercle de la ville me semble préférable; mais, pour faire partie d'un cercle, il faut des loisirs & des moyens d'existence hors de la portée de la plupart des émigrants. C'est pour eux le fruit défendu, les raisins du renard, et devenant une cause de tentation irrisoluble, le cercle devient, par voie de conséquence, une nouvelle cause de déception et d'ennuis.

L'attrait de la musique frappe aussi vivement certaines organisations, mais il n'est pas besoin d'aller à la ville pour entendre fanfares orphéons ou harmonies; on peut aussi se procurer à la campagne ce plaisir délicat. Nous en indiquons les moyens un peu plus loin.

Le paysan, en général, n'aime guère le théâtre; cependant, ce genre de passe-temps peut passionner quelques esprits fins & délicats. Il s'en trouve à la campagne comme partout, mais en fait de représentations théâtrales l'homme des champs s'intéresse plutôt aux tours grossiers des saltimbanques, dont le coût est d'ailleurs en rapport avec sa bourse, ou aux hauts-faits des écumeurs ou écurejers de cirque, qui sont plus en rapport avec son intelligence et ses occupations journalières. À la bonne heure cela: il rit à se fendre la bouche et il faut voir les yeux qu'il ouvre! Mais une tragédie ou une comédie pour lui! il baille & s'endort.

Ce n'est pas pour les représentations théâtrales qu'il quittera la campagne pour la ville.

Il en sera de même des conférences savantes qui ont lieu à la ville; les paysans les trouvent trop sérieuses et n'y comprennent pas grand chose; il s'y ennuit mortellement et est tout heureux de se retrouver, le dimanche, sur le libre pavé de la rue où il ose enfin allonger ses membres, se remuer, parler & satisfaire à maint & maint petits besoins physiques dont la privation est pour lui une horrible torture habitée qu'il est à la liberté de la vie solitaire, dans les champs les vignes ou les bois.

L'attrait des bibliothèques populaires ou autres de la ville peut aussi faire envie à quelques esprits de la campagne, mais ce qu'il y a de dangereux surtout pour les jeunes villageois des deux sexes ce sont les divertissements de toutes sortes que leur imagination leur grossit & qu'ils envient de toutes leurs forces.

Les plaisirs de société qu'on rencontre à la ville font aussi envie à certaines organisations désireuses de briller sur un théâtre qu'elles se figurent dignes d'elles & de là résulte l'envie d'aller à la ville pour étendre ses relations & jouir du plaisir qu'éprouve chaque personne humaine dans le contact & la fréquentation de ses semblables.

La grosse question est celle du luxe: c'est la plaie de notre époque & le minotaure qui dévore la plus grande partie des ressources des travailleurs comme aussi du reste des bourgeois et des rentiers. La campagne, sur ce terrain, emboîte religieusement le pas à la ville. Il s'en est suivi un goût général pour la parure & les dehors brillants. Beaucoup de gens ne se donnent pas la peine d'aller au fond des choses pour atteindre leurs jugements; la valeur personnelle n'est que pour une très faible part dans l'estime qu'on a à attendre de ses concitoyens. Il faut avoir des habits luxueux, des dehors brillants ou sans cela, il n'y a rien à attendre en fait de considération publique. Non

âme d'or renfermée dans une enveloppe grossière n'est pas perdue; vous pouvez avoir une âme de boue, le Pavillon couvre la marchandise.

De cette malheureuse tendance résultent ruines et déboires sans nombre: les vices prospèrent, n'ont pas encore sacrifié à cette ridicule inclination de l'esprit moderne; ils restent ce qu'ils ont été toute leur vie, mais les enfants ne sont pas si sages; et si, retenus par la volonté ferme de leurs parents, ils ne sacrifient pas au goût du riche, ce n'est ni sans froissements, ni sans colères intimes, ni sans promesses secrètes de se dédommager plus tard. L'occasion venue, ils la saisissent aux cheveux & s'en vont à la ville pour se dédommager de la contrainte qu'ils se sont imposée au village.

La vanité & l'orgueil entrent tout à tout en scène: on veut mieux faire que ses camarades, on veut briller sur un plus grand théâtre. Cette ambition est bonne quand il s'agit de choses nobles & généreuses, mais pour un habit, pour un ruban, pour une robe bien chiffonnée, vraiment c'est payer sur la satisfaction d'éclipses ses semblables. Ses amis & connaissances que de lui sacrifier une position assurée pour une allégoire, pleine de dangers & de périls de toutes sortes, menaçant à la fois: position, fortune, vertus morales & dignité humaine.

À la ville aussi, on espère pouvoir plus aisément se procurer les commodités de la vie: le confort y est plus grand qu'à la campagne & on y trouve tout ce dont on a besoin à l'instant précis où le desire: il y a magasins de toutes sortes, artisans de toutes espèces, modistes et couturières, bouchers & boulangers; enfin, on peut toujours & à tout moment y satisfaire ses fantaisies quelles qu'elles soient. Cette facilité même est un danger. Le vaniteux, à la campagne, n'y trouve pas de quoi briller; il est obligé de remettre à son prochain voyage à la ville pour satisfaire son caprice. Dans l'interval, la réflexion arrive, l'envie se passe et voici une économie réalisée, une dépense superflue évitée. Il en est de même de tous les travers humains: l'on dit se passer par la tête

d'une personne portée à la gourmandise, point de ressources à la campagne, à la ville satisfaction immédiate

De tous les avantages que nous venons de passer en revue & qu'on se figure ne pouvoir trouver qu'à la ville : une vie plus douce, des plaisirs plus complets, une société d'élite, une vie facile & commode, les satisfactions du luxe & de la vanité, au-
cun, pris isolément, n'est de taille à amener une désertion; mais, réunis, ils forment un faisceau capable d'avoir raison de plus d'un caractère faible, irrésolu, amoureux du changement. Nous allons passer en revue les moyens généraux qu'il y aurait à employer pour se procurer dans chaque campagne des satisfactions de nature à calmer ces inquiétudes et ces aspirations vagues et non formulées.

Nous serons aidés dans cette tâche par le caractère propre au paysan dont les ancêtres ont été de tout temps attachés à la glèbe. Cette longue accoutumance a identifié l'homme à la terre; et, malgré l'éducation reçue, les habitudes prises, malgré un milieu différent & une position sociale relevée, le descendant des anciens serfs territoriaux sent encore au fond de son cœur un ardent amour pour le sol. S'il ne le cultive pas de ses mains, il s'intéresse à lui, il tâche d'en acquiescer la plus grande portion possible. Bien qu'affetant de le dédaigner par respect humain, afin de ne pas déchoir aux yeux de ses pairs, dans son for intérieur, par une tendance plus forte que sa volonté, toujours il revient à cette terre qui hante ses pensées sans qu'il puisse parvenir à en bannir l'image.

Le vrai citadin, le descendant du bourgeois des villes et des serfs artisans ne se soucie en aucune façon du sol. Au lieu de fermes, il achète des actions, au lieu de rées défrichements & déboisements, il spéculé sur les canaux et les chemins de fer. Il ne voit dans les arbres que des squelettes de charpente, des manches à balais ou des figurants de paysage

qu'il prie à l'égal du dieu de théâtre.

Si le roturier, devenu bourgeois ne peut s'affranchir complètement du joug de la terre, à plus forte raison le paysan du village. Il pourra être soldat, commerçant, ouvrier, il restera toujours l'homme des champs par quelque côté. C'est là ce qui facilite la tâche de ceux qui considèrent comme un devoir de prévenir l'abandon des campagnes.

Musée (Faisons en sorte que le paysan ne sorte jamais de son milieu et il y restera facilement; pour cela ne l'amenons pas trop souvent à la ville, ne l'exposons pas aux tentations & donnons lui, à la campagne toutes les satisfactions, intellectuelles, morales & matérielles qu'il est de la nature de tout homme de désirer et qu'il est possible de lui accorder.

Il faut relever le prestige du village et agir de telle sorte que dans en sortis, ses habitants puissent y trouver la somme de bien être & de confort compatible avec les ressources (ou milieu où on opère).

Les divertissements et les réunions de la ville sont, dans une certaine mesure possibles dans tous les villages. Les bals n'y font pas défaut. Cachons pendant les années de l'école de justice assez les mœurs de nos enfants afin que tout se passe avec convenance & décence dans ces réunions quelquefois scabreuses & plus ou moins rustiques des jeunes villageois et des jeunes villageoises. Inspirons à nos jeunes gens le respect de la femme, cette future compagne de leur existence, la meilleure & la plus douce moitié du genre humain. Cachons, comme dans les écoles des Etats-Unis de relever la dignité & la moralité humaines à un tel niveau que dans notre France septentrionale, la vue d'un couple de jeunes gens, causant ensemble, n'amène pas sur les lèvres du spectateur un sourire ironique & railleur.

Le bal du village n'aura alors pas plus d'inconvénients que les sauteries de salon de la ville organisées sous l'œil vigilant de la grande dame ou de la bourgeoise enrichie, mère de famille, dont le principal souci est que sa fille éclipsé ses compagnes sous le rapport de la toilette, de l'élégance & de la grâce. Il en aura même bien moins sous le double rapport de la simplicité de manières de tenue & de propos et de la cordialité entre camarades.

Inginions - nous à trouver des divertissements innocents, nobles, ayant un caractère de générosité ou de charité auxquels tous puissent être conviés. Réunissons - nous jeunes gens en sociétés, en comités & tâchons d'organiser des parties intéressantes pour tous sans être onéreuses pour personne.

Le théâtre peut être effleuré : faisons interpréter quelques pièces appropriées au village par les jeunes gens et les jeunes filles transformés en acteurs amateurs. Voilà qui cultiverait l'intelligence et le jugement de nos adolescents, qui reformeraient leur tenue, tout le monde de la commune s'y intéressera & d'autant mieux qu'on peut à l'occasion de ces représentations soulager quelques misères en y consacrant le prix des places.

La musique est aussi bien de mise au village qu'à la ville. Orphéons & fanfares occupent agréablement les longues soirées de l'hiver. Il n'est si petit village qui ne puisse avoir sa société musicale soit seul, soit en s'associant avec la commune voisine. Les jeunes artistes se passionnent volontiers pour cet art du musicien si utile & si agréable en même temps et il est telle société musicale d'une commune rurale qui, au concours, est plus favorisée que celle de telle ou telle ville, témoin l'orphéon & la fanfare de Micheroux (Yonne) qui ont, sous les derniers amies de l'empire, battu mainte & mainte fois les sociétés rivales des villes voisines et même quelques-unes de la capitale.

Le village, nous venons de le voir peut rivaliser avec la

villes et quelquefois l'emportent sur cette dernière au point de vue de l'art musical. Pour les autres arts, la ville aura toujours l'avantage du nombre, des ressources et de la culture intellectuelle. Il y aura des musées qu'on est hors d'état de se procurer au village. Cependant, pour ne rien négliger, on peut dans chaque commune organiser, et sans grands frais, aussi un petit musée dans lequel les tableaux seraient représentés par des gravures et où les magnifiques cadres en cuivre doré seraient remplacés par des cadres en bois bien propres mais bien simples. (Bon et fructueux usage des travaux manuels à faire à l'école).

Il est facile de se procurer sans grande dépense de bonnes et belles gravures en tous genres: portraits, vues, paysages, scènes guerrières etc. ^{au moyen des journaux illustrés si répandus aujourd'hui} Il n'y a qu'à rassembler tous ces éléments épars, à les encadrer, à en tapisser les murs des mairies, des bibliothèques communales, voire des salles de classe et nous aurons là un musée qui ne nous aura rien coûté et qui inspirera à nos jeunes gens d'autres idées que celles excitées par l'imagerie d'Opinal ou par les caricatures des journaux satiriques qui tapisserent encore, en les entaidisant considérablement, les murs de nos habitations rustiques.

La note patriotique doit toujours avoir la première place dans nos préoccupations. Ce sont les campagnes qui fournissent le plus grand nombre de nos vaillants défenseurs; préparons donc nos jeunes gens à ce rôle de soldat qu'ils auront à remplir un jour. Ils sont en arrivant au régiment lourds et empruntés. Il faut les exercer, les rendre adroits, vifs et alertes. Pour cela, il y a lieu dans chaque village de former une société de tir et une société de gymnastique. Ces utiles institutions tiendront nos jeunes gens en haleine et auront pour effet de les rendre plus adroits et de les mettre à même d'utiliser habilement la

grande somme de forces physiques que les fatigants travaux de la terre leur ont fait acquérir.

du four

Il n'est besoin d'avoir pour la société de tir du village stand compliqué & fusils de précision. De fait, quatre planches en travers d'un pieu formeront une cible suffisante; une petite cote donnera le pare-balles; les fusils de chasse ordinaires seront mis en réquisition volontaire & nous serons pourvus d'un matériel pouvant faire face à tous les besoins. Un ex-sergent ou un ancien soldat donnera les premières notions & bientôt tout marchera le mieux du monde.

à copier

Pour les jours de pluie, avec une vingtaine de francs, nous pourrions avoir une carabine de salon. On s'installera dans la première grange ou sous le premier hangar libres & chacun pourra s'exercer sans frais au grand profit de notre armée future & au grand divertissement des jeunes gens.

Quiconque a assisté à une fête de village et s'est donné la peine de regarder a pu se convaincre que de tous les industriels qui se sont groupés sur la place pour y gagner leur vie, celui dont la boutique est le plus remplie est l'organisateur du tir. C'est que les jeux d'adresse intéressent plus nos jeunes gens que les jeux de hasard, et que, pour tous, il n'y a pas de plaisir plus vif que de se sentir un fusil entre les mains. Donc, il n'y a pas à hésiter, organisons partout des sociétés de tir & ainsi nous aurons atteint un triple but: divertir & intéresser d'une façon fructueuse & noble notre jeunesse, faire aimer le village où l'on passe de si bons dimanches & préparer de bons tireurs à l'armée française.

Ce qui retient l'organisation des sociétés de tir, il me faut bien le dire, ce n'est pas leurs avantages et leur attrait, elles ne fonctionnent presque nulle part, c'est l'égoïsme d'un petit nombre de favorisés de la fortune. Je m'explique: Le

peysan aisé & le bourgeois propriétaire aiment beaucoup la chasse, chose qui, pensent-ils, doit être un privilège de leur situation. Et ils se figurent qu'habituer les jeunes gens au maniement du fusil c'est créer pour l'avenir autant de futurs chasseurs rivaux ou autant de braconniers. Ils tiennent à leurs privilèges imaginaires de chasseurs bien plus qu'à la grandeur du pays et à la bonne & complète éducation des masses. Ils ne peuvent supporter l'idée qu'on soit assez osé pour faire un bœuf qu'ils se figurent n'appartenir qu'à eux : ils voudraient le laisser manger plutôt que de voir le bœuf tué afin de sauvegarder le principe faux sur lequel ils appuient les prétentions. Taloux a l'exercice du droit de promettre un fusil au soldat, ils veulent interdire aux autres à plaisir & ils comptent pour cela sur l'inhabileté de la population. Parley à ces gens, qui sont tous du conseil municipal de leurs communes, maires ou adjoints, plus imposés ou notables, d'établir un tir, vous serez bien reçu.

Cependant ce n'est pas l'égoïsme & l'esprit étroit de quelques uns qui peut faire échouer l'intérêt de tout & celui encore plus sacré de la patrie entière ; il faut persister, il faut aller de l'avant ; et si on ne peut obtenir le concours des communes et des gens aisés, on doit frapper à d'autres portes & recourir pour les quelques fonds nécessaires aux cotisations des membres participants. Du reste ces fonds se trouveraient bien vite : il n'est pas de jeune homme qui n'ait gaiement sa pièce blanche pour acheter les cartouches qu'il aurait le jeu de brûler.

La question des fonds n'est donc rien ; le principal obstacle vient de l'influence des gros bonnets du village qui pourraient par menaces empêcher le recrutement de nos sociétés et amener leur désorganisation. Cependant ce n'est qu'une question de temps et de ténacité. Une fois le noyau constitué par les indépendants

ou s'habituerait vite à l'institution et on finirait par avoir raison des résistances et par ramener à soi les dissidents: «Bastance & longueur de temps font plus que force ni que rage.»

Les sociétés de gymnastique n'ont pas ce désavantage de porter ombrage à une certaine classe de la population. (Du reste les sociétés de tir n'ont pas toujours à lutter contre le mauvais vouloir signalé et il y a de nombreuses et nobles exceptions.) Mais l'attrait de la gymnastique est moins vif pour les jeunes gens que celui exercé par les armes à feu. Elle occasionne certains fatigues corporelles & certains froissements de muscles qui ne sont pas sans causer quelque douleur tant que le corps n'en a pas pris l'habitude. de plus elle exige une coûteuse installation: les agrès, instruments, mâts & portiques occasionnent des dépenses relativement élevées pour quelques communes pauvres et peu peuplées. On est donc obligé d'y renoncer pour celles-ci.

Cependant il n'y a pas lieu d'abandonner sans résistance une idée si féconde: il faut associer les villages voisins, les grouper, les fusionner, raffermir les courages, élever les cœurs, prévenir les découragements enfin employer tous les moyens de persuasion, conseils et instances.

L'habitude de la gymnastique une fois prise, il n'en résulte plus aucune douleur. Les visites de village à village entraînent un bon esprit de camaraderie: on lutte à qui fera le mieux. De cette émulation, qu'il faut bien se garder de laisser dégénérer en rivalité aigre & jalouse, découlera une confiance mutuelle dans la force & l'adresse des uns et des autres.

Si tous les jeunes Français avaient été ainsi élevés, s'étaient mêlés & confondus, avaient lutté ensemble, avaient éprouvé la valeur du voisin, n'en résulterait-il pas une armée invincible, capable des plus grands efforts

et que nul revers ne pourrait abatte, chaque soldat se disant
après une affaire malheureuse: « Ça va mal, mais il y a encore
200.000 braves & je sais qu'ils n'ont peur de rien. »

Les avantages patriotiques ne sont pas les seuls rétri-
cités de la gymnastique: le jeune paysan apprécie et aime de
tous ses camarades ne vaudra plus quitter ce milieu où il est si
à son aise et où il trouve des satisfactions d'amour-propre
qui le flattent agréablement. On serait mal venu de lui con-
seiller d'abandonner son village pour aller à la ville.

Il en résultera encore cet esprit de solidarité et
d'affection, qui découle de l'esprit de corps, et qui fait que
chaque membre d'une association se pique d'honneur, afin
d'augmenter le prestige du corps entier auquel il appartient,
comme aussi, que chaque sociétaire retrouve en considération
une part de l'estime qui est accordée à la réunion totale.

De ces associations villageoises, de ces réunions fréquentes de gens
qui concourent au même but, résultent pour la campagne des plaisirs
de société aussi vifs et plus utiles que les réunions mondaines des villes.
Et la campagne en a aussi ses fêtes, ses joies, ses rejoissances plus intimes
que celles de la ville. La fête patronale, le Saint-Vincent, le saint-
Éloi, le Saint-Tréac, groupent les familles & on s'y amuse plus
qu'aux bals d'apparat parce qu'on s'y connaît, qu'on s'estime
& qu'on s'aime réciproquement. Les fêtes de St^e Cécile, de St^e Joseph,
de St^e Sulpice, groupent les musiciens, les charpentiers les tailleurs.
& rassemblent les liens des sociétés et ceux aussi qui unissent le patron à
ses ouvrier.

Viennent les veillées, les réunions de voisins, où on cause de
l'état des récoltes, du prix des denrées, des améliorations à faire, de tout
ce qui intéresse le village enfin. Cela vaut bien les cabarets, les mi-
sitants & les discussions politiques du cercle & du salon. C'est moins
référé mais aussi moins qu'indi; moins poli mais au fond bien plus affec-

teurs; la langue française y est moins respectée; mais le langage est plus
sincère & les mots n'y sont pas fragués à double détente; ils disent
naturellement ce qu'ils veulent faire entendre et point n'est besoin de lire
(entre les lignes pour comprendre ce que parole veut dire. Enfin on y
est naturel d'allures, de forme & de langage, de tenue aussi; on est
paytan dans le bon sens de ce mot & on reste toujours & avant tout
paytan.

Une autre question, qui milite en faveur de la campagne, c'est
la question d'hygiène. Question sérieuse & bien faite pour faire
impression sur l'esprit positif des habitants de la campagne peu
disposés en général à se priver de mots & de phrases prononcées.
Le paytan tient à la vie; il redoute plus que tout la maladie
qui le réduit à la misère en le faisant souffrir. Mais la vie étant
saine, & s'il néglige de prendre les précautions hygiéniques néces-
saires, c'est souvent faute de savoir & aussi faute d'en prendre le
temps, puisqu'il est par les besoins de chaque jour.

Si le paytan est persuadé qu'en allant habiter la ville,
il oblige sa existence et sera plus exposé à la maladie; il aura
tôt fait d'abandonner cette idée funeste et préférera beaucoup un
sort misérable à la campagne à une vie courte à la ville, quoi-
qu'elle soit plus facile & plus agréable en perspective. Il faut donc enco-
se servir de ce levier car aucun moyen ne doit être négligé. Il
faut souvent faire des comparaisons entre la durée moyenne de la
vie humaine à la campagne & à la ville, faire voir des tables de
mortalité, impressionner les âmes d'un esprit salutaire quand la
persuasion ne nous suffira plus.

Et comme il ne faut négliger aucune occasion de faire le
bien nous pourrions profiter de l'occasion pour donner des conseils
& amener l'habitant des campagnes à faire son profit des pré-
scriptions hygiéniques, qui préviennent tant de malheurs et qui,
partant, empêchent ruines & misères. Elles sont, malgré cela très
rarement mises en pratique à la campagne.

Jusqu'à présent, je me suis servi à dessein de cette expression générique le paysan ou le villageois pour désigner les personnes de la campagne, qu'il faut chercher à retenir aux champs. Le moment est venu d'expliquer & d'étendre cette dénomination.

Par paysans et villageois, il faut entendre la totalité des habitants des campagnes et non pas seulement la portion de ces habitants spécialement occupés à la culture du sol. Le petit commerçant ou l'artisan du village, ainsi que leurs familles sont compris dans ces dénominations génériques, et c'est avec raison, car dans la plupart des villages le commerce ou l'industrie ne sont pas suffisamment développés pour, qu'à elle seule, la chandelle de la boutique ou du chantier puisse faire vivre un ménage. Il faut frapper à d'autres portes pour se procurer un supplément de ressources; et, presque toujours, c'est l'agriculture qui est mise à contribution.

La plupart du temps, pendant que le mari, charbonnier ou maréchal, forgeron ou boucher, sciur de long ou charpentier, maçon ou carrier, s'occupe de sa boutique ou de son chantier, sa femme cultive un lopin de terre et, avec l'aide de sa famille, elle nourrit une ou deux vaches et a une belle & prospère basse-cour. D'autres fois, c'est la femme qui tient boutique comme dans les caberges, les épiceries, les débits de tabac etc; et le mari, pendant ce temps, dirige la charrue ou pioche la vigne.

Tout ce que nous avons dit dans les pages précédentes s'applique à cette partie de la population exclusivement attachée au sol, moi-
tié industrielle ou commerciale aussi bien qu'à la population exclusivement attachée au sol & qui n'a pour vivre de ressources que ses produits. En général, tous les gens qui sont nés au village doivent y rester & y fixer leurs enfants.

Cependant pour ne pas être trop exclusif, il faut bien admettre quelques exceptions, mais elles doivent être rares,

très rares. Il est certain que dans la multitude des paysans français, il doit se trouver quelques situations particulières, réclamant énergiquement un changement de résidence, mais comme le réciproque ne sera pas sans avoir lieu pour les habitants des villes, il en résulterait un échange de population où les gains & les pertes se compensant, les villes & les campagnes seraient toujours laissées dans la même situation relative.

Ce n'est pas là ce que je voulais faire comprendre par le mot exception. Je voulais dire qu'il pouvait se trouver tel enfant, telle jeune personne ou tel jeune homme de la campagne si heureusement doués que ce serait se rendre coupable envers la société entière que de ne pas les mettre à même de lui rendre les services qu'on est en droit d'attendre de ces intelligences d'élite.

Restant au village, ces sujets précieux rempliraient un rôle utile sans doute, mais alors ils ne rendraient à la Patrie que des services que tout autre peut lui rendre aussi bien qu'eux, tandis que mis à même de déployer leurs aptitudes spéciales, ils tiennent une place qui ne peut être remplie que par eux parce qu'elle exige un ensemble de qualités que la nature avare n'a pas donné à tous les humains.

Mais il faut bien se pénétrer de cette vérité que ce ne doit être là qu'une très rare exception; et, avant de favoriser la sortie du village à un enfant intelligent, il faut bien réfléchir, bien connaître son terrain & ne pas se laisser enthousiasmer par des semblants brillants mais sans consistance.

Sous ses parents, un enfant même très ordinaire est un petit phénix; et, l'orgueil de famille aidant, on le croit appelé à de brillantes destinées et on pense faire un vrai cadeau à la société en dévoyant cet enfant et en le sortant du vrai milieu qui lui convient. C'est à nous, instituteurs qu'incombe la tâche de redresser ces fausses idées; il faut le faire avec tact mais avec fermeté.

Lorsque nous aurons trouvé une vraie perle parmi nos élèves,

nous devons tout d'abord penser que ces joyaux sont rares, que nous jouons l'avenir & le bonheur de cette jeune en la mettant en circulation & que dans le doute il vaut mieux s'abstenir. Mais si, après beaucoup d'épreuves, de mises réflexions et une étude attentive & approfondie du sujet, nous restons convaincus que nous sommes en présence d'une personne d'élite, capable d'honorer plus tard la société par ses talents, il n'y a plus à hésiter & c'est pour nous un devoir de frapper à toutes les portes et de frayer les voies à cet enfant, avenir du pays & artisan distingué de la future grandeur de la France.

ouf:

J'en ai fini avec la troisième partie de ce travail. Il me reste plus qu'à le résumer et à en tirer les conclusions, ce que je vais faire aussi brièvement que possible.

Résumé et conclusions.

~~~~~  
Pour retenir les enfants aux champs il faut agir en même temps sur les parents & sur les enfants.

### Causes qui font désertez les campagnes.

#### 1<sup>o</sup> Diminution des naissances.

~~~~~  
Effets. — Les familles restreintes tendent vers la ville. — Elles vieillissent et trouvent plus de ressources. — Le chef de la famille n'a personne pour l'aider dans son travail. — Il se rebute par excès de fatigue & change de position. — S'il reste cultivateur, il veut des mises éparquées à son enfant la vie misérable qu'il a menée et

il l'envoie à la ville. — Les familles nombreuses sont misérables à la ville, plus heureuses à la campagne. — Les enfants y deviennent une ressource & gagnent eux-mêmes leur vie. — Les membres de ces familles se fixent presque toujours à la campagne.

Moyens en Remèdes. — Encourager les familles nombreuses par des exemptions d'impôts, des privilèges, des faveurs spéciales. — Suivre l'exemple de la Convention. — Récompenser les chefs de ces familles aux concours agricoles. — À mérite égal toujours préférer le chef d'une famille nombreuse au quelque membre de ces familles.

2^o Aspirations plus élevées; Réussite de quelques-uns.

Effets. — Départ pour la ville. — On vaut bien le voisin. — Déception. — On n'a ni les talents ni les manières nécessaires pour réussir. — Si les enfants les acquièrent, ils perdront en revanche leur candeur & leurs mœurs pures.

Moyens en Remèdes. — Ils doivent être d'ordre moral. — Il faut persuader le campagnard qu'il est de son intérêt de rester au village. — Lui faire comprendre qu'il peut sans tort de sa femme améliorer sa situation. — Lui faire connaître les vices et les défauts des villes. — L'effrayer un peu en lui montrant les risques qu'il aura à courir.

3^o Dégout de son sort et découragement.

Effets. — Celui qui n'a pas réussi peut devenir envieux, jaloux haineux. — Il va à la ville où il devient bientôt l'ennemi de la société. — S'il reste bon, mais s'il va en ville, il aura trop de concurrents pour réussir. — misère affreuse. — Il vaut mieux qu'il reste au village où chacun le connaît, l'estime & pourra lui rendre la main.

Moyens en remèdes. — Il faut prévenir les causes de ruine & de non réussite. — Donnons une forte instruction agri.

cole pour vaincre préjugés & routine. — Faisons partie des sociétés de secours mutuels pour n'avoir rien à redouter de la maladie — Assurons-nous contre l'incendie, la grêle, la mortalité du bétail & les accidents. — Faisons une consciencieuse étude du rôle des engrais & du jeu des assolements. — Choisissons prudemment notre ferme & ne nous lions pas à la légère par un bail.

4^e Impôt.

Effets. — Le paysan s'exaspère de toujours payer les impôts. — Il envie les villes, leurs somptueux monuments et leurs commodités. — Il trouve qu'il ne profite pas assez de l'argent qu'il donne. — Il se considère comme sacrifié & prend en dégoût sa position.

Moyens en Remèdes. — Il faut une plus équitable répartition des charges de l'impôt. — Dégrever le foncier & imposer le revenu. — Soulager les misères résultant des orages, des grêles et des inondations. — Ne pas toujours penser aux ouvriers des villes et un peu plus aux paysans. — Ne pas toujours sacrifier l'agriculture au commerce & à l'industrie. — Traiter les campagnes comme les villes au point de vue de l'impôt. — Les en faire profiter en proportion de ce qu'elles ont donné.

5^e L'agriculture est un art fatigant à exercer et peu lucratif.

Effets. — La profession agricole étant peu lucrative, elle ne peut satisfaire quelques esprits. — Ces gens vont à la ville; ils y endurent mille peines & réussissent rarement. — Le paresseux trouve la vie agricole trop pénible; il va aussi en ville où il espère plus de repos et en laboure plus à son gré. — Déception. — Il se déprave tout-à-fait.

Moyens en Remèdes. — On retiendra l'ambitieux au village en lui faisant voir qu'il a plus de chance de s'y distinguer qu'à la ville. — On flattera sa vanité. — Une petite place, une petite faveur, une nomination à tel ou tel petit poste auront de très bons effets. —

L'indigent devra surtout être retenu à la campagne; à la ville, c'est un homme perdu. — On recherchera ses goûts; on tâchera de découvrir ses aptitudes; on l'habituea petit à petit au travail. — On fera appel à sa dignité & à sa moralité.

6^o Honte et remords d'une mauvaise conduite.

Effets. — On ne veut pas rougir devant ses proches. — On part pour la ville afin de cacher sa honte & d'étouffer ses remords. — On continue à s'y dépraver. — Au village guérison morale & réhabilitation possibles.

Moyens en remède. — Développer chez les jeunes générations l'esprit de charité. — Soyons charitables nous-mêmes. — Tendons la main à celui qui tombe. — Raffermissons ses bonnes résolutions. — Soutenons sa volonté chancelante. — Désapprouvons ou les quolibets & les plaisanteries à son adresse.

7^o Misère; absence d'assistance publique.

Effets. — Le service de l'assistance publique est bien organisé à la ville; à la campagne il est presque inconnu. — L'indigent la déserte afin de trouver à la ville du soulagement dans sa pauvreté & un refuge à l'hôpital pour les cas de maladie.

Moyens en remède. — Les hôpitaux devraient recevoir les malades de la campagne aussi bien que ceux des villes. — Tous les indigents y ont le même droit aux soins gratuits. — Si les ressources sont insuffisantes, que chaque commune vote des subventions pour les hôpitaux. — Si les villes se refusent à la pitié, qu'on se passe de leur concours & qu'on crée des hôpitaux cantonaux pour les campagnes.

8^o Influence de la lecture.

Effets. — La lecture laisse dans l'esprit des enfants une impression profonde. — La plupart du temps l'enfant lit des choses se rapportant à la ville, ce qui forme ses aspirations vers celle-ci.

Il s'intéressent aux livres de ses livres et si les paysans ne jouent pas un rôle noble et utile, l'enfant en vient fatalement à les mépriser. — Il veut fuir une classe de la société si mal partagée. — Les livres de classe eux-mêmes peuvent faire naître de dangereuses pensées dans l'esprit d'un enfant.

Moyens en remèdes. — Mettre au concours des ouvrages rédigés en vue des campagnes. — Choisir avec soin les livres des bibliothèques de l'enfance. — Il en faudrait qui entretenissent l'enfant de la noblesse & de la poésie de la vie agricole. — Multiplier, subventionner & soutenir des journaux agricoles; faire en sorte qu'ils puissent tenir lieu des autres publications ordinaires. — Abonner les bibliothèques, les écoles, les sociétés agricoles à ces publications & les répandre à flots dans les villages. — Les livres de classe devraient être différents suivant les écoles auxquelles ils sont destinés.

9^e Concours et fêtes.

Effets. — Les concours dans les villes ont trop d'éclat. — Tout le monde n'en profite pas. — Ces fêtes brillantes ouvrent des perspectives inconnues aux paysans. — Elles les dégoûtent de leur vie simple & paisible. — Elles les détachent du village et leur font envier les joies bruyantes des villes.

Moyens en Remèdes. — Rendre simples les concours. — leur donner pour emplacement le lieu même où travaille l'homme des champs. — les mettre à la portée de tous en les installant au village qui s'en trouvera ainsi grandi & honoré.

10^e Vanité; pensionnat, couvent.

Effets. — Les jeunes filles en pension ou au couvent sont élevées en demoiselles du monde non en futures ménagères. — Elles n'apprennent rien d'utile & contractent des idées, des désirs & des habitudes tout à fait en dehors du milieu où elles doivent vivre. — Elles ne peuvent

plus jamais se remettre aux travaux des champs & en viennent à mépriser leurs parents et leur genre de vie. — Elles sont une cause de ruine pour la ferme & de désespoir pour leur famille.

Moyens en Remède. — Il faut pas des conseils persuadés aux parents que les futures fermières doivent être élevées par leur mère & qu'elles ne puissent rapporter du dehors que des idées fausses et des habitudes de paresse et de luxe. — On doit mettre les parents ^{à même} de choisir en connaissance de cause entre les deux genres d'éducation. — Il n'y a rien de répréhensible à effrayer un peu ces esprits faibles en accentuant un peu les ombres du tableau afin que la peur étouffe la vanité.

11^e Avantages qu'on se figure devoit trouver à la ville.

Les avantages sont: Une vie plus douce, des plaisirs variés: Plaisirs de société, musique, conférences, bibliothèques, musées, divertissements de toutes espèces, théâtre, bals, concerts, des commodités de la vie faciles à se procurer, le plaisir d'étaler son luxe etc. etc.

1^o Vie plus douce.

C'est une illusion: pour les travailleurs la vie est plus rude à la ville qu'à la campagne. — Sous les vertes pauses, mais encore pausent-ils beaucoup plus cher leurs denrées & dépensent-ils à la ville le double de ce qu'il leur faudrait à la campagne pour mener une vie conforme à leurs habitudes & à leurs goûts.

2^o Plaisirs.

Plaisirs de société. — Les réunions de salon ne s'adaptent pas à l'esprit du paysan. Il y périrait d'ennui: elles ne valent pas les veillées villageoises bien franches & bien gaiës.

Café. — Le café de la ville est de meilleur ton que le cabaret.

de la campagne, mais tous deux ne valent pas les parties entre voisins à la table de la femme, égayés par un bon feu, animés par des rires francs & sonores & qui ont l'avantage de ne pas vider les bourses.

Cercle. — Le cercle de la ville vaut mieux que le café; mais il exige des loyers et des ressources hors de la portée du commun de la population. Il devient dès lors pour le villageois, devenu citadin, une cause de déception & d'envie?

Musique en concerts. — Les orchestres et fanfares du village peuvent rivaliser avec ceux de la ville; il faut en organiser partout. — Les sociétés musicales du village peuvent aussi bien que celle de la ville donner des concerts.

Théâtre. — A la ville le théâtre est trop cher; le paysan ne l'aime guère; il préfère le cirque et la représentation du saltimbanque; mauvais goût, si l'on veut, mais en rapport avec la bourse & son éducation première. — Organisons à la campagne des représentations théâtrales sans prétention: jeunes gens et jeunes filles se transformeront en acteurs & perfectionneront ainsi leur éducation & leur instruction.

Conférences. — A la ville, elles sont trop savantes; transportons-les à la campagne & traitons des sujets appropriés au genre de vie du paysan. — Il faudra leur donner une forme simple & attrayante en rapport avec le développement intellectuel des auditeurs.

Bibliothèques. — Elles existent aussi bien à la campagne qu'à la ville. — Il faut cependant encore les multiplier & les munir de livres instructifs tout en restant attrayants.

Bals. — Les bals publics des villes sont une école de débauche; les sauteries de salon une école de coquetterie, de vanité & de médisance. — Les bals du village, si les enfants ont été bien élevés sont moins scabreux. — Échouons d'inspiration à nos garçons le respect de la jeune fille. Imitons les Américains en élevant le cœur & en développant la moralité chez nos jeunes gens.

3^o Commodités de la vie.

La facilité avec laquelle on se les procure à la ville est un danger. — A la campagne on en sent moins la privation; on s'habitue à s'en passer & il en résulte de notables économies.

4^o Luxe.

Le goût du luxe est développé partout, à la campagne comme à la ville; cependant le danger est moins grand pour la première que pour la seconde. — Il faut tâcher de réagir contre cette tendance. — Tai-sons voir qu'une mise simple sied aussi bien qu'une toilette tapageuse. — Le luxe dans les meubles consiste à la campagne dans une grande propreté.

Moyens généraux pour faire aimer la campagne!

Servons-nous des passions nobles propres à l'humanité. — Faisons appel au patriotisme; amusons tout en instruisant. — Cherchons de développer l'adresse physique & les forces corporelles.

Sociétés de lire. — Installons dans tous les villages des sociétés de lecture & proportionnons nos moyens d'action à nos ressources nécessairement bornées & précaires. — Faisons simple ne pouvant faire grand. — Le lire a un grand attrait pour les jeunes gens. — Écartons les obstacles de quelque côté qu'ils viennent; — Persévérons, ne nous laissons jamais décourager.

Sociétés de gymnastique. — Il faut en créer partout & secourir les apathiques & les indifférents. — Organisons des concours. — Faisons en sorte que les populations s'apprécient mutuellement & aient confiance en leur force. — Développons l'esprit de corps.

Musées. — Il est possible d'en créer partout. — Les salles de mairie, de bibliothèque, de classe serviront de salles d'exposition.

les journaux illustrés fournissent les collections. Les deux particuliers voudront en aide.

Fêtes du village. — Elles respirent le lien de famille & de solidarité du paysan. — Elles n'éblouissent pas comme les grandes fêtes des villes, mais il n'en résulte ni satiété ni dégoût. — Elles ont un caractère intime bien fait pour resserer le lien unissant le patron à ses ouvriers.

Hygiène. — Persuadons nos villageois que leur vie sera plus longue à la campagne qu'à la ville; qu'ils y seront plus exempts de maladies, plus robustes et plus forts. — Donnons en même temps quelques conseils pour appliquer les prescriptions hygiéniques.

Qui doit être retenu au village.

Ce ne sont pas seulement les laboureurs qu'il faut s'efforcer de retenir au village, mais bien aussi les artisans, les ouvriers, les commerçants & tous ceux qui y sont nés.

Exceptions.

Exception doit être faite, mais très rarement, en faveur des intelligences d'élite capables de rendre plus de services au pays dans une autre situation.

Fin.